

Le Samedi ^{10f}

MAGAZINE ILLUSTRÉ — LITTÉRAIRE — HUMORISTIQUE — MUSICAL

rès ce titre que je veux vous
future bâtie dans les nuages;
extraordinaire encore et dont la
jour par la grâce de la science
le mot "impossible" dans son

passé toute sa vie à étudier les
in, vint me voir l'autre soir. Il
x, cette flamme étrange que de-
t on retrouve à certaines heures

e vis une phrase algébrique-chimi-
ici pour un motif de discrétion
errogeais du regard:

e; applicable aux plantes, peut-

mité tout entière, à tous les hom-
ajouta-t-il naïvement.

nce renouvelée de l'antique, du
es les bourses...

x.

our l'air que nous respirons quand
est actuellement composé d'oxygè-
ions variables d'acide carbonique

Tel qu'il est, c'est une nourri-
des poumons, mais j'en ai voulu
pour le corps humain en lui ad-
erts après les avoir cherchés pen-

ritif?

roître, pour se renouveler inces-
x produits végétaux ou carnés tout
qu'une usine chimique en trans-
d'entretien ou de reconstruction;

rit est faite des végétaux que les
forment avec ce qu'elles puisent
dit Lavoisier, rien ne se perd,
combinaisons chimiques. Jus-
lle routine alimentaire, il absor-
tiles et il fatigue bêtement ainsi
it entier. Il se tue à trop man-
est bien mal faite ici-bas...

poing, gavés d'énormes rations
de pauvres diables regardent
ent que la peau de leur ventre
op pour les uns, pas assez pour
éroce lutte pour la vie. Quand
lui suffira de respirer pour vi-

L'homme ne vit pas actuelle-
crier famine dès qu'on est quel-
ne travaille, ne lutte que pour est

— Point. Mettez dans une
il vous faudra mettre dans l'a
trente-deux mille et cent quaran
libre.



IL Y A DES PETITS CHIENS

— Et c'est cette énorme
adjoignant le "Biogène"?

cela prendra beaucoup de te

— Oui, dit le vieux sava
cela... Tenez, j'en vais f

Il noircit de chiffres toute
un peu désappointé.

— Bigre! fit-il; même à
lions d'années. Ce sera peu

— Je le crois aussi, fis-je
ce moment le dernier des hur

racine. Au reste, cela vaut
l'homme mais c'est aussi soi

de la loi du travail pour vi

NORMA SHEARER



HAMILTON



LONDON



WINDSOR



NEW LISKEARD



WINNIPEG

EMBRASSANT TOUT LE CANADA



SAINT JOHN N.B.



HALIFAX



OTTAWA



QUEBEC



MONTREAL



TORONTO



REGINA



CALGARY



VANCOUVER

L'O
 LA NORTHERN
 canadien te
 nouveau sa fidél
 une Promesse à

Cette Compagnie
 chacun est devenu
 le téléphone et ses
 d'une sensibilité ext
 bles à toutes les bo
 courant électrique,
 terrains jusqu'à ce
 un cheveu, qui font
 phonique; les avert
 téléphoniques parti
 phoniques, tels que
 mégaphones spécia
 semblées, et l'outillag
 sonore. Tous ces ins
 core, sont fabriqués
 Company" dans ses
 De plus, la "North

esse

s et au public
 lle affirme de
 t, conduisent
 ile à la Patrie.

tier, de marques
 domestiques fonc-
 fers à repasser,
 rs aspirants, et
 ques et d'accès

sont au service
 trente ans, con-
 ement des pro-
 ue et la garantie
 ny".

du Dominion et
 s expérimentés,
 eurs services à la
 utilisent ces pro-
 soit dans leurs

Volume XL.
No 33

ABONNEMENT
Canada

Un an . . . \$3.50
Six mois . . . 2.00
Trois mois . . . 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an . . . \$5.00
Six mois . . . 2.50
Trois mois . . . 1.25

HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30
Samedi, 8 h. 30 à midi

Tél.: LA ncaster 5819 - 6002

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - Musical

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE DE BULLION
MONTREAL

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 1879

Montréal,
12 janvier 1929

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni
sur demande.

Editorial

La Vie en l'Air



NE SUPPOSEZ PAS, d'après ce titre que je veux vous exposer les plans de la cité future bâtie dans les nuages; c'est quelque chose de plus extraordinaire encore et dont la réalisation sera possible un jour par la grâce de la science qui, dit-on, n'a pas inscrit le mot "impossible" dans son vocabulaire.

Un vieux, très vieux savant de mes amis qui a passé toute sa vie à étudier les utopies d'hier pour en faire les réalités de demain, vint me voir l'autre soir. Il avait l'air un peu mystérieux mais, dans les yeux, cette flamme étrange que devaient avoir les visionnaires du moyen-âge et dont on retrouve à certaines heures le reflet dans le regard des hommes de génie.

Il me tendit en souriant un papier sur lequel je vis une phrase algébrique-chimique fort compliquée et que je ne puis reproduire ici pour un motif de discrétion que tout le monde comprendra. Comme je l'interrogeais du regard:

— C'est la formule du "Biogène", me dit-il.

— Une source de vie quelconque, répliquai-je; applicable aux plantes, peut-être ?

— Oh, fit-il, bien mieux que cela ! A l'humanité tout entière, à tous les hommes et même à beaucoup d'autres bêtes encore, ajouta-t-il naïvement.

— Je comprends. C'est une eau de Jouvence renouvelée de l'antique, du "Voronof" amélioré et mis à la portée de toutes les bourses...

Mon vieux savant prit un petit air dédaigneux.

— Le "Biogène", expliqua-t-il, ce sera un jour l'air que nous respirons quand je l'aurai transformé ou plutôt complété. Il est actuellement composé d'oxygène, d'azote et d'argon, sans compter les proportions variables d'acide carbonique et les vapeurs diverses plus ou moins odorantes. Tel qu'il est, c'est une nourriture partielle pour le sang par l'intermédiaire des poumons, mais j'en ai voulu faire bien autre chose: une nourriture complète pour le corps humain en lui adjoignons certains éléments que j'ai enfin découverts après les avoir cherchés pendant un demi-siècle.

— Vous avez résolu le problème de l'air nutritif ?

— Absolument. Le corps humain, pour croître, pour se renouveler incessamment, pour subsister en un mot, emprunte aux produits végétaux ou carnés tout ce qui lui est nécessaire; il agit ni plus ni moins qu'une usine chimique en transformant, sélectionnant et retenant ses matériaux d'entretien ou de reconstruction; cette viande des animaux dont l'homme se nourrit est faite des végétaux que les animaux eux-mêmes ont mangés et les plantes se forment avec ce qu'elles puisent dans le sol ou dans l'atmosphère. Comme l'a dit Lavoisier, rien ne se perd, tout se transforme, c'est le cycle perpétuel des combinaisons chimiques. Jusqu'ici, pour vivre, l'homme s'en est tenu à la vieille routine alimentaire, il absorbe beaucoup plus de déchets que de principes utiles et il fatigue bêtement ainsi non seulement son estomac mais son organisme tout entier. Il se tue à trop manger, sans compter que la répartition des aliments est bien mal faite ici-bas...

... On voit des petits chiens, gros comme le poing, gavés d'énormes rations dont la vue seule suffit à les décourager et que de pauvres diables regardent avec des yeux d'envie en songeant mélancoliquement que la peau de leur ventre est bien près de toucher à celle de leur dos. Trop pour les uns, pas assez pour les autres, voilà l'injuste partage qui engendre la féroce lutte pour la vie. Quand l'homme n'aura plus besoin de manger, quand il lui suffira de respirer pour vivre, cette lutte cessera comme par enchantement. L'homme ne vit pas actuellement, il est l'esclave de son estomac qui se met à crier famine dès qu'on est quelques heures sans s'occuper de lui. L'homme ne travaille, ne lutte que pour cet encombrant viscère, ce tyran jamais repu pour lequel il est prêt à tout faire...

... C'est l'estomac qui est responsable de tous les calculs humains plus ou moins propres, de toutes les ambitions, des lâchetés, des vols et de toutes les tur-

pitudes dont l'humanité possède une si riche collection. Eh bien, j'abolis tout cela, je l'efface ! Avec le "Biogène", plus de soucis pour le lendemain, la liberté totale et la joie complète de vivre, sans effort, par le fait même que l'on vit. Ce sera le paradis sur terre...

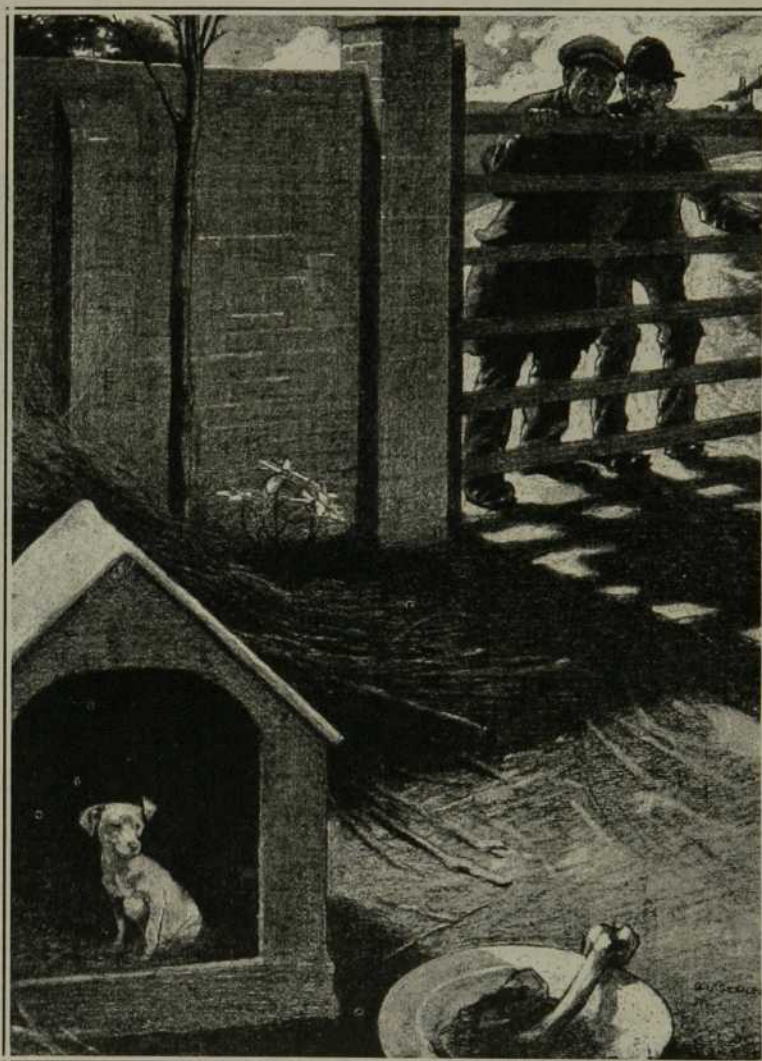
— Peut-être. Mais la transformation de l'atmosphère en élément de nutrition complète n'est pas une mince affaire !

— Je le sais. Le volume d'air qui entoure notre globe s'exprime, en pieds cubes par le chiffre 15 suivi de vingt zéros; cela ne dit pas grand chose à l'imagination mais voici qui est plus sensible: la pesanteur totale de l'atmosphère est de six millions de milliards de tonnes. Cette masse, transformée en matériaux de construction suffirait à bâtir toutes les villes de la terre entière et il en resterait encore assez pour jeter un pont sur l'Atlantique...

... Si vous voulez une autre comparaison, supposez que l'on fasse un câble d'acier de trois pieds de diamètre et qu'on le prolonge jusqu'à la lune, pensez-vous que l'énorme poids de ce câble équivaldrait à celui de notre atmosphère ?

— Il lui serait supérieur, évidemment.

— Point. Mettez dans une balance imaginaire, d'un côté notre atmosphère, il vous faudra mettre dans l'autre plateau exactement deux millions deux cent trente-deux mille et cent quarante-deux câbles comme celui-là pour obtenir l'équilibre.



IL Y A DES PETITS CHIENS REPUS ET DE PAUVRES DIABLES AFFAMES...

— Et c'est cette énorme masse d'air que vous voulez rendre nutritive en lui adjoignant le "Biogène" ? Mais, pour obtenir le point de saturation nécessaire, cela prendra beaucoup de temps ?

— Oui, dit le vieux savant d'un air pensif. Au fait, je n'avais pas pensé à cela... Tenez, j'en vais faire le calcul.

Il noircit de chiffres toute une feuille de papier puis releva la tête d'un air un peu désappointé.

— Bigre ! fit-il; même à grand débit l'opération prendra une dizaine de millions d'années. Ce sera peut-être un peu long, je crois...

— Je le crois aussi, fis-je amusé. Il y a même peut-être des chances pour qu'à ce moment le dernier des humains mange déjà depuis longtemps les plantes par la racine. Au reste, cela vaut mieux ainsi; l'estomac est sans doute un tyran pour l'homme mais c'est aussi son meilleur frein; le jour où l'homme serait affranchi de la loi du travail pour vivre, il emploierait tout son besoin d'activité à se détruire et il y réussit déjà trop bien actuellement.

Le vieux savant se mit à sourire et il déchira la feuille mystérieuse où il avait écrit la formule du produit magique...

FERNAND DE VERNEUIL



PAQUITA FUT TRÈS FROIDE AVEC MOI.

ABORD du *Parana*, le paquebot que, de Montevideo me ramenait en France — racontait Lucien Savery — j'avais fait la connaissance d'un jeune compatriote avec qui je m'étais trouvé d'emblée en sympathie.

Il se nommait André d'Albaray, avait beaucoup voyagé et sa conversation était des plus intéressantes.

Un jour que nous parlions grandes chasses, je lui dis, en désignant du doigt la balafre zébrant sa joue droite :

— Il n'est point besoin de vous demander si c'est le souvenir d'un des fauves que vous avez tués ?

— Oui, c'est la cicatrice d'un coup de griffe de félin, répondit-il, mais ce n'est pas, comme vous le supposez, au cours d'une chasse que j'ai reçu ce cadeau... Il me fut octroyé dans des circonstances beaucoup plus dramatiques. En voici l'histoire : elle est un peu longue, mais vaut la peine d'être contée. Il y a trois ans, resté orphelin de bonne heure, je vivais à Paris l'existence élégante et oisive d'un fils de famille et, après avoir dissipé la modeste fortune de mes parents, j'avais eu recours aux usuriers pour ne rien changer à mon genre de vie.

Il me restait un oncle multimillionnaire, le comte Elysée de Beaumont,

dont j'étais le plus proche parent, et qui me laisserait en héritage son titre et ses titres.

Cet oncle aurait parfaitement pu me faire servir une pension me permettant de garder mon rang sans faire de dettes. Voyant que son avarice lui interdisait pareille générosité et qu'il se contentait de m'expédier quelques bouchées de gibier à l'époque de la chasse, je m'étais bien gardé de faire le moindre appel à sa bourse.

Sur ces entrefaites, j'appris qu'un cousin, Roger d'Yvrac, au caractère aventureux et nomade, après un long séjour dans le Sud-Amérique, était revenu en France avec sa femme et qu'il s'était fixé en Provence où il avait acheté un superbe château entouré d'un vaste domaine.

Une semaine après, je recevais une lettre de mon cousin où il m'invitait à venir passer quelque temps chez lui.

J'acceptai avec le plus grand plaisir son invitation.

Arrivé à la gare la plus rapprochée de sa propriété, je pensai, en constatant qu'on ne m'y attendait pas, que ma lettre ne l'avait pas prévenu à temps. Un voiturier s'offrit à me conduire ; pendant le trajet, il ne taris pas d'éloges sur Roger d'Yvrac.

Bientôt, nous arrivâmes aux portes de la grille clôturant la propriété.

Un homme vêtu de toile blanche et coiffé d'un vaste guayaquil qui lui donnait un air de planteur, se promenait dans une grande allée ombragée.

C'était mon cousin. Il se retourna au bruit des grelots de l'attelage, et m'ayant deviné plutôt que reconnu, il me fit le plus chaleureux accueil.

J'avais devant moi un homme d'une quarantaine d'années, petit, trapu, bedonnant, l'oeil vif, au teint rouge brique cuit par le soleil de la pampa.

Il me prit par le bras en me disant :

— Venez, André, que je vous présente à Paquita, votre nouvelle cousine que j'ai épousé à Buenos-Aires.

Une jeune femme se tenait en haut du perron dont elle descendit lentement les marches. Elle avait le type espagnol très prononcé, était brune et

jolie ; mais l'expression dure, sombre, farouche de son regard causait une impression de malaise.

Elle répondit assez sèchement aux compliments que je lui adressais, retira vivement la main que j'allais prendre pour la porter à mes lèvres, et, me tournant le dos, disparut rapidement au détour d'une allée.

La fraîcheur de cette réception tempérait beaucoup le plaisir que je m'étais promis.

Cependant, mon cousin s'efforçait d'excuser l'accueil si froid de sa femme en déclarant :

— Paquita est d'humeur très fantasque, André ; il n'y faut pas faire attention. Quand elle vous connaîtra mieux, elle saura vous faire oublier, par sa gentillesse, la froideur incompréhensible de sa réception.

Le soir à dîner, ma cousine se montra tout aussi glaciale et me fit si clairement comprendre par son attitude combien ma présence était indésirable pour elle que, regrettant déjà mon voyage, je pris la ferme résolution d'abrégier mon séjour, un séjour que

(Suite à la page 38)

La Panthère Noire

Par JO. VALLE

CE N'EST pas moi, mesdames, qui vous apprendrai le mal que l'on a, aujourd'hui, à trouver une bonne cuisinière. Aussi Madame Rodudu n'en croyait par son bonheur quand, un beau matin, se présenta chez elle, un cordon-bleu qui paraissait fort désireuse d'entrer en service.

Les références étaient excellentes... Madame Ripiano certifiait qu'elle était honnête... Madame Lefume, propre... Madame Millocheau, polie et dévouée. Et, avec cela, tout ce qu'il y a de plus accommodante.

— Vous feriez bien un petit savonnage tous les lundis?

— Mais... parfaitement, Madame...

— Et le déjeuner de Monsieur tous les matins pour huit heures?

— Cela va sans dire, Madame...

— Nous voilà d'accord, je crois... Avez-vous encore quelque chose à me demander?

— Ma foi, si c'était un effet de la bonté de Madame, je désirerais visiter l'appartement.

— Rien de plus simple!

L'examen fut rapide. La salle à manger sembla plaire au cordon-bleu. Le salon aussi. Elle ne tiqua pas même devant un bocal où trois poissons rouges tournaient en rond, l'un derrière l'autre. La chambre à coucher lui agréa. Elle n'eut rien à redire au cabinet de toilette.

Il ne restait plus que la cuisine. Mais rien n'était à craindre de ce côté-là. Personne ne s'en était plaint. Elle n'était pas grande, évidemment, mais propre, claire et bien aérée.

Cependant, la cuisinière ne fut pas plutôt entrée que, promenant ses regards autour d'elle, elle fronça les sourcils d'une façon significative.

Mme Rodudu ne put faire autrement que de le remarquer immédiatement.



"TU VOIS BIEN QUE
C'ÉTAIT UNE FOLLE!"

La Cuisinière

Par GUY DE TERAMOND

— Si vous trouvez, s'empessa-t-elle de dire, un peu inquiète, qu'il y a trop de cuivres, il sera facile de les enlever?

— Oh! ce n'est pas cela, Madame!

— Alors, je ne vois pas...

— Madame veut-elle me permettre d'être franche?

— Eh bien, voilà... Je vais certainement paraître ridicule à Madame... mais j'ai mes petites manies... c'est plus fort que moi!

— Parlez, voyons... qu'est-ce qui vous déplaît ici?

— Cette cuisine...

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Elle est peinte en gris...

— Comme toutes les autres!

— Madame me trouvera absurde... mais j'ai prévenu Madame... je suis excessivement superstitieuse... je ne pourrai jamais entrer dans une place où la cuisine sera grise... il me semble que cela me portera malheur!...

Madame Rodudu ne broncha pas, se contentant de soupirer douloureusement au plus profond d'elle-même.

Jusqu'à présent, cela allait trop bien; il fallait qu'il se produisît quelque catastrophe; cet inappréciable cordon-bleu était une monomane dont l'idée fixe se réveillait tout à coup.

— C'est dommage, reprenait celle-ci, j'aurais été contente d'entrer au service de Madame... Je serais restée longtemps ici!...

Allez donc résister à de pareils arguments.

— Je ne dis pas, murmura Madame Rodudu toute chavirée par ce qu'elle entendait, mais enfin puisque la cuisine est grise, qu'y puis-je?

— La faire peindre en bleu, en vert ou en rouge, Madame!

— En vert ou en rouge?

— Oui, Madame... Oh! je ne suis pas exigeante... je laisse le choix de la couleur à Madame... Et puisque Madame est si accommodante, je pourrais même lui envoyer un petit peintre de mon ancien quartier... il ferait cela pour une bouchée de pain!... c'est l'affaire d'une journée, et j'entrerais le lendemain.

Mme Rodudu avait été si près du bonheur qu'elle était prête à tous les sacrifices.

— Eh bien! concédait-elle, vaincue, qu'il vienne demain matin, je m'arrangerai avec lui!

Le lendemain, le peintre était là avec son fourniment. Il demanda cent cinquante francs. C'était cher. Mais il n'y avait pas à reculer. Il promit que, le soir, tout serait terminé, et se mit à l'ouvrage sans tarder.

Ah! la pauvre cuisine!... elle en avait un air maintenant, avec sa couche uniformément bleu de roi! C'était comique et ridicule! Mais qu'importait? La cuisinière serait satisfaite: c'était le principal.

Seulement, elle n'y revint pas. Elle ne revint jamais. On n'entendit plus jamais parler d'elle.

— Tu vois bien, disait Monsieur Rodudu à sa femme pour la consoler, que c'était une folle!...

Evidemment. Seulement, ce que la pauvre Mme Rodudu ne pouvait savoir, c'était que le peintre était le mari de la cuisinière.

De cette façon, le peintre ne chômait pas un seul jour par an, et à 150 frs par cuisine, cela faisait, au bout de l'année, une jolie somme.



JULIETTE S'EST MAINTENANT PRISE A SON PROPRE JEU.

Une Mystification

Par ALBERT WILLEMET

A PRES une cour minutieuse et assidue, à la faveur d'une présente villégiature chez des châtelains amis, Jacques Lurtain a paru marquer dans le coeur de Juliette Neuville — un beau parti, messieurs — de sensibles avantages.

Lurtain, homme d'esprit, a eu... celui de choisir une héritière fortunée et de s'en faire bien voir. Il sait que les paquets de gros billets ouvrent facilement la carrière littéraire d'un brillant chroniqueur.

Mais :

— Faut-il vous répéter, cher monsieur, que je n'apprécie qu'à moitié l'ironie, même fine comme la vôtre...

Ainsi a parlé, avec une fermeté singulière, la jolie et douce Juliette.

— Vous me comblez, a dit Lurtain.

— Je sais ce que nous devons à votre esprit...

— Dites: mon "si peu", car...

— Mais entre l'amitié que vous avez pour quelqu'un et un bon mot à faire...

— Si le Seigneur me fait l'amitié d'un bon mot...

— Oui, vous choisissez le mot. Souvenez-vous toutefois, qu'entre l'esprit et le coeur, moi, je choisis le coeur, a tranché la jeune fille.

Jacques Lurtain, vous l'avez compris, a conquis une réputation d'homme spirituel. Le camarade soutient habilement, d'ailleurs, ladite réputation. Elle lui a valu ce séjour flatteur en noble compagnie. Car on cite ses mots. On lui en attribue. Il ne craint pas de se citer lui-même en faisant, il est vrai, d'agréables emprunts aux Chamfort, Rivarol et consorts.

Une telle réputation nécessite qu'on soit toujours sur la brèche, quitte à en "construire" une, s'il n'y en a pas.

A défaut du mot de choix, on se rejette sur l'ironie, voire sur la mystification ou le calembour.

Quelques jours après la conversation ci-dessus mentionnée, Lurtain a cru s'apercevoir que l'un des hôtes du château, son ami, le timide Georges Parmont, était amoureux de Juliette. Il a conçu l'idée d'une "bonne blague".

Et voici :

Il fait signe à quelques invités — plus on est de fous, plus on rit! — et expose son projet.

— Le naïf Parmont semble "en pincer" pour Juliette. Il s'agit de lui persuader qu'elle l'aime. Je m'en charge. Aidez-moi et observons. Sûrement, ce sera drôle. Il est timide, Juliette en aime un autre, je le sais. Ça va nous faire une amusante fin de villégiature.

Ce n'est pas Lurtain qui a appris à Juliette que Georges Parmont allait être sur la sellette. D'aimables indis-

crets s'en sont, bien entendu, chargé.

La jeune fille est mécontente. Ainsi, malgré ses recommandations, Jacques persiste dans les mêmes errements.

Elle décide de le punir. Il faut lui donner une leçon, une bonne leçon, pour qu'il se souvienne.

Donc elle sera aimable avec Georges Parmont; et, devant Jacques et les autres qui observent, elle aura l'air d'encourager le timide amoureux. Elle ne songe pas à la souffrance possible de l'occasionnel partenaire. Il ne s'agit que de punir l'autre.

Et il en est ainsi. Tout d'abord, du moins. Car Georges, depuis que Lurtain lui a ouvert, si l'on peut dire, les portes de l'espérance, a délaissé quelque peu sa timidité.

Dans les jours qui suivent, le grand sentiment qui l'anime et qui le pousse, lui fait exprimer des choses ardentes et profondes.

Et Juliette qui a, jusque-là, rempli son rôle adroitement, s'est maintenant prise à son propre jeu. Elle s'en aperçoit. Trop tard. Force lui est de s'avouer à elle-même que ce Georges Parmont a vraiment du charme, et que, si elle ne le voyait plus...

Et, soudain, elle songe tout haut, comme malgré soi :

— Un peu plus, et j'allais passer à côté du bonheur.

Le tendre Georges a attribué à ces mots leur sens le plus favorable. Puis, comme Juliette lui a laissé prendre sa main, sur cette main, l'amoureux, avec un infini respect s'est penché. Il est à genoux.

Pour Juliette, Lurtain n'existe plus qu'à peine. Comme si le mouvement lui était habituel, elle a serré contre elle une tête très proche. Et quand Georges se relève, avec son visage rayonnant, à la fois pâle et beau de bonheur, Lurtain, pour Juliette, a cessé d'exister tout à fait.

Pourtant, il existe encore, le malheureux. Car il a regardé. Et il n'est pas seul. Cet homme spirituel va-t-il être ridicule?

Il a compris. Et il entraîne les autres pour qu'ils ne voient pas le baiser des fiançailles que son coeur, jaloux à présent, vient de pressentir proche. Quelqu'un l'a entendu murmurer :

— Elle avait raison. On ne devrait pas mêler les choses de l'esprit avec celles du coeur.

Quelques mois ont passé.

Georges Parmont ignore toujours la mystification à laquelle il doit le bonheur de sa vie.

Juliette Neuville, devenu Mme Parmont, n'a pas jugé à propos d'en parler.

Il est vraisemblable que ce n'est pas Jacques Lurtain qui en parlera.

L AVAIT enfin retrouvé sa tranquillité. Depuis plusieurs semaines personne ne l'avait entretenu des mérites et qualités de Mlle Virginie Lacombe. Il était donc délivré de cette persécution qui avait débuté près d'une année auparavant.

Il y avait près d'un an, en effet, qu'une dame qui paraissait s'intéresser particulièrement à lui — sans qu'il sût au juste pourquoi — lui avait dit en prenant soudain l'air le plus engageant: "Vous avez dépassé la trentaine, pourquoi ne vous mariez-vous pas? Je connais une personne à peu près de votre âge, qui vous rendrait très heureux." Et comme, par curiosité, il avait demandé: "Qui est-ce?" la dame avait répondu avec empressement: "Oh! vous la connaissez aussi... Mlle Lacombe".

Comment, étant lui-même de Ville-roche, n'aurait-il pas connu de vue cette plantureuse fille, à la face ronde, mais éclairée par deux beaux yeux brillant d'un vif éclat, toujours mise avec une recherche qui, à son avis, du moins, ne dissimulait pas le manque d'élégance? Il y avait longtemps, au surplus, qu'il avait remarqué les oeillades enflammées qu'elle lui décochait au passage.

La proposition ne l'avait donc pas étonné. Mais, n'eût-il pas été aussi réfractaire au mariage qu'il l'affirmait, que la pensée d'épouser Virginie, en dépit de la fortune qu'elle avait héritée de ses parents, aurait suffi pour fortifier sa résolution de conserver sa liberté.

Peu fortuné lui-même, mais pourvu d'une situation qui le mettait à l'abri de tout aléa, il ne désirait, ne souhaitait rien de plus. Et, dans son clair et agréable appartement, dont les fenêtres donnaient sur la place du marché, égayé, dès le matin, par les premiers rayons du soleil, il se disait qu'il serait fou de sacrifier sa douce existence aux beaux yeux de la grosse Virginie, comme il la qualifiait irrespectueusement à part soi.

Hippolyte Clavel, qui avait si mal accueilli ces premières ouvertures auxquelles celle-ci ne devait pas être étrangère, faillit choir de surprise quand le fabricant de chapellerie, dont il était le principal collaborateur, ayant abordé le même sujet, ajouta:

— C'est de Mlle Lacombe que je veux parler. Vous ne vous doutez pas combien elle est charmante.

— Je ne tiens pas à m'en assurer, répliqua-t-il avec une certaine vivacité.



CE FUT CE QU'ON
PEUT APPELER UN
MARIAGE D'AMOUR.

— L'appartement est gai, bien disposé. Il me convient à tous les points de vue.

— Comment! vous avez l'intention de l'occuper?

— N'est-ce pas mon droit? Rassurez-vous, je vous accorderai tous les délais nécessaires.

— Vous savez, mademoiselle, combien il est difficile en ce moment de trouver un logement. Et puis, je vous l'avoue, il me serait très pénible de quitter celui-ci où j'ai depuis si longtemps mes habitudes.

— ...Je le comprends, dit-elle mais que voulez-vous, je désire m'y installer.

On eût dit qu'elle contenait à grand-peine une envie de rire.

— Eh bien, je le reconnais, s'écria Clavel, je ne suis pas de force pour lutter avec vous. Je me rends, Mademoiselle, j'ai l'honneur de solliciter respectueusement votre main.

— Et je vous la refuse, car je ne voudrais pas avoir l'air d'exercer une contrainte sur vos sentiments.

Parlait-elle sérieusement? Il la considérait avec plus d'attention, scrutant son visage aux traits arrondis, ses yeux où il n'y avait plus aucune trace d'ironie et, dans son émoi, se demandant s'il était attendri par son obstination dont sa visite était pour lui le témoignage irrécusable, ou bien s'il venait d'être subjugué à son insu par l'expression de douceur et de bonté de sa physionomie, l'attrait réel de toute sa personne. Décidément, la "grosse Virginie" gagnait beaucoup à être contemplée de près?

— Allons, fit-il, ne soyez pas inflexible. Pitié pour un pauvre locataire... qui raffole de sa propriétaire!

Il lui prit la main et, l'attirant doucement vers lui:

— Avouez-moi franchement la vérité. Auriez-vous eu la cruauté de me faire expulser par un huissier?

Elle sourit tendrement, et tout son être frémissant d'allégresse, elle répondit:

— Je vous le dirai plus tard. Convenez vous-même que j'ai eu de la peine à vous prendre dans mon filet!

— Le comble, c'est que je vous en serai reconnaissant toute ma vie; car c'est vrai, c'est bien vrai, je vous aime de toute mon âme!

Et vous pouvez le croire: ce fut bien de part et d'autre, ce que l'on peut appeler un mariage d'amour.

Amoureuse Obstinée

Par EUGENE DREVETON

Et, depuis lors, ses amis, toutes ses connaissances semblaient s'être donné le mot pour lui rappeler à tout propos que Mlle Virginie Lacombe possédait tout ce qu'il fallait pour assurer son bonheur.

C'était comme une conspiration qui l'irritait d'autant plus que celle dont on lui parlait maintenant sans aucune discrétion, se flattait ouvertement, paraît-il, de triompher de toutes ses résistances. N'avait-elle pas déclaré: "Qu'il le veuille ou non, je serai sa femme!"

Elle avait, en outre, quand il la rencontrait, une si singulière façon de le regarder, un air qui semblait dire: "Tu as beau faire, tu ne m'échapperas pas", qu'il finissait par concevoir une inquiétude.

— Sapristi! elle n'a pourtant pas la prétention de m'épouser malgré moi!

En dépit de cette assurance, sa vie était empoisonnée par ces rappels ou ces sous-entendus qui, par déduction, lui prouvaient que Virginie ne se considérait pas comme battue.

Tout à coup, comme si un nouveau mot d'ordre eût été transmis mystérieusement, on cessa de prononcer devant lui le nom de Mlle Lacombe. Il se réjouit d'être délivré de ces

continuelles allusions qui éveillaient parfois en lui de sourdes colères prêtes à se déchaîner avec violence.

Il avait, depuis quelques semaines, recouvré sa bonne humeur, quand la nouvelle la plus inattendue, la plus extraordinaire, vint le plonger dans la stupeur. Mlle Lacombe avait acheté la maison qu'il habitait!... Elle était maintenant sa propriétaire!... Certainement, par esprit de représailles, pour se venger du dédain qu'il lui avait témoigné, elle n'allait pas manquer de lui susciter toute une série de contrariétés.

Clavel, qui s'attendait à tout, ne fut donc pas surpris en recevant, le dimanche suivant, la visite de "son ennemie".

— Excusez-moi de vous déranger, dit Mlle Lacombe, ses yeux noirs étincelant ironiquement dans l'ombre du chapeau, je venais, en qualité de propriétaire — elle appuya sur ce mot — visiter l'appartement.

Tout en parlant, elle promenait ses regards autour d'elle, sur les meubles, les objets qui garnissaient la cheminée et la petite table recouverte d'un tapis à grands ramages. Par la porte entr'ouverte, elle jeta un coup d'oeil furtif dans la chambre voisine.





UN PISTOLET A PIERRE D'IL Y A 150 ANS. (Présenté par Ruth Taylor.)

Le Génie Malfaisant

Par L. R.

CE QUI FAIT la supériorité de l'homme sur les animaux, me disait récemment quelqu'un, ce sont ses facultés d'invention grâce auxquelles il a transformé le monde; la terre qui n'était à l'origine qu'un fouillis de plantes sauvages est devenue maintenant un véritable musée des merveilles...

Je regardai mon interlocuteur; il parlait sérieusement. Son geste large semblait prendre à témoin l'univers entier de la majesté de ses paroles. Feu Prud'homme l'eût envié.

— Sans doute, approuvai-je doucement; aux époques lointaines où l'homme vivait sous la tente au milieu de ses troupeaux, il ignorait complètement l'usage des épingles de cravate et celui des quittances de loyer; il lui arrivait peut-être de se ficher par terre du haut d'un arbre dont il cueillait les fruits, mais jamais du haut des nuages comme

un simple aviateur moderne. Il respirait de l'air pur, mangeait tous les jours plein sa bedaine, bref était tout bêtement heureux; ça ne pouvait pas durer.

— On ne peut pourtant pas nier les bienfaits du progrès, reprit l'autre; la vie est sans doute beaucoup plus compliquée aujourd'hui qu'autrefois mais on en profite davantage.

— Evidemment, mais reste à savoir si l'on en use réellement ou si l'on ne se fait pas plutôt user par elle. Est-ce que l'on vit mieux et plus longtemps qu'il y a cinquante ou soixante siècles? On ne vit pas de la même façon, voilà tout, l'homme s'est créé une infinité de besoins à mesure qu'il s'éloignait davantage de la nature et, comme si cela ne lui suffisait pas, il s'est principale-

ment acharné à résoudre le problème de se détruire lui-même, en gros ou en détail.

Qu'on le veuille admettre ou non, c'est en effet le plus clair de ce que nous appelons le progrès; toutes les inventions de l'homme, ou à peu près, ont pour but plus ou moins avoué ou apparent, de le combattre et de le supprimer. Les plus belles inventions modernes, celle du radio par exemple ou de l'aviation, augmentent singulièrement ses moyens d'action en ce sens. La mécanique, la chimie, l'électricité, la culture des microbes et les opérations financières, loin de supprimer la guerre, ne font que la rendre sans cesse plus terrible et moins évitable, et la Société des Nations, cette ingénue nouvelle-née dans le drame humain pousse l'illusion jusqu'au superlatif si elle croit pouvoir lutter contre des canons avec une simple machine à écrire.

Il n'y a pas, je crois, d'inventions inoffensives, au sens complet du mot et la machine agricole elle-même, d'aspect pourtant si débonnaire, doit déchirer le sol pour nourrir les hommes; c'est un symbole. Le progrès tend partout à la destruction, même quand il répare. Le médecin qui remet un homme en santé, le chirurgien qui le recolle travaillent pour la démolition future car l'homme cherche à se blesser d'autant plus affreusement qu'il soit pouvoir se guérir plus facilement. Il y regarderait à deux fois avant de s'estropier si le mal n'était pas curable.

Partant de ce principe que les choses réputées bonnes ont un côté dangereux, celles qui sont franchement dangereuses ne doivent certainement pas pouvoir être réputées bonnes. C'est de la logique que le bonhomme de La Palice lui-même aurait comprise mais qui semble ignorée de toute la fine fleur dirigeante des nations lorsqu'il s'agit de l'éducation des petits et de la conduite des grands.

La réflexion qui précède m'est venue lorsque, par hasard, me sont tombées sous les yeux quelques lignes écrites par un auteur qui ne fut pourtant pas sans mérite, Thomas Anquetil, qui vivait en cette vallée de larmes au siècle dernier. Parlant d'un progrès qui venait d'être réalisé dans l'armurerie de son temps, il écrit littéralement ceci:

“ Les armes à rotation semblaient tombées dans l'oubli quand Lenormand, armurier à Paris, confectionna un revolver continu avec tambour à cinq tubes. Cette arme n'eut pas de succès; néanmoins, nous devons de la reconnaissance à l'inventeur parce qu'il fut le premier à comprendre que le mouvement continu est susceptible de donner de bons résultats. Même insuccès pour un revolver à sept coups, dû à Devisme, qui a bien pris sa revanche depuis. ”

Le père Anquetil pouvait fort bien être un brave homme mais — j'en demande pardon à sa mémoire — en matière philosophique il me semble avoir eu tout juste la mentalité d'un sauvage.

Il nous parle d'un revolver, c'est-à-dire d'une machine à tuer et dit ingénument qu'on doit de la reconnaissance à son inventeur parce que cela peut donner de bons résultats. Ces bons résultats consistent évidemment à casser la figure à celui qu'on vise avec l'arme. Eh bien, elle est raide celle-là et l'on se demande où la reconnaissance peut bien aller se nicher.

J'estime au contraire que si l'on avait bel et bien pendu, sans autres formalités, celui qui a inventé le revolver et ceux qui l'ont perfectionné, on aurait évité bien des crimes sur la terre pour les années à venir.

On objectera peut-être l'utilité de ces engins de mort au point de vue de la protection personnelle en ce qui concerne les honnêtes gens. Erreur. D'abord il y a sur la terre, et bien malheureusement bien plus de crapules que d'honnêtes gens et ensuite c'est parmi ces derniers qu'on trouve la plus petite proportion de possesseurs de revolvers.

Les moyens efficaces de défense se doublent malheureusement toujours des moyens perfectionnés d'attaque et, d'après les proportions numériques, la partie n'est jamais en faveur de la défense.

De la reconnaissance aux inventeurs et fabricants d'armes à feu? Ah, Ventre-Mahom! On aurait bien dû les cuire plutôt eux-mêmes à petit feu dans leur propre jus, et s'il y a un inventeur de poudre qui mérite la reconnaissance des populations, ce n'est fichtre pas celui de la poudre à canon mais celui de la poudre de riz! Ai-je raison, mesdemoiselles?...

*
* *

Avant l'invention du revolver, il existait sans doute déjà des pistolets, mais ils faisaient très souvent beaucoup plus de bruit que de mal et ce n'était pas une petite affaire que de s'en servir; il fallait avoir le temps.

On commençait par introduire une charge de poudre que l'on bourrait avec une baguette, puis on plaçait une balle en plomb que l'on maintenait elle-même aussi avec une "bourre". Il fallait ensuite mettre le feu à la charge de poudre et cela s'opéra de deux façons principales selon l'époque. Un "grain de lumière" percé à la base du canon était recouvert de poudre que l'on enflammait avec une mèche tout en visant. La charge intérieure s'enflammait alors, ordinairement du moins, et la balle partait. Pas très loin et quelquefois bien loin du but. Mais cela faisait beaucoup de fumée et de bruit et tout le monde était content.

Un grand perfectionnement fut l'adjonction d'une "batterie" pour enflammer la charge. Cela consistait en une sorte de pince actionnée par un ressort et qui maintenait un fragment de silex. Quand on pressait sur la détente de l'arme, la pince à silex s'abaissait brusquement sur un morceau d'acier, une étincelle jaillissait et enflammait la poudre d'un "bassin" qui communiquait à son tour le feu à la charge intérieure.

Si ces pistolets étaient peu dangereux, en revanche ils étaient souvent fort beaux et quelques-uns étaient de véritables oeuvres d'art; la partie métallique était gravée ainsi que la crosse; c'était presque un meuble et la vue seule de cet instrument aux dimensions imposantes plongeait l'adversaire dans un sentiment qui était fait d'autant d'admiration que de terreur.

C'était le bon temps mais les inventeurs ont changé tout cela.

Ces bons inventeurs commencèrent tout d'abord par imaginer des pistolets et des fusils à plusieurs canons, mais ces armes étaient lourdes, encombrantes et peu maniables.

Dans les musées, surtout en Europe, on voit de ces armes qui sont de véritables merveilles d'ingéniosité mais dont le seul mérite est d'avoir trois ou quatre siècles d'existence et d'être à peu près inoffensives. Il y en a de fort

beaux spécimens au musée des Invalides à Paris et à celui des Armures de Turin en Italie.

Une véritable révolution devait être opérée dans l'armurerie par les américains; ce sont eux, en effet, les véritables inventeurs du revolver, du nom et de la chose. Ils en ont fait à mouvement intermittent, c'est-à-dire qu'il fallait armer le chien à chaque coup que l'on voulait tirer; à mouvement continu, la seule pression du doigt sur la détente étant suffisante pour mettre le système en marche, et enfin ils ont fait les armes à double mouvement, c'est-à-dire celles qui réunissent les deux conditions.

On n'était pas inactif ailleurs non plus. Les machines à tuer les gens ayant le privilège d'être beaucoup plus intéressantes que celles destinées à les faire vivre.

*
* *

Vers 1833, on ignore la date précise, un nommé Jaquet, de Genève, imagina une carabine-revolver à mouvement intermittent, avec barillet à cinq coups. Le système, au dire des contemporains était beaucoup plus admirable que tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Sans doute ce Jaquet méritait-il aussi la reconnaissance des populations.

Un autre, nommé Mariette, connu aussi la grande vogue; il avait fabriqué un pistolet multiple dont les canons étaient assemblés en faisceau; il y en avait depuis quatre jusqu'à vingt-quatre. On chargeait préalablement ces tubes puis on les vissait sur la culasse du pistolet. On ne dit pas, malheureusement s'il fallait s'y prendre vingt-quatre heures d'avance pour charger le pistolet quand on en avait besoin et s'il fallait ensuite une petite voiture pour le transporter.

Dès lors l'élan est donné et c'est à qui, parmi les armuriers, trouvera quelque chose de mieux — ou de pire — que le concurrent. En 1842, Philippe Mathieu invente ce qu'il appela le fusil à tambour; l'année suivante, Cooper imagine une sorte de fusil de rempart à six canons assemblés autour d'un axe en fer, d'autres encore perfectionnent, modifient, bref mettent au jour une quantités d'armes diverses dont la plupart n'eurent d'ailleurs qu'un simple succès de curiosité.

Comme je l'ai dit, c'étaient les américains qui devaient avoir l'honneur discuté de fabriquer la première arme à répétition vraiment digne de ce nom. Voilà comment l'idée leur est venue.

Vers 1935, un armurier d'ailleurs fort compétent dans son métier et qui se nommait Jobard, présenta au gouvernement belge un fusil à quatorze coups qu'il venait d'inventer. On fit

des essais; l'arme ne fonctionnait pas trop mal mais n'était pas encore complètement au point. Quelques exemplaires furent néanmoins livrés au commerce pendant que ledit Jobard se disposait à perfectionner son invention.

Il n'en eut pas le temps, ou du moins ses travaux furent inutiles car il se fit subtiliser proprement son invention. Un américain, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, et c'est regrettable, eut en main l'un de ces fameux fusils et comprit immédiatement le parti qu'il en pouvait tirer. C'était un homme à la conscience élastique et pour qui les droits de propriété n'existaient pas... quand ils appartenaient à un autre.

Il avait le génie de la contrefaçon et le fit bien voir. Rentré dans son pays, il fit construire des carabines sur le modèle qu'il possédait, en vendit autant qu'il en put et fit très promptement une fortune rondelette pendant que, de son côté, le pauvre Jobard, auteur de la chose, crevait tout bonnement de faim.

Le contrefacteur se fit contrefaire à son tour; en très peu de temps on vit sur le marché américain une multitude de fusils et de pistolets construits sur le principe de l'invention belge mais plus ou moins perfectionnés.

*
* *

Sur ces entrefaites, les Etats formés du démembrement de la Colombie se déclarent la guerre, des dissidences s'élèvent entre les Etats-Unis et le Mexique pour la possession du Texas, il survient des discordes au sein de l'Amérique centrale, l'Amérique du sud est agitée par des ferments révolutionnaires, bref c'est la chicane de tous côtés, par conséquent la bonne occasion de donner des coups, surtout de fusil et de revolver. Il faut encore ajouter à ce désarroi général l'invasion de Cuba par les flibustiers. Pouvait-on rêver un meilleur temps pour la naissance des armes à répétition? Certainement non, et c'est ce moment-là que Colt choisit pour donner aux peuples en bisbille le revolver dont la marque, depuis fameuse, eut aussitôt la plus grande vogue.

Ce fut une opération industrielle bien assise, bien menée, conduite même avec art et qui rapporta gros au bonhomme Colt.

Combien de victimes son invention a-t-elle faites depuis ses débuts? C'est ce qu'il serait impossible de dire, mais il est certain que la peste et le choléra sont certainement battus sous ce rapport par l'outil à tuer les gens qui a fait la fortune du sieur Colt.

Si le père Anquetil avait eu à écrire sa biographie, il l'aurait sans aucun doute qualifié de bienfaiteur de l'humanité...

Il va sans dire que ces anciens modèles de revolvers étaient sans grande élégance et quelque peu massifs; on pouvait fort bien s'en servir pour assommer son adversaire sans avoir besoin de tirer dessus, mais depuis, on a fait des progrès. La guerre ayant cessé pendant quelque temps d'agiter le globe, les gouvernements des divers pays en profitèrent pour penser aux moyens de la recommencer à l'occasion mais avec plus d'efficacité que par le passé.

On ne peut sans doute pas tuer les gens deux fois mais on en peut tuer une plus grande quantité dans le même espace de temps et les tuer de plus loin; c'est à cela que se reconnaît la supériorité de la civilisation.

Le nègre de l'Afrique centrale qui assomme son adversaire d'un coup de bâton sur la caboche est un sauvage, mais l'homme blanc qui en tue un autre à grande distance au moyen d'une arme perfectionnée, celui-là est un homme civilisé. Comprenne qui pourra!

Ceci fait penser à la comédie qui se joue sans arrêt mais depuis quelques années plus que jamais entre les pays ou plutôt ceux qui ont mission de les représenter. De tous côtés on condamne la guerre mais on a bien soin, en même temps, de fabriquer à outrance des canons, des fusils, des torpilles et tous autres engins de mort élaborés par des savants qui devraient bien employer leur temps à faire autre chose, ne fût-ce qu'à dormir.

*
* *

Le siècle précédent nous a légué des armes que l'on qualifiait d'épouvantables et qui font sourire maintenant; nous léguerons à nos successeurs tout un attirail de joujoux plus dangereux les uns que les autres, auxquels nous ne pensons pas actuellement sans frémir et qui feront hausser les épaules dans cinquante ans d'ici, peut-être même avant.

Décidément, tout va bien sur la planète.

Evidemment il faut bien se défendre et si un pays ne s'arme pas, son voisin lui tombera sur le dos à la première occasion, mais à qui la faute? Je le répète: à tous les érudits en science malfaisante qui ont fabriqué, fabriquent et fabriqueront des outils à se casser la figure; ce n'est pas par un bout de ruban qu'on aurait dû les récompenser, mais par un bout de corde. Un bon, bien solide.

Les peuples sont comme les enfants; mettez-leur une arme dans les mains, ils s'en serviront fatalement un jour ou l'autre pour faire du dégât. Alors, donnez-leur autre chose. Mais quoi?... Et puis, il est sans doute un peu tard maintenant...

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

LA DOULEUR D'AIMER

par ELY MONTCLERC

No 4 (Suite)

PREMIERE PARTIE

IV

— Qu'est-ce, cette demeure ? interrogea lord Archibald, en montrant du doigt l'édifice.

— C'est la Chênaie monsieur, fit l'hôtelier ; le plus beau domaine de la contrée. Il appartient au marquis d'Aprial. Voilà trois cents ans pour le moins que les propriétaires de la Chênaie n'ont pas changé de nom. Ce sont les bienfaiteurs du pays.

— Oh ! très bien ! Avec une lorgnette je peux voir là-bas, et même distinguer les personnes.

— Si monsieur loue, ça lui fera une distraction. Dame ! je n'irai pas dorer la pilule à Monsieur. Notre pays est beau, ça c'est sûr, mais pour s'y plaire il faut aimer la solitude et la tranquillité. Rien d'autre à faire que la chasse et les promenades. Et encore la chasse ! nous ne sommes pas en saison !

— Bon ! bon ! ça m'est égal. J'ai besoin de repos. Je loue pour toute l'été.

Ils revinrent à l'hôtel ; lord Dudley signa un papier, remit un chèque et reçut les clefs du pavillon. On appelait ce pavillon le Bois-du-Roi.

Zaccatecas et l'Anglais passèrent le reste du jour en excursion dans les environs. Le lendemain, lord Archibald retournait seul à Paris y quérir ses bagages et ses domestiques. Il conservait à l'hôtel sa résidence officielle, mais pendant quelque temps au moins il ne quitterait pas le Bois-du-Roi.

— Je mettrai votre absence à profit, senor, lui dit le Mexicain. Quand vous reviendrez, vous connaîtrez les habitudes de la femme et aussi celles de la fille. A partir de cette minute, elles ne feront point un pas au dehors sans m'avoir à leur suite.

Lord Archibald savait qu'on pouvait se fier au flair du vieil

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Josette d'Aprial vient d'épouser José Brizeux. Le soir de ses noces José reçoit une visite d'un homme mystérieux.

José disparaît le soir même de son mariage en envoyant une lettre à sa fiancée dans laquelle il lui dit qu'il se suicide.

La jeune mariée est désespérée.

Aztèque. Nul mieux que lui ne relevait une piste, nul n'avait son oeil d'aigle, son aisance pour se faufiler à travers les plus inextricables fouillis sans laisser la moindre trace de son passage. Il regagna donc Paris, y demeura quarante-huit heures et y reparut le matin du troisième jour, escorté de quatre domestiques, destinés à assurer son service au Bois-du-Roi.

Ce même jour, l'installation du lord était complètement terminée. Lorsque le soir tomba, il fut, en compagnie du Mexicain errer sous les ombrages du petit bois contigu au parc de la Chênaie. Zaccatecas lui avait dit : « Laissez-vous conduire ». Il allait donc sans rien demander.

Sous le feuillage touffu l'ombre rampait. Quelques petits animaux attardés regagnaient peu à peu leurs terriers, traversaient le sentier sous le pas des promeneurs. Cela produisait un bruit rapide de feuillages agités, puis, plus rien que la douce paix du soir s'épandant sur la nature ensommeillée.

Sans prononcer une syllabe, le Mexicain entraînait son compagnon, lui ouvrait un chemin à travers d'épais taillis, le guidait enfin sur une voie dont on sentait qu'il connaissait les moindres détails. Ils arrivèrent ainsi à proximité d'un mur en assez mauvais état, vu que les pierres en étaient détachées de place en place, et que cela formait de nombreux créneaux irréguliers sur lesquels poussaient le lierre et le lichen.

— Voici, fit Zaccatecas, le mur d'enceinte de la Chênaie. Voyez, senor de l'autre côté c'est également un bois. Rien de plus facile que d'y pénétrer. On enjambe cette brèche et la chose est faite.

— Y es-tu passé de l'autre côté, Zaccatecas ?

Le Mexicain eut un rire étouffé et doucement railleur :

— Je sais par coeur les sentiers les plus étroits et les plus cachés de la Chênaie, répondit-il. J'ai tout exploré, sauf la maison. Mais il m'a été facile de pénétrer dans les écuries et aussi dans le temple où ils prient leur dieu. C'est froid, c'est triste, c'est obscur... tandis que le culte du mien est rayonnant et magnifique.

— Parbleu ! je crois bien... le soleil ! Tout le monde peut le voir ! Mais il n'est pas question de ces bêtises. Connais-tu les habitudes de... la marquise ?

— Oui... assez pour vous permettre de la rencontrer seule. Elle a passé hier et avant-hier après-midi deux heures sous une charmille avec un livre entre les doigts, un livre dont elle n'a pas lu une ligne. Son corps était assis sur un banc, son esprit était loin... elle rêvait... Venez que je vous montre l'endroit.

Silencieux et agiles, les deux hommes pénétrèrent dans la propriété voisine. Zaccatecas fit marcher longtemps son compagnon, si longtemps que la nuit noire les surprit en route. N'importe, ils eurent pour se guider les astres nocturnes et la lune nouvelle dont le voile de vapeurs bleuâtre traînait languissamment sur la cime des arbres. On atteignit la charmille toute de charmes et de noisetiers en fleurs.

Dans le lointain des lumières brillaient alignées. C'était le château qui s'éclairait. A cette vue, le coeur d'Archibald Dudley battit plus fort. Il saisit le bras du Mexicain et l'entraîna :

— Viens, souffla-t-il, je veux avancer encore... je veux voir de près, de très près...

Dix minutes plus tard, ils s'arrêtaient comme médusés devant les fossés d'enceinte du château.

Le temps les a comblés en partie. Ce n'est plus maintenant qu'un amas de verdure diverses, de murs disparaissant sous le lierre tenace. Le pont-levis est constamment baissé, il n'a désormais rien de guerrier dans l'aspect. Des caisses d'orangers le bordent jusqu'à la haute porte-fenêtre qui forme une baie de glaces au milieu du grand salon d'honneur.

Ce salon était précisément illuminé par un grand lustre de Venise où se miraient les feux des bougies. Il apparaissait aux deux visiteurs, imposant, d'un luxe sévère avec ses panneaux d'effigies d'aïeux, ses meubles dont chacun constituait une authentique merveille, sa cheminée monumentale surmontée d'un grand portrait en pied du roi Louis XV, lequel portrait avait un cartouche où étaient tracés ces mots : « Donné par le Roi ».

Saisi d'une ardeur fiévreuse, Archibald approchait, approchait toujours. Maintenant il collait sa face terreuse à la vitre d'une des portes-fenêtres.

Jamais ses prunelles de houille n'avaient brûlé d'un feu plus intense. Qu'attendait-il ? Il ne savait... Il contemplait ces images de guerriers, de seigneurs, de dames à la gorge nue, mais peut-être ne les voyait-il pas... Sa pensée, ses sens, tout son être aspiraient vers une vision adorable et adorée ; celle de la douce créature qu'il aimait d'une passion bestiale.

Tout à coup une porte s'ouvrit... une femme s'y encadra... Ah ! le cher visage, nimbé d'or pâle ! la taille gracieuse et flexible, et cet air de pencher comme une tige brisée qui donnait à Josette un charme de plus !

C'était elle ! Quelle démarche lassée, quel air triste ! Enveloppée dans ses crêpes de veuve, elle apparaissait plus menue encore, plus immatérielle, plus dolente,

plus belle aussi, car le lord eut un tressaillement convulsif. Sur le bras de Zaccatecas impassible et dédaigneux, ses ongles se crispèrent, un râle de désir mourut sur ses lèvres.

— Josette! Josette! bégaya-t-il.

La jeune femme traversa lentement la vaste pièce. Elle n'aurait eu qu'à lever les yeux pour apercevoir derrière la vitre les traits convulsés et le regard quasi satanique de son adorateur inconnu. Mais elle ne leva pas les yeux.

Elle marchait, le front incliné, absorbée par une pensée unique, par un souci mortel...

Elle passa comme un fantôme, ouvrit une autre porte, disparut.

— Venez maintenant, señor, fit le Mexicain. Si nous demeurons davantage, nous risquons de nous faire surprendre.

— La voir, la voir encore...

— Non, pas ce soir; demain... demain et tous les autres jours, tant qu'il vous plaira. Allons, suivez-moi !

Dompté, lord Archibald obéit. Mais, rentré au Bois-du-Roi, il dina rapidement, puis monta dans sa chambre. Là, muni d'une forte jumelle, il passa le reste de la soirée à examiner le château ou du moins ce qu'il en pouvait voir, c'est-à-dire sa masse sombre bornant l'horizon, et ses lumières qui, une à une, s'éteignirent vers dix heures. Quand l'Anglais posa sa jumelle, il aperçut un homme assis dans un fauteuil. Cela le fit sursauter.

— Qui est là? clama-t-il d'une voix rauque.

Zaccatecas répondit avec son rire dédaigneux :

— Moi, señor, ne vous effrayez pas. J'ai voulu me rendre compte. Décidément, vous êtes bien touché. L'Esprit noir est le plus fort. Prenez garde... si vous allez trop loin, je ne réponds plus de vous...

— Tais-toi donc, vieux hibou! Je ne crains rien. J'ai les armes qu'il faut pour assurer ma victoire.

— Ou votre défaite. Encore une fois, prenez garde, señor. Les passions ne valent rien pour les hommes, surtout les passions poussées à ce degré excessif. On en meurt...

Archibald eut un grand cri d'amour qui s'exhala dans la nuit sereine, pareil au rugissement du fauve en folie.

— Qu'importe que j'en meure après avoir vécu, après, m'être repu d'elle? Elle est douce et je suis brutal, bonne et je suis méchant, fine, distinguée, et j'ai

vingt ans de vie libre derrière moi... L'ancien cowboy des Montagnes Rocheuses, le gardien des troupeaux de l'hacienda de las Mercédès, se dissimule mal parfois sous l'habit impeccable du gentleman. J'y étouffe sais-tu.

prits, tes ancêtres, un tas d'illusions que je respecte... Laisse-moi vivre mon rêve unique... il est, je t'assure, plus tangible que les tiens.

L'Azèque ne répondit pas. Tassé dans le fauteuil, les jam-

seuil, Zaccatecas s'arrêta un instant.

La chambre était baignée d'une clarté diffuse qui permettait de distinguer à peine la forme des sièges et des meubles. Par la croisée grande ouverte, les



Le comte de Cimiez était descendu en Suisse, dans un chalet tenu par des paysans

J'ai soif d'aventures, quitte à y laisser ma peau. Celle-ci me tente... oh! à un point inexprimable. Voilà pourquoi tes conseils resteront stériles, mon vieux Zaccatecas. Tu vis tes rêves, tes es-

bes croisées, il fuma en silence jusqu'à ce que sa pipe fût éteinte. Puis, se levant sans bruit, il gagna la porte. Lord Archibald accoudé au balcon ne prenait garde à rien autour de lui. Sur le

odeurs puissantes de la nuit entraient librement. Le grillon chantait sa chanson mélancolique. Parfois le hululement de la chouette retentissait. Au loin, le ciel d'un bleu si sombre partout,

s'éclaircissait de manière sensible. C'étaient les millions de lumières de Paris qui s'y reflétaient.

— Bonsoir señor! fit le Cacique de sa voix gutturale.

Mais, plongé dans on ne sait quel songe absorbant, l'Anglais n'entendit ni ne répondit.

Alors Zaccatecas haussa les épaules et disparut en grommelant dans sa langue d'incompréhensibles paroles.

Mme d'Apréval, vers cinq heures de l'après-midi, sortit dans le parc. Renaud travaillait au milieu de ses livres. Josette, souffrante, restait chez elle, étendue sur une chaise-longue. La jeune femme éprouvait depuis quelques jours un malaise persistant: vapeurs, vertiges, nausées... Tout d'abord ses parents avaient attribué cela au printemps qui, comme on le sait, cause souvent des troubles de ce genre, mais devant le renouvellement fréquent des malaises, Andrée commençait à se tourmenter beaucoup plus qu'elle ne le laissait paraître devant son mari. Plus elle interrogeait sa fille, plus Josette se faisait énigmatique, usait de réticences, évitait de fournir des explications... Si bien que, réduite aux hypothèses, la marquise se forgeait cent idées plus extravagantes les unes que les autres.

Ah! que les temps étaient changés. Ce château si vivant naguère ressemblait à un vaste mausolée. On pouvait à bon droit l'appeler le château du silence. Personne, hormis le docteur Rozen chaque semaine, personne n'en franchissait le seuil. Plus de visites, plus d'amis; la solitude infinie et la douleur pour seule hôtesse. La douleur qui blanchissait davantage les tempes de Renaud, creusait de rides son beau front de penseur, la douleur qui mettait sa griffe implacable au coin des belles lèvres de la marquise, et courbait vers le sol la taille flexible de Josette.

Consulté au sujet des monologues si troublant de la jeune veuve, le docteur Rozen avait paru violemment surpris, effrayé même. On sentait qu'il se tenait sur la réserve et n'osait formuler nettement sa façon de penser. Il déclara qu'on devait attendre, que le diagnostic de la folie est des plus délicats à prononcer, qu'il s'agissait peut-être d'une affection passagère, conséquence de chagrins éprouvés...

En ce cas, le temps était l'unique remède véritable, le seul dictame infallible... Le temps qui

nivelle tout, qui porte dans les plis de son manteau le bienfaisant oubli, et couvre de sa cendre les cadavres des pauvres morts...

Légalement rassuré par ces déclarations, le marquis s'était replongé dans le travail, mais sa femme, loin d'éprouver le même allègement moral, sa femme s'alarmait d'avantage de jour en jour. C'est que, d'abord, elle voyait les choses de plus près, et c'est qu'en outre, sa qualité de mère lui donnait un sens de perception particulier, et lui faisait, hélas! envisager comme probables, de bien cruelles conséquences. On n'avait fini ni de pleurer ni de souffrir à la Chênaie.

En ce radieux jour de mai où la nature semblait ivre de jeunesse et de joie, Andrée chemina, accablée par un souci lancinant. Ce ciel bleu, ce soleil rutilant, cette campagne fertile, semblaient une insulte à sa souffrante. Elle jetait autour d'elle des regards furieux... elle eût voulu que la terre entière prit le deuil et se voilât de brumes pour partager son tourment. Mais, si grands que soient les grands de ce monde, si humbles que soient les humbles, leurs maux laissent insensibles et le ciel, et les astres, et la terre féconde!

Ayant atteint sa place préférée sous la charmillle épaisse, Mme d'Apréval s'assit, pencha la tête, et, les mains jointes autour de ses genoux croisés, elle se prit à réfléchir pour la millième fois au même objet. Soudain, elle fit un brusque mouvement, car non loin retentit le murmure plaintif de branchages froissés. Elle se détourna du côté d'où venait le bruit.

Un homme qui semblait surgir du sol se tenait debout près du banc, dans une attitude à la fois respectueuse et décidée.

Tout d'abord, Andrée pensa que c'était quelque promeneur égaré. Son mari, en effet, laissait à peu près libre durant le jour l'accès du parc, pourvu que les personnes désirant le visiter fussent de mise décente. Aussi ne se démonta-t-elle pas trop.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda donc la marquise. Un renseignement sans doute?

L'étranger s'inclina.

— Oui et non madame répondit-il. C'est bien à la marquise d'Apréval que j'ai l'honneur de parler?

Suffoquée la mère de Josette ne put que balbutier un acquiescement quasi indigné. Ainsi, c'était à elle qu'on en voulait? Pourquoi? et qu'avait cet homme

à la fixer ainsi? avec pareille insistance? Pourquoi ces regards si noirs? cette bouche pincée, cette face livide dont les traits semblaient figés?

— Vous ne me remettez pas à ce que je vois, madame? insista l'homme.

— Non, monsieur, et je trouve étrange, ayant à me parler, que vous osiez m'aborder seule, dehors, au lieu de vous faire annoncer chez moi...

Sans se départir de son calme imperturbable, l'autre reprit:

— Tout à l'heure vous me pardonnerez, parce que tout à l'heure vous connaîtrez les raisons qui me font agir avec cette... incorrection apparente.

Je suis lord Archibald Dudley, baron de Yarmouth. J'eus l'honneur de vous être présenté chez Mrs Lyons... j'eus même l'honneur d'assister au mariage de Mlle Josette d'Apréval...

Andrée leva sur l'Anglais ses beaux yeux changeants et le contempla une seconde.

— En effet, dit-elle alors, je vous reconnais maintenant. Permettez-moi de vous l'avouer, milord, je m'étonne d'autant plus de... cette démarche, qu'il vous suffisait de vous présenter au château pour recevoir le meilleur accueil de mon mari et de moi-même...

— Je m'excuse encore une fois, madame, mais il fallait agir ainsi. Je désirais vous voir seule... Je n'ai aucune question à traiter avec votre mari.

La marquise fit un haut-le-corps. Elle comprenait de moins en moins. Son visage trahissait si éloquemment ses impressions que lord Dudley crut devoir ajouter:

— Je pense que j'ai des choses de la plus haute importance à vous dire, madame, et je pense que ses choses il déplairait fort à votre mari de les apprendre. Je pense aussi que vous me remercerez quand vous saurez de quoi il s'agit.

Le regard de l'insulaire était d'une acuité telle, que, sans savoir pourquoi, Andrée fut parcourue par un frémissement de crainte. A cette minute fugitive son esprit embrassa, par suite d'une prémunition passagère, l'ensemble des épreuves qui l'attendaient et dont cet homme, cet inconnu, allait être le dispensateur. En vérité, il apparaissait comme le destin, et comme lui semblait implacable avec ce masque froid, ces prunelles où l'on ne pouvait rien lire... Il agissait avec une tranquille sûreté, indi-

quant qu'il se savait maître de la situation.

— Que me veut-il? j'ai peur! songea la marquise en tressaillant. Mon cœur se serre... il y a encore des catastrophes dans l'air...

Toutefois, un sûr instinct l'avertit qu'elle ne devait pas paraître effrayée. Aussi garda-t-elle en apparence sa belle mine indifférente et hautaine. Mais elle était plus pâle qu'un linge, et pour éviter qu'on ne vit ses angoisses dans ses yeux, elle les détournait en disant:

— Vraiment, milord, vous devez commettre une erreur. Avant ce jour nous nous sommes vus deux fois dans les circonstances, que vous venez d'évoquer. Jusque-là je vous ignorais et vous m'ignoriez. Que pouvons-nous avoir de commun?

— Beaucoup de choses, madame. Et vous serez de mon avis si vous daignez me permettre de m'expliquer.

La phrase était conçue dans les termes de la plus rigoureuse politesse; mais, sous la douceur apparente de l'accent on devinait une volonté nettement décidée. Mme d'Apréval comprit qu'il ne servirait à rien de résister. Mieux valait accepter la lutte et savoir plus vite ce que voulait cet homme.

— Soit, fit-elle donc, je vous écoute, milord.

— Merci, madame.

Avant de devenir héritier de mon oncle le baron de Yarmouth, j'étais un pauvre homme, un très pauvre homme. Ma mère s'était mésalliée et fâchée avec sa famille... Je suis né au Caire. Si ma mère était une lady, lady Isabelle Dudley, mon père s'appelait seulement Erington, et moi, pendant trente-sept ans, je me suis nommé William Erington, parce que mes prénoms de baptême sont William Archibald.

— Pardon, milord, je ne vois pas en quoi...

— Si, madame, ces détails sont nécessaires et vous allez vous en rendre compte. C'est seulement il y a deux années que je suis devenu riche par la mort de mon oncle, et j'ai changé mon nom de William Erington contre celui de lord Archibald Dudley, baron de Yarmouth. Je suis venu en Europe tout de suite, recueillir mon héritage, j'ai vécu en Angleterre quelque temps pour faire connaissance avec ma nouvelle situation, et puis, il y a peu de mois, j'ai dû quitter ce pays pour la France, où je voulais vous rechercher.

— Me rechercher ? s'écria la marquise en proie à la plus véhémente stupéfaction.

— Oui, madame. Bientôt, vous saurez pourquoi. Il faut vous dire encore cette chose. C'est que, au moment où mon oncle est mort, j'habitais le Mexique.

Cette fois Andrée tressaillit longuement et sentit courir sur son épiderme la caresse glacée d'un frisson d'angoisse. Elle ne fit aucune observation et se contenta de courber davantage la tête.

— J'étais gardien de bestiaux dans une hacienda. Vous voyez, madame, un très misérable métier. Auparavant, j'ai vécu beaucoup d'années au pied des montagnes Rocheuses et je faisais le *cow-boy*. Vous savez ce que c'est, je pense ?

Mme d'Apresval fit signe que oui.

— Les *cow-boys*, madame, sont des gens un peu sauvages. Ils passent les jours et les nuits dehors. Ils boivent, ils jouent, ils se battent... enfin ce sont des brutes. J'ai été une brute. Il m'en reste quelque chose...

— J'espère que vous vous calomniez, milord, observa Andrée de son air le plus digne.

Mais lui, secouant la tête :

— Non, je dis vrai. Je suis une brute par moments. J'ai les passions violentes, la volonté tenace de l'homme qui a pendant vingt ans, lutté contre les éléments, contre les animaux, contre ses semblables. A *Green River* je faillis être lynché. Tous mes camarades me détestaient parce que, quand j'avais bu, j'étais le plus méchant d'entre eux.

— Pourquoi prendre plaisir à vous traiter aussi durement, milord ? Cela n'a, du reste, me semble-t-il, aucun rapport avec...

— Permettez, vous verrez bientôt le rapport. Et puis, je tiens à me montrer à vous véritablement tel que je suis. Ainsi vous saurez à qui vous avez affaire. Donc, on manqua me lyncher. Je pus m'échapper, mais il me fallait disparaître de la Prairie. Je quittai l'Amérique, et je descendis vers le Mexique, où, comme je viens de vous l'apprendre, je devins gardien de bestiaux dans une hacienda, l'hacienda de las Mercédès. C'est une sorte de ferme.

Ma condition était des plus misérables, et je me doutais bien peu du sort qui m'attendait. Si quelqu'un m'avait annoncé que je deviendrais lord, que j'hériterais de trente mille livres sterling de rente, j'aurais grandement ri, car

souvent mes poches ne contenaient pas seulement une pauvre pièce de monnaie, et mes souliers étaient toujours troués.

La mère de Josette regardait à droite, à gauche, donnant des signes d'impatience, tremblant qu'on ne la surprît.

— Enfin, milord, interrompit-elle, très énervée, où voulez-vous en venir ?

— Patience, j'ai fini mes explications préliminaires.

Lord Archibald continua :

— Au Mexique, il m'arriva un malheur. Dans une rixe, je tuai d'un coup de rifle un homme. Ces stupides idiots prétendirent que c'était pour le voler et que j'étais un bandit plutôt qu'un honnête garçon. Ils mirent ma tête à prix. Je dus fuir encore, gagner les hauts plateaux et vivre dans les solitudes. Ce furent plusieurs mois terribles, oui, terribles. La misère, la faim, la soif et la haine brûlant dans mon cœur contre tous les hommes. Quelqu'un eut pitié de moi un jour que je mourrais d'inanition, et me traîna dans sa hutte où il me secourut. C'était un vieux Mexicain, un Aztèque. Vous savez ce que sont les Aztèques, madame ?

Excédée, mais craintive, subjuguée surtout par les terribles yeux de cet homme énigmatique, Andrée, d'un geste, approuva...

— Celui-là poursuivit lord Archibald, est un prince et un chef, autrement dit un Cacique, l'un des derniers de race pure. Il déteste les conquérants de son pays ; il demeurerait seul dans une espèce de désert.

Mme d'Apresval commençait à se demander sérieusement si son interlocuteur n'avait pas perdu l'esprit. Toutefois elle jugea préférable de ne plus l'interrompre et d'écouter patiemment son bizarre récit. On verrait bien ce qu'il en sortirait.

— Je dois donc la vie à Zaccatecas continuait imperturbablement l'Anglais. Sans me poser aucune question, il me donna des soins, m'offrit l'hospitalité. Nous avons habité ensemble. Il sut que ma tête était mise à prix parce que je le lui confiai, et me cachai de son mieux. Ce n'était du reste guère difficile, car, dans ces contrées sauvages, sur ces plateaux desséchés par le soleil, il ne passe pas dix personnes en un an. J'arrive maintenant, madame, à ce qui vous intéresse. Prêtez-moi toute votre attention.

Le 15 novembre 1905, vers midi, j'étais seul, assis devant la hutte ; mon ami m'avait quitté pour la journée, étant allé cher-

cher quelques provisions indispensables à Saltillo, qui est une petite ville assez rapprochée de l'endroit où nous demeurions, peut-être vingt-cinq kilomètres de France. Tout à coup j'entendis les grelots d'une mule. Surpris j'écoutai ; oui, une mule grimpait avec peine le sentier qui menait à notre hutte. Bientôt je la vis... un homme la montait, un cavalier vêtu à l'européenne. Il était grand, son teint était clair, ses yeux gris, il avait une moustache rousse, des cheveux blonds, parmi lesquels passablement de fils blancs. Il était aussi mince et nerveux...

Cette description ne vous dit rien, madame ?

Pour la troisième fois, Andrée sentit le frisson de la peur effleurer son épiderme. Mais, belle joueuse, elle résolut de tenir tête au danger le plus longtemps possible. Aussi répondit-elle bravement.

— Rien du tout, milord ; je comprends de moins en moins.

L'autre insista de sa voix incisive.

— Cela n'est pas... vous devez comprendre... Je le devine, je le sens... tenez, au trouble de vos yeux qui vacillent. Allez, vous ne nierez pas longtemps. Je reprends.

Ce cavalier en m'apercevant parut satisfait. Il m'appela et me dit :

« — Voulez-vous m'indiquer le chemin de Presidio del Monte ? »

« — Oh ! senor, vous en êtes loin, et il ne fallait pas passer par ici, d'où que vous veniez. C'est la route la plus mauvaise et la moins praticable pour une mule.

« — Bah ! vaille que vaille, je ne redescendrai certes pas à Saltillo maintenant. Consentiriez-vous à me servir de guide, puisque, seul, je m'égare ? »

Je consentis, d'autant mieux que l'étranger m'offrait une indemnité généreuse. Je pris la bride de sa mule et le guidai à travers les lacets de la montagne. Vers la tombée du jour, un orage épouvantable éclata. La mule... peur... buta si malheureusement contre un rocher que le cavalier désarçonné fut projeté dans une crevasse profonde, hérissée d'aspérités...

La marquise depuis un moment se cramponnait à son banc comme si le vertige l'eût saisie. Elle avait un étrange regard d'une inquiétante fixité, et son visage était d'une pâleur spectrale. Aux derniers mots du lord, elle jeta un cri aigu.

— Ah ! mon Dieu ! c'est ainsi qu'il est mort !

Et l'Anglais sans sourciller, mais avec un sourire perfide, l'Anglais de répéter d'un accent profond.

— Oui, c'est ainsi qu'il est mort ! Je le cherchai longtemps ce pauvre homme avant de trouver sa dépouille. J'y parvins cependant. Une pierre aiguë lui avait troué la tempe.

— Comme son fils ! comme son fils !... murmurait Andrée.

Elle claquait des dents... elle tremblait de la tête aux pieds, elle était effrayante, d'une beauté magnifiée par un grand souffle tragique. La fatalité en cet instant pesait sur elle, l'écrasait. Pauvre femme, elle ne songeait qu'à ses morts.

— Désirez-vous que j'achève ? interrogea Archibald Dudley.

La mère de Josette ne savait plus feindre. Elle avoua donc dans un élan.

— Oui, oh ! oui, milord. Vous en avez trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout...

— A votre service madame... je ne demande pas mieux. Eh bien, c'est simple. J'ai remonté le cadavre, je l'ai mis sur la mule, et ramené à la hutte, dont, chose extraordinaire, nous n'étions pas très éloignés alors que je croyais avoir fait beaucoup de chemin. Nous avons tourné autour sans cesse. On a de ces surprises en ces pays perdus.

Quand j'arrivai, le corps de l'étranger était encore chaud. J'essayai de le ranimer, et naturellement il fallut le déshabiller. Il portait sous sa chemise de flanelle une ceinture garnie d'or.

— Vous... vous n'avez pas trouvé autre chose sur ce pauvre être ?

— Oh ! si, beaucoup de choses. Mais, tandis que je soignais l'étranger, espérant un miracle qui ne se produisit pas, mon ami Zaccatecas revint. Il jugea du premier regard que nous n'avions rien à faire, et dit :

« — Ne tourmentez plus ce pauvre corps ; la vie l'a quitté. Demain, au lever du jour, nous creuserons sa sépulture. »

Ecoutez, madame ; à cette époque, j'étais plus pauvre que le dernier des *beggars* de Londres. Depuis des mois je n'avais possédé ni vu une pièce d'or. Je pris la ceinture, j'affris à Zaccatecas de partager son contenu. Il refusa. Il ne tenait pas aux biens de la terre.

« — Je prendrai seulement, fit-il, les couvertures pliées sur la

selle. Elles me seront utiles. Vous, gardez tout le reste.»

Ce reste, c'était un portefeuille rempli de papiers, un carnet de chèques, deux lettres de crédit et quelques billets de banque.

Mme d'Apréval joignit ses belles mains.

— Milord, milord, pitié, apprenez-moi vite quel nom portaient ces lettres de crédit.

— Philippe-François, comte de Cimiez !

Elle reçut ce nom comme un coup de poignard. Blafarde, les yeux révoltés, la pauvre femme se renversa à demi-morte sur le dossier du banc. Lord Dudley ayant toujours son infernal sourire, la contemplait sans broncher. Toutefois, comme elle ne faisait pas mine de se ranimer, il fut, au bout de quelques instants, pris d'une sorte d'inquiétude, et, se penchant sur elle, murmura :

— Soyez raisonnable... remettez-vous, madame... Si quelqu'un survenait, je saurais disparaître ; mais vous, que penserait-on, en vous voyant ?

La marquise frémit à ces accents. Elle fit un violent effort, redressa le buste, essuya son front moite, releva d'un geste machinal ses beaux cheveux, puis :

— Qu'avez-vous fait du cadavre ? Où est-il enterré ? En quel lieu reposent ses restes ? Avez-vous mis une croix sur la terre qui le recouvre ?

Le sourire du lord s'accentua.

— Vous portiez donc beaucoup d'intérêt au comte de Cimiez madame ? s'étonna-t-il.

— Moi ? je... je...

Un suprême instinct ferma soudain la bouche d'Andrée. En une crise de désespoir retrospectif elle eut peur de laisser échapper de bien dangereuses paroles. Une de plus et elle était perdue. Oh ! de la prudence, de la prudence... sans quoi, au fond du précipice qu'elle cotoyait depuis l'irruption de cet homme satanique, la malheureuse irait s'écraser toute sanglante.

— Le comte de Cimiez, reprit-elle donc, était un des familiers de notre maison. Mon mari l'aimait beaucoup.

L'Anglais secoua railleusement la tête.

— Non, madame, non, pas votre mari, vous. Le marquis d'Apréval était seulement l'ami du comte, comme on dit dans le monde, où ce titre d'ami est facilement donné. Mais pour vous, il était quelque chose de plus, pour vous il était tout. Inutile de protester, je sais... j'ai lu les lettres. Il faut

même que vous ayez eu beaucoup d'imprudence pour signer ces lettres... Andrée de Sancy, qui est votre nom de naissance...

Cette fois, un flot de sang emporta le visage de la malheureuse femme. Elle voulut se lever, elle essaya d'un geste également d'articuler une phrase indignée. Peine perdue, ses forces la trahissaient ; de sa gorge serrée aucun son ne voulait sortir. Elle était là, pantelante, accablée, écrasée de honte et de douleur, à la merci de ce démon.

— Vous vous taisez ? fit lord Archibald, c'est mieux. D'ailleurs les protestations, à quoi cela sert-il ? A rien, sinon à compliquer les choses. Et moi j'aime les choses simples, moi je vais au but directement. Rien ne m'arrête parce que je sais ce que je veux et que je le veux bien.

— De moi, que voulez-vous milord ? haleta la mère de Josette.

— Vous le saurez quand le moment sera venu. Auparavant je dois finir mon histoire. Avons-nous le temps ?

Flegmatique il consulta sa montre.

— Oui, nous avons le temps, il n'est pas six heures.

— Vous devinez que j'ai lu tous les papiers qu'avait sur lui le comte de Cimiez. Très intéressants. Aux lettres était jointe une photographie, celle de la personne qui lui écrivait si passionnément. En plus aussi, le comte portait à sa chaîne de montre une espèce de médaillon dans lequel se trouvait une miniature, ajouta lord Dudley.

La miniature d'un jeune garçon qui vous ressemble beaucoup. Vous êtes très belle en vérité, et je m'explique que ce gentleman ait tenu énormément à ces portraits.

Un gémissement douloureux fut la seule réponse d'Andrée. Sans paraître entendre, sans se laisser toucher par le spectacle de cette douleur déchirante, Archibald poursuivait.

— Très captivantes aussi les lettres, madame, un véritable roman. Roman d'amour extraordinaire. Oh ! le comte de Cimiez était heureux de posséder l'amour d'une telle femme, et un amour tellement passionné. Beaucoup paieraient cher semblable chance. Il est mort jeune, tragiquement ; n'importe, je ne puis le plaindre puisqu'il eut...

— Assez milord, assez, de grâce, vous m'offensez inutilement.

Il s'inclina, froid et correct.

— Vous avez raison. Je vais trop loin. Excusez-moi. Par mo-

ments encore, j'oublie que je suis un lord... Je redeviens une brute, le cow-boy de la prairie. Ne parlons plus des lettres ni des portraits. Actuellement, je dois seulement vous dire ceci, c'est que le comte avait aussi parmi ses papiers un plan... un plan tracé à la main... Savez-vous ce qu'était ce plan ?

— Non, du moins je ne me souviens plus...

D'un geste, Archibald interrompit la marquise.

Bien, bien, nous causerons de cela plus tard. Apprenez que le corps du gentleman reçut une sépulture convenable. Plus tard également je vous expliquerai. D'abord je ne m'intéressai guère au portefeuille ni à son contenu. Je tenais seulement à la petite fortune. Sans un hasard, jamais vous ne m'auriez vu, madame, jamais vous n'auriez connu ces détails. Mais le hasard est vraiment très fort parfois.

Justement Zaccatecas rapportait de Saltillo un journal vieux de plusieurs mois dans lequel il avait enveloppé je ne sais plus quelles choses. Je pris ce journal, j'y jetai machinalement les yeux. Il y avait une annonce en grosses lettres, une annonce me concernant. J'appris ainsi que j'étais recherché pour entrer en possession de l'héritage du baron de Yarmouth, mon oncle.

Voilà. Le matin j'étais moins que rien, un vil gardien de bestiaux, un misérable traqué par la justice, un bandit... le soir, je devenais William Erington, l'héritier d'un lord, je devenais lord à mon tour. Comme je n'étais pas recherché sous ce nom de William Erington, il me fut facile d'aller sans danger au consulat d'Angleterre m'informer si l'annonce était vraie. Oui, bien vraie. Alors n'est-ce pas ? nous sommes venus en Europe, Zaccatecas et moi. L'argent du comte de Cimiez payait notre existence et notre voyage. J'ai pris aussi le portefeuille, et dès que cela fut possible, j'ai recherché la signataire des lettres. C'est comme cela que petit à petit je suis parvenu jusqu'à vous, madame. Il est vraiment commode d'appartenir à une grande famille. Tout de suite ou presque, on est connu.

— Milord, milord... ne raillez pas... Prenez en pitié mon chagrin ! J'ai le cœur brisé !

— Je ne raille nullement. Je constate. Je vous respecte beaucoup madame et je prends part à votre peine. Seulement, nous disons en Amérique : *business is business*. Je veux traiter avec

vous une affaire. C'est pourquoi je vous ai paru brutal. Il le fallait. Maintenant vous me connaissez, j'ai étalé tout mon jeu. Nous nous entendrons plus aisément.

— Si je vous comprends bien, prononça lentement la mère de Josette, vous me proposez un marché.

Il hocha la tête avec énergie.

— Oui, un marché. Ce portefeuille contient votre honneur, votre repos, quelque chose de plus peut-être encore.

Une stupeur clouait sur place la marquise. Elle balbutiait effarée.

— Vous êtes riche, immensément riche, beaucoup plus riche que nous et vous parlez de la sorte ? Et vous prétendez me vendre ces documents comme un vulgaire maître-chanteur ?

— D'abord, madame, on n'est jamais trop riche, tel est mon avis du moins. Mais qui vous dit que je veuille de l'argent ? J'attache un prix énorme à ce portefeuille il est vrai, un prix que votre fortune entière ne saurait payer. Il vous suffira d'un peu de complaisance.

— Alors, je ne devine pas...

— Inutile de vous creuser la tête, je m'expliquerai quand le moment sera venu. Actuellement sachez une chose, c'est que vous pouvez ravoire ce portefeuille en échange d'un mot, d'un seul mot. Zaccatecas poursuit un but, j'en poursuis un autre. En nous servant tous deux vous aurez reconquis votre liberté morale.

Vous serez raisonnable, vous n'hésitez pas. Je vous laisse le temps de réfléchir, parce qu'il faut que vous réfléchissiez à tête reposée. Je demeure dans les environs. J'ai loué un pavillon de chasse : le Bois du Roi, qui est contigu à votre parc, et c'est ainsi que je suis parvenu jusqu'à vous. Mais, il me semble que des personnes comme nous ne sont point à leur place pour causer ici... il me semble que vous devez me recevoir à la Chênaie aux yeux de tous, et me présenter au marquis d'Apréval, de même qu'à votre fille.

— Ma fille est en deuil... elle a perdu son mari le jour de ses nocces...

— Je sais, je sais... j'ai appris ce drame. Pauvre chère jeune femme, elle mérite beaucoup de pitié.

— Sa douleur si cruelle l'empêche de voir âme qui vive, et M. d'Apréval lui non plus ne veut recevoir personne. Force m'est de vous refuser, milord.

(Suite à la page 16)

Revue d'actualité Frontenac par *F. Lemessurier*



De quoi vous intéresser

Frontenac *Export Ale*

Il n'y a qu'une
qualité de
**POUDRE
A PATE
MAGIQUE**
et c'est la plus
haute qualité

Fabriquée en Canada

**NE CONTIENT
PAS D'ALUN**

LA CIE. E.V. GILLET LEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC



USL
STORAGE BATTERY
SERVICE

Service de la batterie
"U S L" et de l'Eliminateur
de Batteries "PHILCO".

Agent pour les Radios "FEDERAL".
Nous nous spécialisons dans les Ré-
parations de Radio en général.

A. J. LEGER

1119 Côte Beaver Hall
Lancaster 4641 MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50
pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour
3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50
pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abon-
nement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE.
Editeurs-Propriétaires

975 DE BULLION, MONTREAL, Can.

LA DOULEUR D'AIMER

(Suite de la page 14)

— Je regrette, car ceci est une des premières conditions que je pose. Il faut... je veux être reçu à la Chênaie, et ce ne sera pas difficile si vous êtes un peu adroite. Tenez, je vais vous fournir un moyen. Votre amie, Mrs Lyon va vous écrire sur ma demande pour vous apprendre notre voisinage et vous prier de me faire accueil. Le marquis d'Apréval vous aime, vous êtes reine et maîtresse *at home*, il fera ce que vous voudrez. Refusez-vous encore ?

— Non, fit la malheureuse femme avec un accablement indicible. J'agirai comme vous le désirez, milord. Je vois, en effet, que je suis sous votre domination absolue, je ne m'appartiens plus...

— Bah! qu'est-ce? Guère terrible, allez, ma domination. Quand vous aurez gagné le portefeuille vous redeviendrez libre et nous serons, j'en ai la certitude, excellents amis.

Au clocher de la chapelle, une demie tinta.

— Allons, continua l'insulaire, je vous quitte, car il est tard. Veuillez agréer, madame, les hommages respectueux de votre très humble serviteur.

Comme il était arrivé il partit, c'est-à-dire qu'il s'enfonça sous la charmille et disparut...

Si rapidement même, qu'avec un peu d'imagination Andrée eût pu se persuader trois secondes plus tard qu'elle s'éveillait d'un cauchemar affreux. Hélas! mirage menteur. Pas de cauchemar, la réalité, la réalité terrible.

Saisie à bras le corps par l'implacable monstre, d'avance elle se sentait écrasée, vaincue, jetée au fond de l'abîme noir. Les parois de son front brûlant frémissaient sous les battements précipités des artères. A ses oreilles un bruit lugubre de cloches sonnait le glas. Le glas de son honneur d'épouse et de mère, le glas de sa tranquillité morale, le glas aussi du bonheur de son mari.

Tout se paie en ce monde, un peu plus tôt, un peu plus tard. Quelle folie, parce qu'on a pris des précautions pour dissimuler sa faute, quelle folie de croire que cette faute ne saurait être découverte! A l'heure où l'on s'y attend le moins, où l'oubli s'est fait, où le cœur se rassure, éclate l'irréparable catastrophe. Le passé se réveille, un vent d'orage parsème au loin la cendre protectrice qui le recouvrait, les morts

eux-mêmes sortent de leur tombeau pour accuser la coupable.

Mme d'Apréval se leva avec peine du banc, et marcha vers le château. Elle ploït les épaules sous le faix de son anxiété, elle avait soudain l'air d'une très vieille femme accablée par les ans. Sur le pont-levis, elle rencontra son mari qui s'étonna de sa mine défaite.

— Oui, reconnut Andrée, je me sens assez mal en point, mon ami, et vous demande de ne pas paraître au dîner ce soir.

— Ainsi, vous êtes réellement souffrante ?

— Réellement Renaud, mais ne vous inquiétez pas demain je serai guérie. Avez-vous vu Josette ?

— Tout à l'heure elle est venue me trouver dans mon cabinet. Elle paraît assez bien aujourd'hui.

Mme d'Apréval sourit faiblement.

— Tant mieux! de la sorte elle vous tiendra compagnie. Pauvre enfant! si elle redevenait raisonnable! Si nous évitions cet affreux danger de la folie...

Comme elle chancelait, Renaud soutint sa femme jusqu'à la porte de sa chambre. Il insista vainement pour que la marquise acceptât les soins de sa femme de chambre. Non, personne, elle ne souhaitait qu'une chose: être toute seule dans le noir, ne rien voir, ne rien entendre...

Le marquis savait qu'Andrée était sujette à d'atroces migraines, et qu'alors ce qui lui réussissait le mieux, en effet, c'était la solitude et le silence. Il s'inclina donc, et descendit retrouver Josette.

Dès qu'elle fut libre, enfin. La mère de Josette poussa un immense soupir de soulagement. Fébrilement elle ferma les persiennes, tira les rideaux, fit la nuit complète. Puis, ses robes tombées à terre pêle-mêle, elle se jeta sur son lit, mit ses poings sur ses yeux, éclata en sanglots amers... Elle aurait beau faire, l'obscurité jamais ne serait assez complète... jamais, jamais... C'était en elle-même une aveuglante clarté... il se déroulait devant les yeux de son âme le roman adorable et terrible qui occupa quinze ans de sa vie... Quinze ans! une éternité! une éternité d'amour unique et de joies infinies... Et comme fin, le plus lamentable des drames...

En épousant Renaud d'Apréval, Andrée de Sancy avait fait comme tant d'autres jeunes filles. Elle avait cédé aux désirs de

ses parents et se mariait sans amour. L'homme qu'on lui donnait pour maître était bon, droit, sympathique, d'une grande douceur. Il adorait sa femme et la regardait comme une divinité. Que demander de plus? Elle ne se croyait pas créée, du reste, pour les grandes passions, étant d'une nature froide et concentrée, et pensait que sa vie coulerait ainsi qu'une eau paisible sur une surface très unie. A vingt ans, peut-on répondre du lendemain !

Deux années passèrent, Josette naquit. Un jour Andrée rencontra Philippe de Cimiez. Ce fut le coup de foudre réciproque, contre lequel il est impossible de résister. Sans s'être parlé, ils se donnèrent l'un à l'autre. Quand la jeune femme eut valsé avec le comte, tout tournait autour d'elle; elle manqua s'évanouir, et lui ne paraissait pas moins troublé.

Pauvre humanité, où est ta force, quand le destin veut? Or, le destin, en cette minute, liait deux être à jamais. Honnêtes, ils luttaient cependant; ils avaient peur d'eux-mêmes. Et puis, Andrée n'avait pu vivre côte à côte avec son mari sans se prendre pour lui d'une affection profonde, et elle tremblait à l'idée de l'affliger. Il y avait aussi sa fille, toutes sortes de liens que vous entravent et vous attachent au devoir. Cette lutte, du reste, la déchirait, elle souhaitait mourir pour n'avoir plus à se défendre, pour ne plus voir les yeux de fièvre qui la poursuivaient nuit et jour, avec passion, avec reproche, avec douleur. Elle essaya de fuir Cimiez; il fut bientôt sur ses pas, hâve, tragique, muet, et combien éloquent par ce mutisme même. Ce qui devait arriver arriva. On ne peut résister éternellement contre la passion lorsqu'elle prend ce caractère morbide. Ils se trouvèrent face à face un jour, et le choc de leurs regards croisés suffit pour mettre à nu le fond de leurs âmes.

— Je vous aime et vous m'aimez, dit Philippe... Oh! ne niez pas... ayons le courage de nous avouer la vérité. L'amour nous jette l'un et l'autre hors du monde et de ses conventions mesquines. Je vous veux... je vous aurai. Deux moyens nous sont offerts. Le divorce ou la fuite: choisissez.

A cette époque, la loi sur le divorce venait à peine d'être votée. C'est dire que dans les hautes classes elle soulevait d'unanimes réprobations, et qu'une fem-

me divorcée, remariée civilement surtout, était mise au ban de la société. Andrée naturellement se cabra devant une proposition de ce genre.

— Divorcer? jamais! déclara-t-elle. Nous serions deux parias mon pauvre ami; je ne m'en sens pas le courage.

— Alors fuyons, quittez votre mari, votre enfant et suivez-moi. Vous m'appartenez; le sort nous a unis, de gré ou de force. Entre nous je le sens, c'est à la vie à la mort. Nous irons à l'étranger, nous nous créerons une personnalité nouvelle.

La jeune femme gémit en se tordant les mains.

— Vous me demandez l'impossible. Ecoutez-moi. Ne vous révoltez pas. Et cet aveu peut vous être doux, oui, je vous aime, je vous aime de toutes mes forces, et je me consume du désespoir d'être séparée de vous. Il y a trois ans, si je vous eusse rencontré, alors, sans une hésitation je vous aurais suivi. Parce que, il y a trois ans, je venais d'épouser mon mari et il m'était indifférent.

Mais depuis, j'ai appris à le connaître, à l'estimer, à le chérir comme un tendre frère. J'ai découvert tant de beautés sublimes dans son âme que je l'admire, et ne voudrais pas, au prix de mon sang, lui causer un chagrin véritable! Ah! la vie est mal faite... Pourquoi nous êtres connus si tard? Tout arrive trop tard... Renaud, mon ami... vous, mon maître, ce serait le paradis sur terre... Hélas! il n'y faut pas songer. Si je parlais, je lui briserais le cœur. Donc, je reste. Eloignez-vous, oubliez-moi.

Il essaya bien; l'amour l'emporta. Et ce fut un étrange adultère que celui-là où Andrée quoique appartenant de corps et âme à son ami, s'évertuait à éviter au marquis d'Apréval le moindre souci, était pour lui l'amie la meilleure et la plus dévouée. Amie seulement. Du jour où elle fut l'amie de Cimiez, le partage devint impossible. Les femmes ont mille ruses pour se dérober à certaines obligations. Une maladie vint très à propos libérer la marquise.

Mais voici qu'elle se trouva mère pour la deuxième fois. Philippe, ivre de passion, voulut profiter de cette circonstance périlleuse pour obliger Andrée à la fuite. Elle résista encore, elle résista victorieusement. Tout, pourvu que Renaud ne conçut jamais le moindre soupçon, tout pour qu'il fût heureux. Elle ne pouvait avoir l'affreux courage

de briser le lien qui l'unissait à son mari. Son cœur était à Philippe par la force irrésistible d'une passion inouïe; il appartenait également à Renaud par la puissance d'une indestructible amitié.

Quelques mois plus tard, le marquis d'Apréval recevait à son arrivée en ce monde un fils qui fut son orgueil et sa joie. Mme d'Apréval jusqu'alors, avait aimé sa fille d'une tendresse machinale; la mère en elle, n'était point encore éveillée. Mère, elle le devint exclusivement pour son fils. A côté de lui, le reste du monde n'existait pas. Et, ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle sut faire admettre son ostracisme par Renaud, lequel, faible et lâche devant les caprices de la femme toujours adorée, accepta que la pauvre petite Josette fût tenue au loin, enfermée dans un couvent, tandis que le garçonnet régnait tyranniquement au logis paternel.

Cet enfant, du reste, était un miracle de beauté et d'intelligence. On prétend que les enfants de l'amour dégagent une sorte de rayonnement particulier. Tel était le cas pour ce magnifique petit être. Toutes les têtes se détournèrent sur son passage, il provoquait l'admiration unanime. A la promenade, sa nourrice devait sans cesse répondre aux exclamations enthousiastes d'inconnus qui s'écriaient :

— Oh! le bel enfant! l'adorable bébé...

D'autres demandaient à baiser sa main potelée. Des femmes, les yeux humides, contemplaient ce mignon visage souriant où toutes les grâces étaient rassemblées.

Comment dans ces conditions Mme d'Apréval n'eût-elle pas raffolé de son fils? A cause de lui, le comte de Cimiez accepta de devenir l'ami du mari de son amie. Quand on a fait un pas dans la voie des compromissions, c'est fini, on doit aller jusqu'au bout. Néanmoins les amis surent mettre dans leurs rapports assez de discrétion et un suffisant souci des convenances pour n'éveiller jamais le doute dans l'âme confiante de Renaud.

Sa femme était à ses yeux une créature sacrée, impeccable; il l'aimait et la vénérât tout ensemble. Néanmoins entre Cimiez et lui se dressait une invincible barrière morale qu'il ne put jamais franchir. La première fois que cet homme mit sa main dans celle de Renaud, celui-ci éprouva un choc si rude qu'il en pâlit.

Quelque chose comme l'impression que procure un brusque contact avec une pile électrique.

Cimiez n'était pas antipathique à d'Apréval, non, mais sa vue lui serrait le cœur, et jamais par la suite il ne put dissiper ce malaise.

Le temps passa sans pouvoir atténuer l'amour des deux amis. Cimiez devenu le commensal du ménage partageait pour ainsi dire sa vie quotidienne... Il avait pour toute famille un frère, plus jeune que lui de quelques années et marié. La situation de fortune du comte Philippe était de beaucoup supérieure à celle de son cadet, par suite d'un gros héritage récemment recueilli. Philippe, le jour même où naquit son fils, rédigea un testament qui l'instituait légataire de la majeure partie de ses richesses.

Le petit François exaltait encore en grandissant l'orgueil et l'amour d'Andrée. On peut dire de lui qu'il réunissait toutes les qualités morales exceptionnelles. Dans cette atmosphère de tendresse indicible qui l'entourait, son âme s'épanouissait librement, donnait l'essor aux plus nobles vertus.

Tout portait à croire que François deviendrait un homme remarquable, qu'il ne se contenterait pas de porter un grand nom, d'être riche et beau. Il voulait aussi être utile et dès l'âge de dix ans manifestait à ce sujet des opinions très arrêtées. Il chérissait sa soeur Josette et ne cessait de réclamer pour qu'on la retirât du couvent, mais Mme d'Apréval, qui cependant obéissait aveuglément à son fils, se montrait, sur ce sujet, intraitable.

Ici commence le drame, ici s'achève la merveilleuse aventure d'amour qui jeta aux bras l'un de l'autre Andrée et Philippe de Cimiez. Le frère du comte, Landry de Cimiez possédait un château sur les bords du lac de Thoune, en Suisse, et y faisait chaque année un séjour.

Mme d'Apréval étant souffrante, reçut le conseil de passer en Suisse quelques semaines, durant l'été de 1903.

On choisit Interlaken, et, vers la fin de juillet, la famille au complet s'y installa.

Nécessairement le comte Philippe accepta l'hospitalité de son frère, et put ainsi faire de fréquentes visites à ses amis. François raffolait du beau lac aux eaux transparentes et d'un bleu si profond, il adorait les montagnes escarpées, tapissées de sa-



Jolis vêtements d'enfants garnis de PRISCILLA

Il est facile d'enjoliver et d'accroître la durabilité des simples vêtements d'enfants en se servant de Galon Plié en Biais Priscilla. Une couturière, même inexperte, peut obtenir avec ce galon de très jolis effets de garniture, bordure et festonnage.

Etant déjà parfaitement plié en biais, Priscilla réduit de moitié le temps requis pour garnir des bords irréguliers, et il ne fait pas de mauvais plis. 30 teintes garanties lavables en soie et linon, aussi en quadrillés guingam, et percale rayé, tous de qualité suprême.

En soie, trois verges à la carte.

En linon, six verges à la carte.

A prix modérés partout.

DEMANDEZ LE LIVRE DE MODES

Seize pages de nouvelles intéressantes sur les modes et carte d'essai de Priscilla, grandeur exacte. Inclues 10 sous en timbres-postes pour le linon, ou 25 sous pour la soie, au choix.

Priscilla
BIAS FOLD TAPE
SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE

The Kay Manufacturing Co.

Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

pins qui se penchent vers l'abîme, les glaciers tout roses par les beaux couchers de soleil. Intrépide alpinistes, il faisait excursions sur excursions, tantôt avec le marquis d'Apréval, tantôt avec Philippe.

Quand on ne devait pas trop s'aventurer, les dames en étaient, mais Andrée tremblait à chaque minute dans la crainte d'un accident et préféra bientôt s'abstenir, car les parties étaient pour elle un supplice.

Mme de Cimiez, la belle-soeur de Philippe, souffrait d'une neurasthénie aiguë, disait-on, ce qui la rendait peu sociable et espaçait les visites des d'Apréval au château de Schlessingen. Toutefois, elle paraissait trouver très agréable la présence du garçonnet, et comme celui-ci venait souvent à Schlessingen voir son «grand ami» Philippe, elle se joignait assez fréquemment à eux — dans ses jours de bonne humeur — alors de leurs promenades en montagne.

Un jour, François dit son envie de monter à Saint-Beatenberg en funiculaire. Bien que le temps

(Suite à la page 18)

REMEDE de FAMILLE

Il est bien regrettable que l'organisme humain soit conformé de telle façon qu'il est exposé aux ravages de la maladie; mais il serait plus malheureux qu'il n'y eût pas de remède capable d'améliorer cette disposition. La maladie, chez la femme, survient fréquemment, mais un bon remède de famille bien employé saurait la prévenir ou la dissiper lorsqu'elle a apparu. Les

Pilules ROUGES

spécialement appropriées au besoin de l'organisme féminin s'emploient avantageusement pour le traitement de

Maux de reins
Chlorose
Anémie

Douleurs
périodiques
Dérangement

Dépression nerveuse
Troubles de
retour d'âge



"Je travaillais depuis plusieurs années sans ménagement aucun et mes forces s'épuisèrent. Je me trouvais dans un état de faiblesse décourageant, souffrant de maux de tête, de manque d'appétit, de malaises à l'estomac, de douleurs dans tous les membres.

"Les Pilules Rouges dont on fait partout les éloges et que mon médecin m'avait recommandées comme un excellent tonique améliorèrent très rapidement mon état. Après un traitement de deux mois je n'étais plus la même personne. J'avais une apparence de santé qui étonnait mes connaissances.

"Ma santé a toujours continué de s'améliorer depuis, mon poids a augmenté de 47 livres et je me sens forte comme je ne l'ai jamais été. Je suis persuadée qu'il n'y a pas de meilleur remède pour les femmes que les Pilules Rouges." Mme GUY HUNTER, 945, Main St., Westbrook, Me.

CONSULTATIONS MEDICALES données GRATUITEMENT tous les jours au bureau de notre Médecin ou par correspondance.

Protégez votre SANTÉ en prenant les

Pilules ROUGES de la Cie Chimique Franco-Américaine, chez les pharmaciens ou par la poste, 50c la boîte ou 3, \$1.25.

1570, rue Saint-Denis,

Montréal.



AUGMENTEZ le POIDS

de vos enfants qui sont MAIGRES, CHETIFS, NERVEUX, parce qu'ils souffrent des malaises de la CROISSANCE. Rendez-les FORTS, VIGOUREUX, assurez-leur le succès dans leurs études, au jeu et plus tard dans la voie qu'ils se choisiront.

Faites-leur suivre un traitement à l'

OVONOL

à base d'Extrait de Foie de Morue, de Jau-nes d'Oeufs, d'Iode, d'Hypophosphites com-posés, etc., (sans alcool).

Au moindre signe de maladie: MAUX de TÊTE, FATIGUE, AMAIGRISSEMENT, SOMMEIL AGITÉ, MANQUE d'APPÉTIT, PALEUR, TRISTESSE, INDOLENCE, n'hésitez pas à les mettre sous les merveil-leux effets de l'OVONOL.

L'OVONOL est aussi un FORTIFIANT RAPIDE après une attaque de GRIPPE, de PNEUMONIE, de COQUELUCHE, de ROUGEOLE, de SCARLATINE, de FIE-VRE TYPHOÏDE, etc.

Essayez ce GRAND TONIQUE pour les ENFANTS.

Ovonol: Canada, \$1.00; Etats-Unis, \$1.25.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Limitée
1570, rue Saint-Denis, Montréal.

LA DOULEUR D'AIMER

(Suite de la page 17)

fût brumeux, on accéda à ce dé-sir. Saint-Beatenberg est une sta-tion que connaissent seuls les touristes amis du calme et des grands espaces. Ses quelques hô-tels, ses chalets, s'alignent le long d'une route taillée autour du flanc de la montagne qui fait face à la Jungfrau.

La vue, de cet endroit unique est admirable. C'est à se croire perché sur un nid d'aigle. A vos pieds le lac s'étend entre deux gorges de montagne, devant vous, la chaîne des Alpes Ber-noises offre son aspect tourmen-té et majestueux, ses glaciers aux cimes éblouissantes. Partout un silence religieux justifie l'as-pect sévère de la nature.

En bas les rives du lac sont riantes et fleuries, il semble que la vie doive y être toujours dou-ce et clémente; en haut la som-bre verdure des sapins, les tor-rents rapides dévalant sur des rocs, creusant au flanc de la mon-tagne des gorges profondes, et le vertige de l'abîme qui vous sai-sit à chaque instant.

François d'Apréval avait la té-mérité et l'insouciance de son âge, il était insensible au vertige. Confiant dans sa force, dans son agilité, il grimpait, pareil à un chamois au sommet des crêtes les plus ardues, il se penchait sou-riant sur les gouffres aux flancs hérissés, il réveillait l'écho de sa voix joyeuse et claire.

Après avoir fait collation à l'hôtel voisin du funiculaire, les touristes; Philippe, François et Catherine de Cimiez, belle-soeur du comte, se firent conduire en voiture jusqu'à l'extrémité du pays. Au retour, sur la prière instance du garçonnet ils allè-rent visiter un lieu nommé Sans-Souci. C'était un étroit sentier surplombant à pic un gouffre profond. Des branches d'arbres clouées à des poteaux servaient de garde-fou. A l'extrémité de ce sentier, c'est-à-dire à l'endroit où la montagne cessait devant un horizon immense, des hommes hardis avaient élevé sur un ter-re-plein une sorte de kiosque rustique entouré de bancs.

Mme de Cimiez entraîna son beau-frère dans le kiosque afin de pouvoir, dit-elle, admirer li-brement ce site splendide. D'a-bord l'enfant se tint assez sage, appuyé contre la rampe. Le lac, tout là-bas, ressemblait à un im-mense joyau; des taches roses se mariaient à son azur foncé; les bateaux blancs qui en assurent

le service ne paraissaient pas, vus de cette hauteur, plus grands que des barques de pêche. Le che-min de fer se dirigeant vers In-terlaken avait l'air d'un joujou et les chalets de l'autre rive étaient des maisons de poupée.

Tandis que François s'emplis-sait les yeux de ce décor unique, le comte et sa belle-soeur devi-saient ensemble à mi-voix. Plu-sieurs fois l'enfant les appela pour leur faire partager son en-thousiasme, mais, trop absorbés, ils parurent ne pas entendre. Voyant cela, le garçonnet s'éloi-gna du kiosque.

— Surtout ne va pas loin, lui dit Cimiez, et prends garde de ne pas tomber, car le sol est cou-vert d'aiguilles de sapin très glissantes !

Il tutoyait l'enfant et cela pa-raissait naturel à tous, puisqu'il était l'ami intime de la famille d'Apréval.

— Non! grand ami, ne crai-gnez rien ! cria François.

On l'entendit un moment aller et venir autour du kiosque, puis le bruit de ses pas se perdit. L'entretien entre le beau-frère et la belle-soeur devint si absor-bant que Philippe en oublia un peu le jeune garçon confié à sa garde. Ce qu'ils se dirent durant cette entrevue resta et devait rester toujours mystérieux pro-bablement.

On sait avec quelle rapidité les cimes des montagnes s'enve-loppent de nuages. D'une minute à l'autre, le décor change, le ciel s'obscurcit, ce sont comme des flocons de fumée blanchâtre qui recouvrent toutes choses, et l'on ne voit pas à cinq mètres devant soi. Pendant que Mme de Cimiez causait avec son beau-frère, le phénomène dont nous venons de parler se produisit brusque-ment.

Au-dessous d'eux, les sapins inclinés sur le lac devinrent in-visibles, ils furent soudain dans une sorte de crépuscule grisâtre du plus mélancolique effet.

— Le temps se gâte, allons-nous-en, ma soeur, dit le comte en se levant. Reprenons vite le funiculaire et descendons à Schlessingen où nous serons mieux que parmi ces vapeurs malsaines.

Il appela à voix haute :

— François ! François !

Rien ne lui répondit. Vague-ment inquiet, il regarda de tous côtés: personne.

Catherine observa :

— Cet enfant est un démon imprudent qui n'a peur de rien. Je suis sûre qu'il muse en quel-

que endroit périlleux. Cherchez de ce côté Philippe, moi je vais par là.

Elle marcha sur sa droite. Ce n'étaient que gorges hérissées d'arêtes aiguës et si profondes qu'on distinguait à peine par les temps limpides, le ruban argenté des torrents qui se précipitaient dans le lac. Quelques touffes de verdure, quelques maigres sapins jetés çà et là au hasard, atténuèrent légèrement l'âpreté sauvage de ce lieu d'un grandiose saisissement.

Le comte de Cimiez, dont l'inquiétude allait croissant, longeait le sentier qui revient vers la route appelant toujours le petit garçon. Et sa voix nuancée d'émotion résonnait étrangement dans le calme absolu qui régnait.

Tout à coup il fut cloué sur place par un cri... un cri aigu, un cri d'angoisse affreuse... Qui donc jetait ce hurlement atroce, cet appel déchirant? Il écouta; plus rien... rien qu'un silence épouvantable. Il voulut retourner en arrière; impossible de faire un pas. Ses jambes étaient fauchées.

Quand les forces lui revinrent, deux ou trois minutes avaient passé. Il s'élança, courut... la terreur dans l'âme, le cœur battant la chamade... Et le spectacle qui s'offrit bientôt à sa vue ne le renseigna que trop éloquemment sur l'étendue de son malheur. Aplatie à même le sol, penchée vers le gouffre, se retenant à des herbes pour ne pas céder au vertige, Catherine de Cimiez râlait. Des mots terribles s'échappaient de ses lèvres...

— François! François! clama Philippe

Mme de Cimiez leva la tête, gardant toujours sa posture périlleuse. Elle avait une face blafarde, des yeux fous, la bouche convulsée, avec un peu d'écume rosâtre moussant aux angles.

— François... bégaya-t-elle en désignant le précipice d'un doigt terriblement éloquent. François, il est là... il est là... Il jouait au bord du précipice... Je n'ai pas crié, je me suis avancée doucement... voulant le saisir et le tirer en arrière. Mais il s'est détourné, il a fait un brusque mouvement... et... et... Il est là, je vous dis... il est là... il est là.

Nous renonçons à dépeindre la scène d'horreur qui suivit, le désespoir incommensurable du comte de Cimiez, et les accès de quasi-démence auxquels sa belle-soeur fut en proie. De même renonçons à raconter les lugubres recherches dirigées par Philip-

pe, lequel risqua vingt fois de se rompre les os en voulant arracher au précipice son secret mortel.

Ayant confié sa belle-soeur à un des gérants du Kurhaus pour que celui-ci la ramenât chez elle, il se mit à la tête d'une troupe de hardis montagnards et chercha, chercha désespérément, les yeux brûlés de larmes, la poitrine brisée de sanglots.

Comment affronter les regards d'Andrée, comment supporter les manifestations de sa douleur, comment oser lui ramener le petit cadavre de ce magnifique et doux enfant, le fruit de leur amour, le lien sacré, leur orgueil naguère aujourd'hui leur châtiement?

Sans doute on le retrouverait déchiré, broyé par les roches cruelles... méconnaissable, hideux... hideux lui qui était si beau! si plein de vie, ivre de sève vigoureuse...

On ne le retrouva pas... La montagne refusa de livrer sa proie. Tout fut inutile et il fallut se résigner à croire que le corps avait roulé dans le torrent au bas de la crevasse. De là, entraîné par les eaux qui commençaient à grossir, vu la saison avancée, il s'était perdu dans le lac. A moins encore que le cadavre ne fût caché dans un amoncellement de rochers, ce qui arrivait souvent dans les Alpes. En ce cas, des années pouvaient s'écouler avant qu'on le découvrit.

Du jour au lendemain, pour ces êtres jusqu'alors heureux la vie changea d'aspect. Hier le soleil, l'amour, la joie... aujourd'hui, la souffrance, les larmes, un deuil éternel.

Andrée du moins avait le droit de pleurer librement son fils. C'était l'enfant de sa chair, l'héritier du nom. Mais Philippe, un simple ami d'apparence, comment pouvait-il justifier son immense douleur? Chose horrible à penser, dans ces instants où l'âme est en révolte, où tout sombre devant l'infini d'un désastre sans nom, il faut encore se contraindre, il faut songer à sauvegarder les apparences, à ne pas trahir par des démonstrations imprudentes, un long secret d'amour.

Au service funèbre qui fut célébré dans l'église d'Interlaken, le comte de Cimiez eut le loisir de paraître accablé. N'était-il pas la cause involontaire du drame? Ne devait-il pas avoir la conscience bourrelée de remords? Certes, on connaissait sa tendresse pour le cher enfant dispa-

ru, et sa sollicitude, mais enfin il se sentait coupable d'imprudence, et de ce fait éprouvait un chagrin sincère.

Néanmoins aux yeux du monde, aux yeux du marquis d'Appréval surtout, François n'était pour lui qu'un étranger. Donc, au bout de quelque temps ce chagrin subissait la loi commune et s'atténuait de manière sensible.

Il n'en fut point ainsi. Philippe restait inconsolable, plus inconsolable même que la mère crucifiée, que le père et la soeur justement désolées. Autant naguère il mettait d'empressement à voir ses amis, autant aujourd'hui il les fuyait.

Après la catastrophe les d'Appréval rentrèrent se terrer à la Chênaie; le comte de Cimiez demeura seul en Suisse. Il quitta Schlessingen, dont son frère et sa belle-soeur, une fois leur villediature terminée, lui laissaient la disposition et vint se loger à Saint-Beatenberg.

On eût dit qu'un charme morbide l'y retenait prisonnier. Il passait ses journées à parcourir la montagne, il entraînait dans tous les chalets, il interrogeait tous les montagnards, il fouillait en tous sens ce coin de terre féroce qui lui avait pris son enfant.

Hélas! peines inutiles, il ne découvrit rien. Un jour de novembre, à la tombée de la nuit, il entra, harassé, dans un misérable chalet, sis au bord du lac. Jamais encore il n'avait vu d'intérieur aussi pauvre, aussi repoussant d'aspect. Des filets de pêche jetés pêle-mêle obstruaient le plancher; impossible au comte de se tenir droit. Comme il était de taille élevée il lui fallait baisser la tête pour ne pas heurter le plafond... Une odeur nauséabonde de poisson pourri et de crasse affectait désagréablement les narines. Dans le fond le plus obscur de l'antre, un lit drapé de rideaux sales; à côté de ce lit, une immonde femelle grasse, maflue, moustachue, la tignasse en désordre. Elle reprisait des bas à la lueur fumeuse d'une mauvaise lampe à pétrole.

Le bruit que fit en entrant Cimiez n'attira pas son attention. Il s'étonna de la voir demeurer tête baissée et tirant lentement l'aiguille.

— Madame! appela-t-il.

Rien encore. Alors il s'approcha et répéta plus haut.

— Madame!

Le femme tressaillit, leva sur l'étranger un regard trouble empreint de la plus évidente stu-

(Suite à la page 20)

GRATIS

Fortifiez votre Santé et embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action, se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte postale 2353 — Dépt. 2

3902 Parc Lafontaine, Montréal.

POUR DAMES et DEMOISELLES

3.97

Grandes VENTES

de précision. Boîtier gravé en argent véritable. Digue la vie. Ruban de soie et cuir à votre choix. Garantie absolue. Pour en savoir plus, envoyez 5c en timbres à M. A. EMOND, 5, RUE ROBERVAL, QUEBEC, Can.

Les coupures et meurtrissures disparaissent. — Quand vous souffrez de coupures, écorchures, meurtrissures, foulures, gorge ou poitrine douloureuse ou autres maux semblables, employez l'huile Electrique du Dr Thomas. Son pouvoir sanitaire est bien connu dans toutes les sections de la région. Une bouteille d'huile Electrique du Dr Thomas devrait être dans toute armoire médicale en prévision de tous les cas d'urgence qui peuvent survenir.

BIEN SUR! VOUS VOUS DEBARRASSEREZ DES BOUTONS «TETE-NOIRE» (COMEDONS)

Il est un moyen simple, inoffensif, efficace et sûr de se débarrasser des comédons: les dissoudre. Pour cela achetez deux onces de poudre peroxyde chez le pharmacien, saupoudrez-en un peu sur un linge trempé d'eau chaude et frottez vivement les endroits affectés, puis lavez, et vous constaterez avec joie la disparition des têtes-noires. Gros, petits, partout où ils se trouvent les comédons sont dissous et disparaissent. Les comédons, boutons tête-noire, sont un mélange de poussière, de corps étrangers et de sécrétions qui obstruent les pores de la peau. L'action de la poudre peroxyde et de l'eau dissout les comédons qu'un simple lavage alors enlève, laissant les pores libres et nets et la peau saine.



Pour votre seul plaisir

SEUL à la maison... trop fatigué pour sortir... trop tard pour inviter les amis à une partie de cartes et toute la famille au théâtre... *quoi faire?*... une patience avec un bon jeu de cartes... c'est tout trouvé. Les Cartes à Jouer Sports sont de vrais amis... avec elles, les heures coulent agréablement.

En vente partout

CARTES A JOUER SPORTS

Un Produit de la
CANADIAN PLAYING CARD
COMPANY, LIMITED
MONTREAL

Attaqué par l'Asthme.—La première et épouvantable sensation est la suffocation qui, d'heure en heure, devient plus désespérante et sans espoir. Dans un tel cas le soulagement procuré par le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg ne paraît rien moins que miraculeux. Son aide est rapidement visible et bientôt la terrible attaque est maîtrisée. L'asthmatique qui a reconnu l'efficacité de ce brillant remède ne voudra jamais en manquer. On le vend partout.

LA DOULEUR D'AIMER

(Suite de la page 19)

pidité. Sans doute fut-elle effrayée par l'invasion de cet intrus, car se levant brusquement, elle tira les rideaux du lit, comme pour masquer ce qu'il y avait dedans, et demanda de son air le plus désagréable.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

C'est en allemand qu'elle s'exprimait; fort heureusement Philippe parlait l'allemand aussi bien que sa langue maternelle. Il répondit donc en sortant une pièce d'or de son gousset.

— Pardon de vous déranger, madame, je désire savoir... Vous habitez seule ce chalet ?

Amadouée par la vue de l'or, mais se tenant ostensiblement sur la défensive, elle fit, sans quitter sa posture de sentinelle.

— Non... j'ai mon homme, Isaac Blumenthal. Seulement, il est sorti et ne reviendra pas de la soirée, ajouta la mégère en lançant à l'étranger un coup d'oeil méfiant.

— Dommage! Que fait-il votre mari ?

— Il est pêcheur et il ramasse aussi le bois mort dans la montagne... Fichu métier! On gagne juste de quoi crever de faim...

Le comte donna la pièce qui disparut aussitôt dans la poche du tablier et continua :

— Vous avez entendu parler sans doute d'un accident survenu en septembre dernier. Un jeune enfant qui tomba dans le torrent de Niederhorn et dont le corps ne put être retrouvé ?

La virago fit un mouvement, son regard devint impénétrable; elle courba la tête à la manière des chèvres têtues.

— Oui, j'sais! dit-elle. Pour-quoi que vous me parlez de ça ?

— Je suis un... parent de ce pauvre enfant et depuis deux mois, je cherche son corps, m'adressant à tous les habitants de la contrée, explorant le pays... Est-ce que votre mari ?...

Elle haussa ses fortes épaules et répliqua avec humeur.

— C'te bêtise! Si mon mari avait fait quelque découverte, il serait allé l'annoncer au syndic! Drôle d'idée d'entrer chez les gens pour leur poser des questions pareilles! Parce qu'on est pauvre ceux qui sont au-dessus de nous se croient tout permis...

Voyant dégénérer en colère la maussaderie de son hôtesse, Philippe n'insista pas. Il marcha vers la porte, toucha le bord de son feutre et disparut.

Alors, alors seulement, la mégère abandonna l'attitude soupçonneuse et sournoise qu'elle avait gardée durant l'entretien.

Ecartant légèrement les rideaux, elle laissa pénétrer un peu d'air âcre à l'intérieur de l'alcôve. On put apercevoir sur l'oreiller sale une tête enveloppée de bandages... on entendit même une plainte assourdie. Sans en tenir compte, la femme Blumenthal reprit sa besogne.

Philippe de Cimiez passa l'hiver au Beatenberg. Il rôdait malgré la neige, malgré le froid, parmi ces solitudes glacées, comme une pauvre âme en peine. Il n'o-

saît même plus écrire à Andrée, il avait peur de la revoir. Il avait peur aussi du changement qui se produisait en lui. Le jour, la nuit, dehors ou dans sa chambre, un cher petit fantôme venait l'obséder. Rien ne l'intéressait plus hormis cette idée fixe. Était-ce donc la folie en perspective ?

La malheureuse marquise d'Apréval put à bon droit le craindre. Aussi s'armant de courage, obtint-elle une entrevue secrète avec Landry le frère cadet de son amie. Landry de Cimiez, véritable gentleman farmer, n'habitait guère Paris qu'en passant. Il se confinait dans une assez belle propriété qu'il possédait du côté de Nevers.

Appelé par Andrée il accourut donc. L'entretien eut lieu dans l'appartement désert de l'infortuné Philippe. On n'avait ni le temps ni le désir de sacrifier aux banalités conventionnelles. Immédiatement la jeune femme alla au but.

— Un seul mot monsieur, interrogea la marquise. Votre frère vous a-t-il fait certaines confidences me concernant ?

Landry posa sur l'admirable visage pâle d'Andrée ses grands yeux lumineux et profonds.

— Oui madame, dit-il. Philippe sait qu'il peut avoir en moi pleine confiance. J'ai connu dès son début le cher roman de sa vie... Ne l'en blâmez pas. Quand on est trop heureux il faut qu'on le crie, et qui, mieux que moi pouvait comprendre Philippe ? Nous sommes vraiment, profondément unis. Nous nous aimons de tout coeur...

Et puis Philippe tenait, pour le cas où il fût venu à disparaître, il tenait à ce que certaines dispositions concernant son fils... Il savait que j'étais prêt à exécuter en tout ses volontés suprêmes. Mais à quoi bon insister ? La destinée a dit son dernier mot.

Mme d'Apréval se mordit les lèvres pour étouffer un sanglot.

— Et Mme de Cimiez, sait-elle ?

— Non. Ma femme ne sait et ne saura jamais rien.

Andrée, comme délivrée d'un poids trop lourd, respira longuement.

— Par conséquent, poursuivait-elle, notre conversation restera secrète ?

— Recevez-en l'assurance formelle, madame, et comptez sur mon entier dévouement.

(A suivre)



Gin Canadien Melchers Croix d'or

LA BOISSON LA PLUS SAINE

☞ Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

Le Salut Au Bonheur

Goodbye blues! Hello Happiness

Paroles Françaises par
Louis Roland

Words & Music by
Millard G. Thomas

TUNE-UKE
G C E A

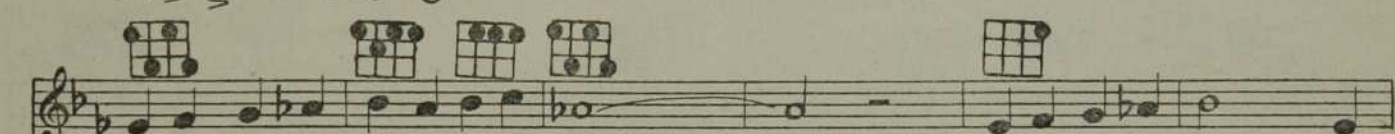
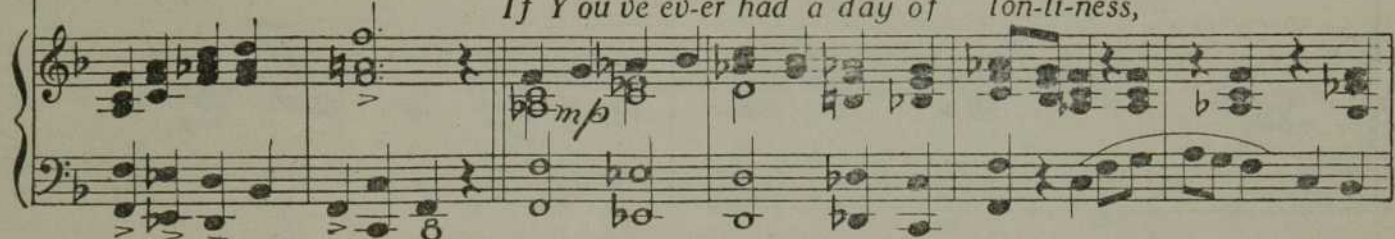
MODERATO



COUPLET



Le bon-heur pour cha-cun se pré-sente un jour,
Si vous a-vez souf-fert un jour d'une ab-sence,
Ev'-ry-bod-y has their day of hap-pi-ness,
If You've ev-er had a day of lon-li-ness,

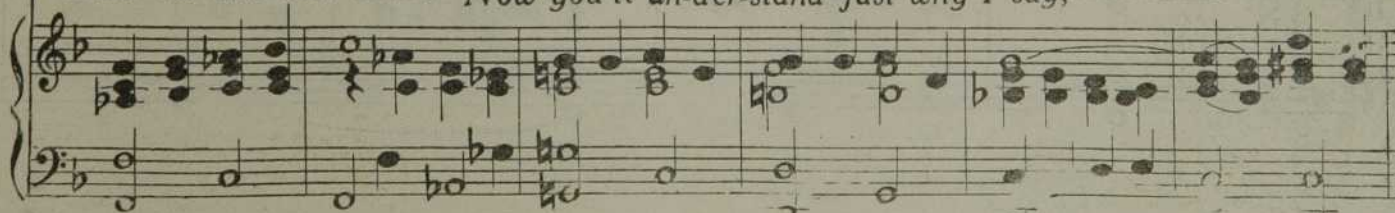


Cro-yez-moi c'est au jour-d'hui mon tour. ———
Vous com-pren-drez ma dé-ses-pé rance. ———
Be-lieve me, I'm hav-ing mine right now; ———
You know how I felt for just one day; ———

Comme un clair so-leil quel-
Rem-plis de sou-cis, les
Some-one came to-day, Brought
Days stretch in to years, With



qu'un m'est re-ve- nu Et tous mes cha-grins sont dis-pa-rus. ———
jours sem-blent des ans, Mais c'est pas sé, je dis main- te- nant : ———
sun-shine right a-way, All my blues have dis-ap-peared some-how; ———
troub-les and with cares, Now you'll un-der-stand just why I say; ———



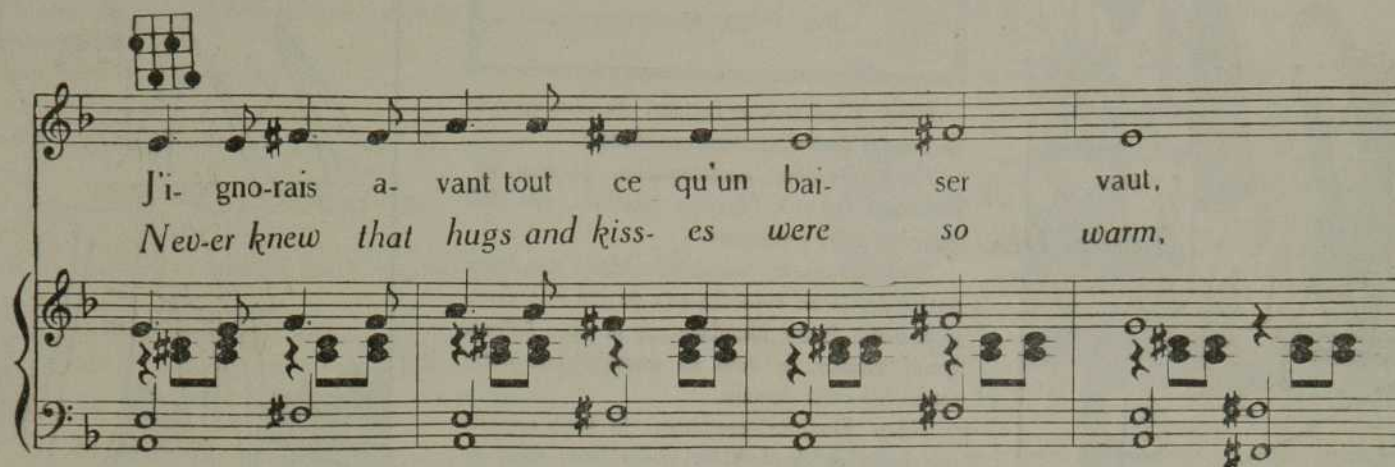
REFRAIN

Peine, a- dieu! Sa- lut au bon-heur!
GOOD-BYE BLUES, HEL LO HAP-PI-NESS,

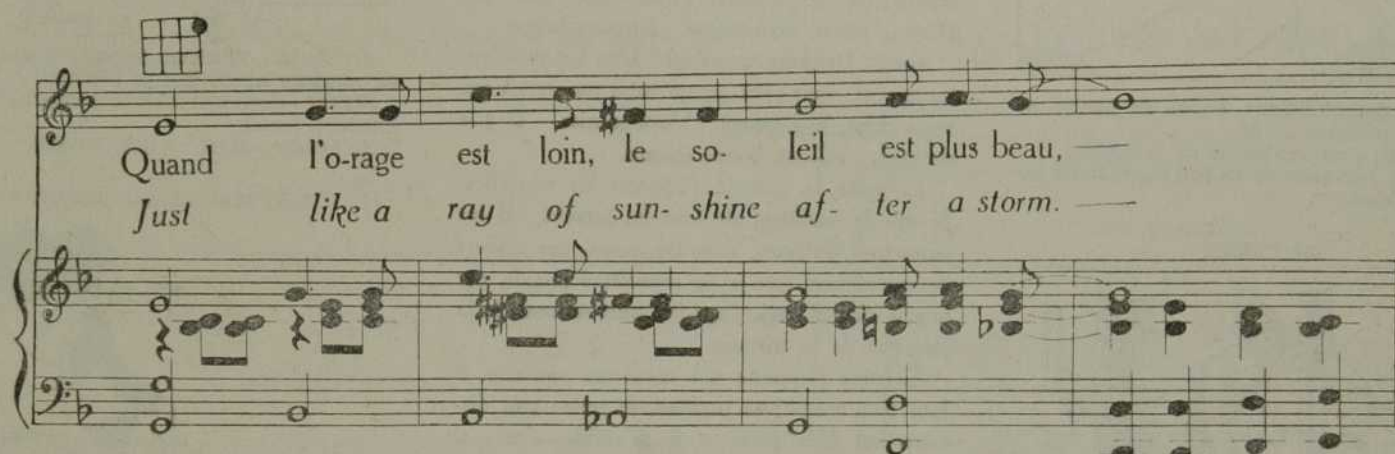
Mon bé- bé re- vient.
 My ba- by's back home.

no- tre nid re- pren sa splen-deur
 Good time's loose, in our lit-tle nest,

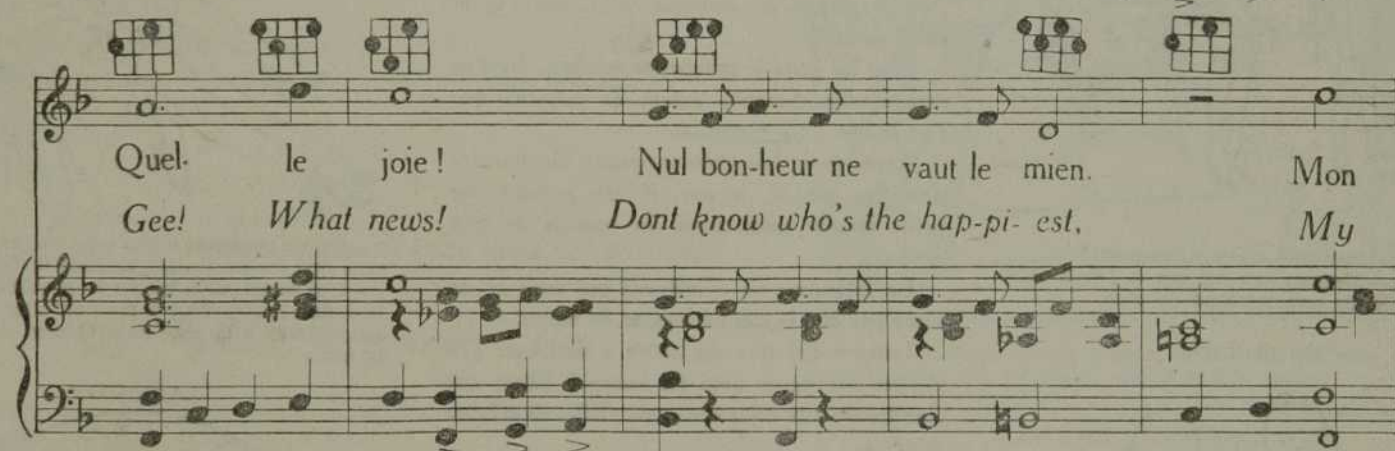
Mon bé- bé re- vient.
 My ba- by's back home.



Ji- gno-rai- a- vant tout ce qu'un bai- ser vaut,
Neu-er knew that hugs and kiss- es were so warm,



Quand l'o-rage est loin, le so- leil est plus beau, —
Just like a ray of sun- shine af- ter a storm. —



Quel- le joie ! Nul bon-heur ne vaut le mien. Mon
Gee! What news! Dont know who's the hap-pi- est, My



bé- bé re- vient. — -vient. —
ba- by's back home. — home. —

AU RESTAURANT



—Je n'ai mangé qu'une cuisse de poulet et vous me le comptez entier.
—Monsieur, c'est l'habitude de la maison.
—J'ai bien fait alors de ne pas commander un boeuf à la mode.

EN VISITE



La tante.—Pourquoi es-tu si méchant?
Le neveu.—Maman m'a dit que si j'étais sage tu me garderais une semaine de plus.

UN SUICIDE



—Qu'est-ce qui te fait penser que Jules s'est suicidé.
—Quand on l'a trouvé mort, il tenait à la main la note de la couturière de sa femme.

Monologue comique

Le facteur des Postes

Par PAUL COUTLEE

Ring. C'est moi, le facteur. Je vous apporte de bonnes nouvelles: mes confidences.

Ring. Bonjour, mademoiselle. Je vous apporte une lettre à l'écriture tremblée, elle doit venir de votre amoureux.

Ring. Bonjour, monsieur. Voici une lettre parfumée, je ne vous dis pas de qui elle vient, mais votre figure illuminée me le dit. Allons, bonne chance, je vous en souhaite une autre semblable pour demain.

Ring. Bonjour, madame. Je vous apporte une lettre de deuil, votre vieille tante vient de mourir; je vois à votre physionomie que vous héritez, allons tant mieux. Bonne chance.

Ring. Bonjour, monsieur. Une lettre de votre avocat, vous avez gagné votre procès. Vous voilà riche, maintenant. Vous souriez. Il y a de quoi. Allons, bonne chance.

Et toute la journée j'apporte les nouvelles. Je suis le confident de tous les secrets. Il me passe tous les jours, dans les mains, des milliers de confidences que je ne connaîtrai jamais, car je suis discret, mais j'apporte plus souvent de la joie que de la tristesse.

Lorsque j'apporte une mauvaise nouvelle, il faut bien remplir sa position, je sonne tout discrètement à la porte et je m'enfuis comme si j'avais commis un mauvais coup, car j'ai le cœur sensible.

Tous les jours je grimpe les escaliers, mais en revanche je descends autant de marches que j'en monte. Ça compense.

Après avoir fait trois ou quatre distributions dans ma journée, le soir, je vais prendre une petite marche pour suivre les conseils de mon médecin.

La littérature ne m'intéresse pas mais on ne niera pas que je sois un homme de lettres.

Lorsque j'ai trop de lettres à distribuer j'en dépose une partie dans les boîtes à lettres que l'on trouve aux coins des rues. Elles sont faites pour ça.

J'en connais plus, dans mon service, que le ministre des postes lui-même, mais ma rétribution n'est pas la même, il est vrai que nous n'occupons pas le même poste.

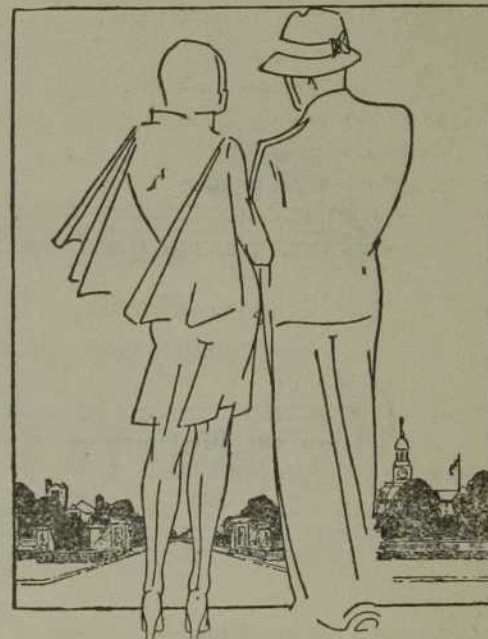
Je suis toujours bien reçu partout où je vais, je suis mieux reçu que les distributeurs de circulaires ou de comptes d'électricité.

Lorsque je passe, je vois l'oeil des petites demoiselles qui m'attendent à la porte, je sens battre leur petit cœur lorsque je leur dis: "Une lettre pour vous, mademoiselle". Souvent aussi, il n'y a rien et le regard triste qui s'attache à mes pas qui s'éloignent me fait souhaiter que le lendemain il y aura "quelque chose".

Et le lendemain il y a souvent quelque chose. Si ce n'est pas "de lui", c'est moi qui ai écrit. Une lettre fait tant de plaisir.

Jeunes gens, jeunes filles qui récitez dans les salons, achetez: QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations comiques); MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur: M. PAUL COUTLEE, 1226, rue Saint-André, Montréal. Prix: Un dollar le volume, au choix.

C'EST LUI?



Arthémise.—Plusieurs hommes m'ont demandé en mariage avant que je t'épouse.

Arthur.—Pourquoi n'as-tu pas pris le premier imbécile venu?

Arthémise.—C'est ce que j'ai fait.

LES MAUVAISES LANGUES



—On ne peut pas sortir avec un jeune homme sans que les mauvaises langues se fassent aller.

—Oui, aussi ai-je résolu le problème. Lorsque je donne rendez-vous à mon cavalier, nous nous rencontrons à la gare avec chacun une valise à la main.

LA RAISON



—Pourquoi as-tu dit à ta femme que tu avais passé la soirée à l'hôtel Windsor hier soir?

—Parce que lorsque je suis entré à la maison je ne pouvais pas dire Ritz-Carleton.

DIFFERENCE D'AGE

— Il me semble, ma chère amie, que c'est bien cinquante-quatre ans que nous avons toutes les deux car nous sommes nées la même année.

— En êtes-vous sûre ?

— Certainement.

— Mais vous avez vieilli plus vite que moi.

LA GAFFE

— Tu te rappelles mademoiselle Sophie que nous avons connu autrefois.

— Oui, oui, oui, elle était assez jolie mais idiote, et souvent je me disais : celui qui l'épousera sera joliment à plaindre.

— Eh bien, elle est ma femme depuis trois ans.

REFUSE

Julie. — Non, monsieur, je ne vous épouserai pas parce que vous êtes peintre.

Arthur. — Avez-vous peur que je vous en fasse voir de toutes les couleurs.

NECESSITE

— C'est donc le grand chic de ne porter qu'un seul gant ?

— Je ne sais pas, mais comme j'ai perdu l'autre il y a cinq ans...

UNE CHANCE

— C'est comme moi, je suis très content de ne pas être né en Italie.

— Vous n'aimez pas le macaroni ?

— C'est pas ça, mais je ne parle pas un mot d'italien.

SATISFAIT

— Tu es satisfait de tes affaires ?

— Oui, avec mon métier de chauffeur de taxis j'ai un travail écrasant.

AMOUR MATERNEL

Monsieur. — Regarde cette vache comme elle nous regarde de travers.

Madame. — C'est peut-être la mère du veau que nous avons mangé à midi.

DANS LE MENAGE

Madame. — Le grand Michelet a écrit : "la femme est le dimanche de l'homme."

Monsieur. — Alors, comment le dimanche peut-être un jour de repos.

VISITE INATTENDUE

Deux hommes entrent chez l'un d'eux à minuit.

— Mais on dirait qu'il y a un cambrioleur chez toi.

— Laisse-le faire. On va s'amuser. Ma femme va croire que c'est moi qui entre ; quelle réception il va avoir.

INSOMNIES

Le médecin. — Pour vous endormir il faut vous habituer à respirer fort et souvent.

Le patient. — C'est ce que l'on peut appeler des exercices d'assoupissement.

AU TELEPHONE



Le garçon (à sa femme) — T'apporter une livre de sucre ? Me prends-tu pour un truck ?

CE N'EST PAS TROP

Le pharmacien. — Avec un flacon de cet élixir vous rendez votre femme douce comme un mouton.

Le client. — Envoyez-m'en vingt flacons.

EN FAMILLE



Julie. — Le bonheur parfait à deux, tu y crois, dis, mon chéri ?

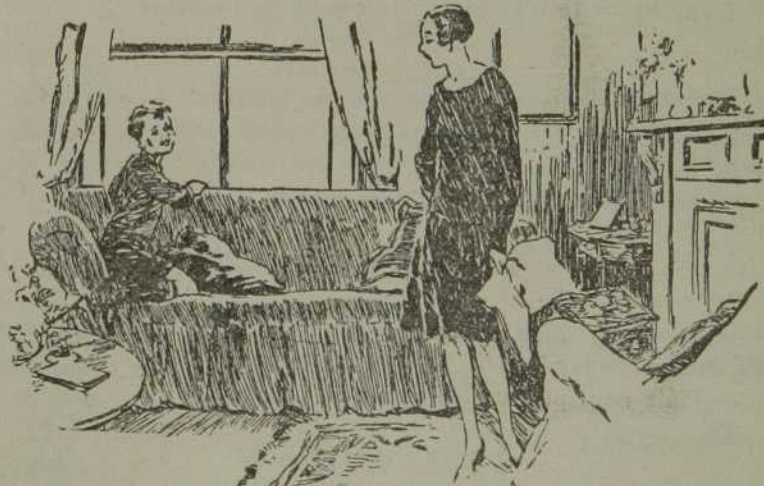
Arsène. — Mais oui, j'y crois... quand je suis seul.

APRES L'OPERATION

Le chirurgien. — Avez-vous senti quelque chose ?

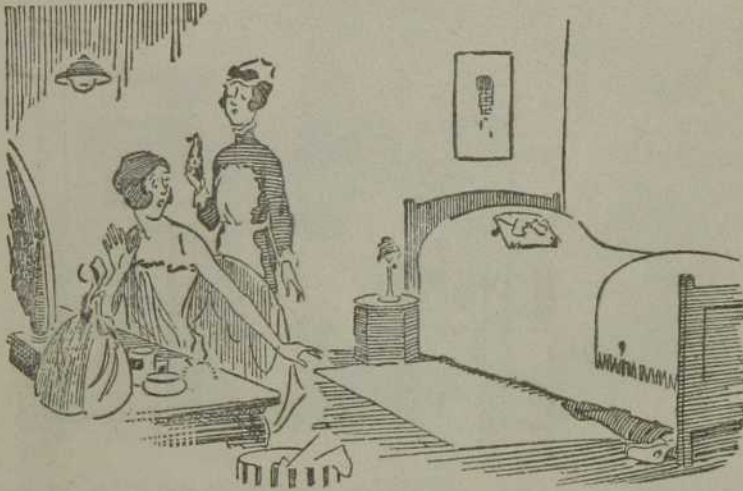
L'opéré. — Non, docteur, je n'ai rien senti, je suis enrhumé du cerveau.

BIEN AVERTI



Le petit frère. — J'ai vu ton cavalier t'embrasser hier soir. Si tu ne me donnes pas cinq sous je le dis à papa.

SURPRISE



Madame (apercevant un voleur sous le lit).—Juste ciel, Léontine, il y a un homme sous le lit.

La nouvelle femme de chambre.—Je l'ai remarqué, madame, et j'avais trouvé cela étrange.

ENFANT OBEISSANT

La maman.—Je t'ai déjà défendu de tirer la queue du chat.

L'enfant.—Mais je ne la tire pas, maman, c'est lui qui tire.

LE POLYGLOTTE

Le médecin.—Mon ami, vous avez la langue très chargée.

L'interprète.—Laquelle, j'en parle quinze.

FIER DE SES OEUVRES

—Je suis arrivé à Montréal avec ma seule intelligence.

—Alors vous avez débuté avec rien du tout.

DISTRACTION

Jean.—Croyez-vous que je suis distrait, mademoiselle, en venant vous voir je vous ai acheté une boîte de chocolats.

Aline.—Et vous l'avez perdue.

Jean.—Non, j'ai mangé les chocolats.

RENOUVEAU PRINTANIER

Madame.—Tiens, regarde, il pousse des boutons aux arbres.

Monsieur.—Je voudrais bien qu'il en repousse aussi à mes chemises.

PAS LE TEMPS

La mère.—Tu es encore tombé dans la boue avec ton habit neuf ?

L'enfant.—Je n'ai pas eu le temps de l'enlever

A LA PECHE

Le pêcheur.—Ça ne mord pas, ce sont mes vers qui ne valent rien.

L'ami.—Donne-leur donc des vers de Victor Hugo.

POUR VIVRE VIEUX

—Comment, vous n'avez jamais vu d'automobiles ni de trains de chemin de fer ?

—Mais non, puisque je suis centenaire.

DANS LE MENAGE

Madame.—Pourquoi ne me regardes-tu jamais ?

Monsieur.—C'est pour mieux t'aimer, mon enfant.

MOT POUR RIRE

Le vieux monsieur.—J'ai apporté des bonbons pour toi mais je ne te les donnerai que lorsque je partirai.

L'enfant.—Eh bien, donnez-moi les bonbons et partez tout de suite.

RECOMMANDATIONS

Le médecin.—Vous n'avez rien de bien grave. Prenez des exercices, faites une marche de quatre milles, le soir, après votre travail.

Le malade.—Mais, docteur, je suis facteur.

PLUS DE DELUGE

Juliette (six ans).—Le bon Dieu n'enverra plus de Déluge maintenant.

La maman.—Pourquoi ?

Juliette.—Parce qu'il sait que nous savons tous nager.

DEVINETTE

—Quelle différence y a-t-il entre un caissier, un voleur, un grain de blé et la politique ?

—Le caissier fait les additions, le voleur les soustractions, le grain de blé la multiplication et la politique, la division.

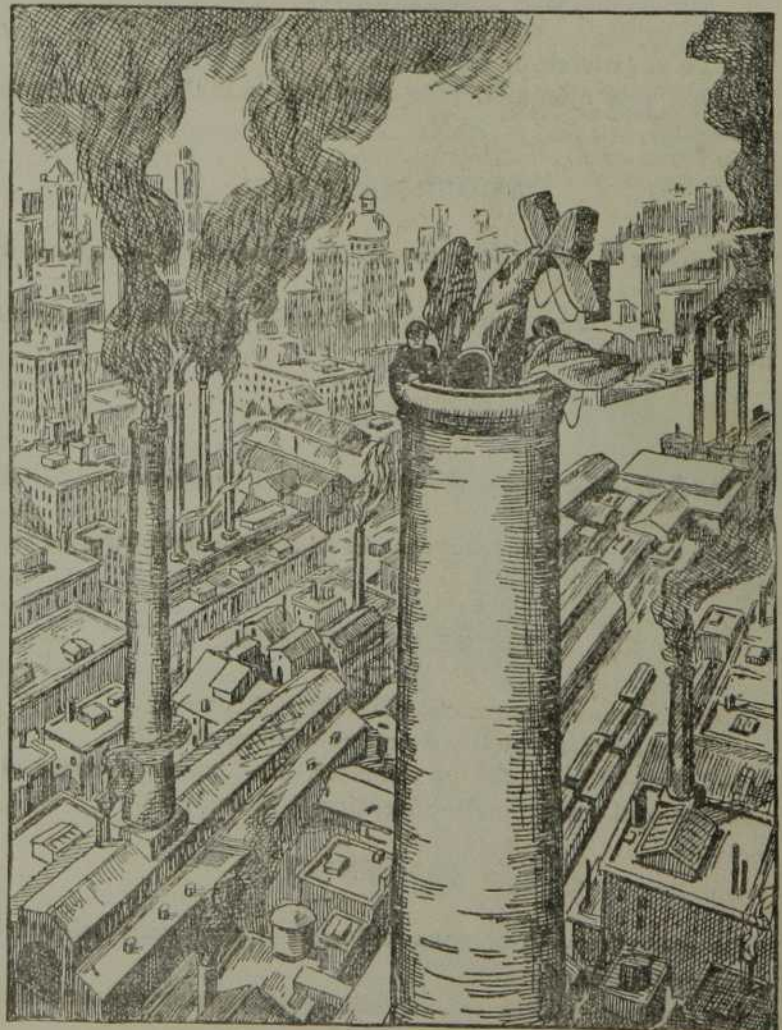
UN CONNAISSEUR

—Savez-vous quelle est la chose qui arrive le plus vivement à son but ?

—Le chemin de fer... Un navire... Le télégraphe ?

—C'est une échéance.

INCONVENIENT



—Je te l'avais bien dit: c'est le défaut de ces petits avions.

REPARTIES D'ENFANTS

— Ton père doit être avare il est cordonnier et regarde les souliers que tu as dans les pieds.

— Et le tien, il est dentiste, et ton petit frère n'a qu'une dent.

PEU IMPORTE

Le père. — Comment se fait-il que tu sois toujours à la queue de ta classe ?

L'enfant. — Ça ne fait rien, on enseigne la même chose à la queue qu'à la tête.

APPRECIATION

— L'eau est le meilleur breuvage que le bon Dieu nous ait donné.

— Oui, mais les hommes ont inventé des breuvages qui ne sont tout de même pas trop mauvais.

ENTRE ENFANTS

— Aimerais-tu mieux être dans la police à cheval ou dans la police à pieds ?

— J'aimerais mieux dans la police à cheval, parce que si je rencontrais des voleurs je pourrais me sauver plus vite.

IMCOMPETENCE

Monsieur. — Ce soir pour souper, vous me ferez deux oeufs

La nouvelle bonne. — Ah! Je ne sais pas comment faire ça.

Monsieur. — Vous ne savez pas ?

La bonne. — Non, chez nous, ce sont les poules qui font ça.

MENAGEMENT

Un monsieur reçoit un télégramme d'un ami :

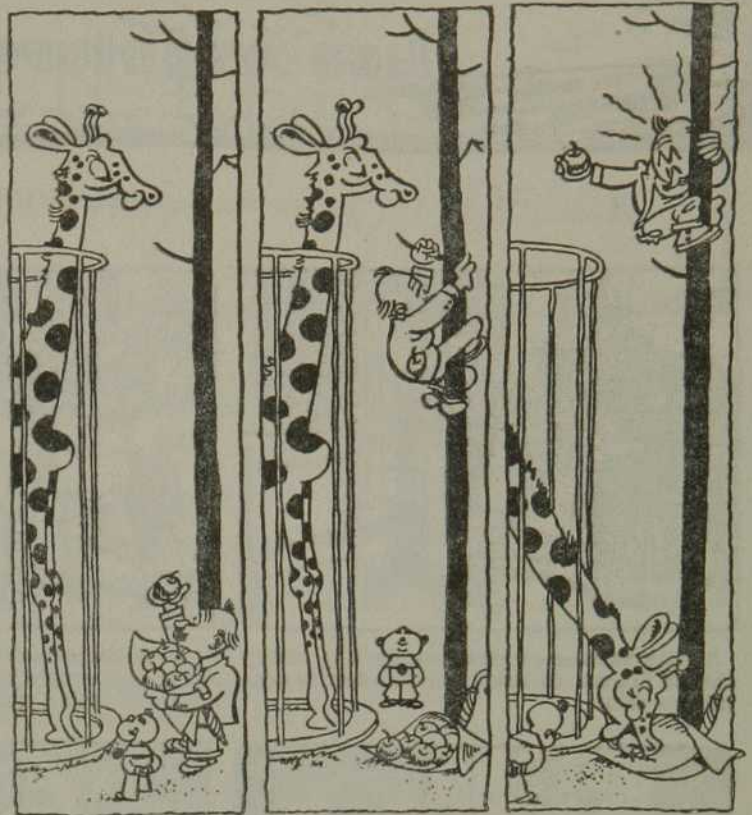
— Ta femme légèrement malade. Enterrement demain.

A L'USINE



— Arrête avec ton pied. Tu fais un bruit qui me porte sur les nerfs.

AU JARDIN ZOOLOGIQUE



Un tour de la girafe.

GALANTERIE

Joséphine. — Je chante pour me distraire et pourtant je m'ennuie.

Eugène. — Vous vous écoutez peut-être.

REPONSE D'ENFANT

La maman. — Arrête-toi, Léon, sinon je vais aller te donner une fessée.

Léon. — Ne te dérange pas maman.

EXPLICATION

— Je crois que le monsieur que nous venons de quitter est un homme marié.

— A quoi as-tu vu cela ?

— Tu as entendu comme il a mal parlé des femmes.

ENTRE COMIQUES

— Quelle est la langue la plus difficile à retenir ?

— C'est l'allemand.

— Non, c'est la langue de ma femme.

LA RAISON

La bonne. — Pourquoi pleures-tu dans ton lit? As-tu peur ?

L'enfant. — Non, mais papa m'a dit que si je pleurais je verrais un gros éléphant rose avec des yeux verts qui viendrait s'asseoir sur mon lit, et j'ai beau pleurer je ne le vois pas.

EN CLASSE

L'instituteur. — J'ai le regret de te dire que ta composition est cousue de fautes.

L'élève. — Papa ne sera pas content.

L'instituteur. — Tu n'as qu'à lui dire que tu feras mieux à l'avenir.

L'élève. — Non, papa ne peut pas faire mieux.

Les Aventures de Marcel

EPISODE NUMERO 108



1—L'explorateur et Marie étaient à la recherche de Marcel qui avait disparu dans la tempête de sable.



2—Ils frappèrent à la porte du vieux temple et le vieil ermite vint leur ouvrir pendant que le chien voulait sauter sur eux.



3—Pendant que Marie essayait de calmer le chien, l'explorateur fit comprendre au vieil ermite qu'il cherchait Marcel.



4—Le vieil ermite fit entrer l'explorateur et Marie dans le grand temple en leur disant de les suivre.



5—Ils parcoururent de longs couloirs sombres toujours conduits par le vieil ermite.



6—Ils arrivèrent dans une grande pièce, mais Marcel avait disparu. Où pouvait-il se trouver?



7—Pendant ce temps Marcel se trouvait dans les caves du temple et cherchait une sortie qui le conduirait au dehors.



8—Il arriva bientôt devant une grande porte solidement verrouillée. Cette porte devait le conduire à la liberté.



9—Cette porte n'avait pas été ouverte depuis de longues années car les verrous étaient rouillés.



10—Marcel réussit tout de même à l'ouvrir après bien des peines et des efforts. Il aperçut un long couloir.



11—Il poursuivit sa route et entendit bientôt un bruit formidable. C'était une grande chute qui tombait dans un abîme.



12—Marcel hésita quelques instants pour suivre sa route. Il continua néanmoins sans savoir où ce chemin conduisait.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

Roman
Littéraire
du
"Samedi"

ESCLAVE OU REINE

Par DELLY

No 4 (Suite)

IX

Mais si le prince Serge était mécontent, il ne fit pas du moins éprouver les effets de cette contrariété à sa femme. Du reste, elle le voyait fort peu. Il était continuellement en chasse, soit seul, soit avec des hôtes qui venaient passer pour ce motif quelques jours à Kultow. Le soir seulement, tous se trouvaient réunis. Lise remplissait alors son rôle de maîtresse de maison avec une grâce exquise et une dignité à la fois souriante et grave que les invités du prince Ormanoff célébraient autant que sa beauté.

C'était maintenant presque toujours Mme de Ruhlberg qui accompagnait sa belle-soeur dans ses promenades en traîneau ou à pied à travers le parc. Serge en avait exprimé le désir à Lydia, qui s'était inclinée aussitôt comme devant toutes les volontés de son frère. Celle-ci, du reste, ne lui paraissait pas désagréable. Lise était une compagne charmante, et la baronne avait une nature trop molle, trop insouciant, pour garder longtemps rancune à la jeune femme dont la révolte avait provoqué le départ de Cannes.

Quand elles s'en allaient à pied, Hermann et Sacha, les deux fils de Lydia, les accompagnaient, et fort souvent aussi les grands lévriers du prince, deux bêtes magnifiques qui s'étaient prises d'ardente affection pour Lise. Le babillage de Sacha distrairait la jeune femme beaucoup mieux que la conversation frivole et vide de Lydia. Parfois la tante et le neveu entreprenaient une partie de balle, et, dans ces moments là, Lise se sentait encore très enfant, elle se reprenait à la vie.

Sa santé s'améliorait. Les lassitudes se faisaient beaucoup plus rares, l'appétit revenait un peu. Mais le beau visage restait pâle,

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le prince Serge Ormanoff, un russe, demande à madame de Subrans la main de sa fille Lise.

Madame de Subrans a un secret que détient le prince Serge et qui peut ruiner sa réputation d'honnête femme.

Madame de Subrans est donc obligé de faire une pression énergique sur la jeune fille pour la décider à ce mariage.

le cerne diminuait à peine autour des yeux noirs où, presque constamment, demeurait une sereine mélancolie.

Lise souffrait toujours. Elle souffrait du manque d'occupations, car elle n'avait à sa disposition que la broderie, qui la fatiguait très vite, et la musique, dont le docteur Vaguédine lui avait prescrit de ne pas abuser, plus quelques lectures insignifiantes et frivoles tirées de la bibliothèque de la défunte princesse et seules permises par Serge. Elle souffrait de sa situation étrange, du glaçial despotisme de son mari, de l'absence d'affection, de la privation de toutes nouvelles de ceux qu'elle aimait, car si des lettres étaient arrivées de Péroulac, elle n'en avait jamais eu connaissance.

Elle souffrait surtout du manque de secours religieux. Le prince n'était plus revenu sur la question qui avait amené l'exil de Lise. Sans doute espérait-il que la lassitude se ferait sentir, ou que la tiédeur préparait les voies à l'indifférence. Alors, elle serait à sa discrétion, il pétrirait à son gré cette jeune âme autrefois intransigeante.

Mais Lise savait qu'elle n'était pas seule, que la force divine la soutiendrait dans cette lutte et lui donnerait le courage de résister victorieusement à l'implacable domination de Serge.

Même en l'absence du prince, la jeune femme sentait toujours peser lourdement ce despotisme, non seulement sur elle, mais encore sur tous les êtres qui peuplaient la demeure seigneuriale. Chez les Ormanoff, c'était une tradition de se faire craindre. Les punitions corporelles existaient même encore quelque peu à Kultow. L'autorité fermait les yeux, et les intéressés se gar-

daient de se plaindre, car, si le prince Serge aimait parfois les arguments frappants, il était par contre d'une extrême générosité et répandait sans compter l'or autour de lui, avec une sorte d'insouciance où semblait entrer beaucoup de mépris.

Pourtant, ce maître exigeant et altier s'était attiré des dévouements passionnés. Outre Vassili et Stépanek, le cosaque du prince qui se partageaient ses faveurs, il y avait à Kultow une créature qui baisait la trace de ses pas. C'était Madia, la vieille «niania» qui avait soigné le petit seigneur enfant, et qui vivait maintenant dans un coin du vieux château, heureuse pour bien des jours lorsque, rencontrant le prince dans les corridors, elle pouvait lui baiser la main et entendre sa voix brève lui dire :

— Bonjour, Madia. Comment vas-tu ?

Lise connaissait maintenant cette femme, que Mme de Ruhlberg lui avait présentée un jour. C'était une grande vieille osseuse, au teint jaune et aux yeux perçants. Elle s'était incliné sur la main de Lise en murmurant :

— Que Dieu vous rende heureuse, ma belle princesse !

Depuis, quand la jeune femme rencontrait Madia, elle était toujours frappée de l'expression compatissante et douce de son regard, et du sourire qui entr'ouvrait sa bouche édentée.

X

— Ma tante, voulez-vous me permettre d'aller avec vous ?

C'était Sacha qui adressait cette demande à Lise, en la rencontrant dans un corridor du château, toute prête pour faire une courte promenade dans le parc.

Elle répondit affirmativement, et bientôt tante et neveu s'engagèrent dans une allée.

Tout en causant, ils avaient fait une bonne petite traite. Lise dit tout à coup :

— C'est assez ! il est temps de retourner. Nous sommes mêmes allés trop loin, Sacha, car votre oncle nous avait bien défendu de nous éloigner, à cause des loups qui commencent à se rapprocher.

Ils rebroussèrent chemin. Devant eux venant en sens inverse, s'avancait un homme portant la tenue des gardes forestiers du prince Ormanoff. Lorsqu'il fut à quelques pas de la princesse et de Sacha, il enleva son bonnet de fourrure.

— Qu'avez-vous ? s'exclama Lise.

Le visage de l'homme était traversé de lignes rouges et gonflées et ses paupières meurtries semblaient avoir peine à se soulever.

— Ce n'est rien, Altesse. J'ai effrayé sans le vouloir le cheval du prince, qui a failli le désarçonner. Alors j'ai reçu quelques coups de cravache.

— Oh ! pauvre homme ! murmura Lise avec un geste d'horreur.

Dans les yeux bleus du garde, il y avait une résignation paisible, mais un pli amer et douloureux se dessinait au coin de ses lèvres.

— C'est dur tout de même, pour si peu, murmura-t-il.

— Cela vous fait-il beaucoup souffrir ? demanda Lise en l'enveloppant de son doux regard compatissant.

— Assez, oui, Altesse. Mais je rentre tout de suite, ma femme va me mettre quelque chose dessus et ce sera vite fini.

— Est-ce que vous avez des enfants ?...

— Deux, répondit le garde.

— Si je le pouvais, j'irais les voir. J'aime beaucoup les enfants. J'essaierai, un de ces jours, si vous ne demeurez pas trop loin.

(Suite à la page 30)

CRESOBENE

CAPSULES

Indication
Grippe, Rhume,
Toux, Bronchite,
Laryngite, Maux
de Gorge, Extinc-
tion de Voix, Op-
pression, Asthme.

Composition
Produit Balsami-
que à l'état nais-
sant, Créosote,
Eucalyptol, Téré-
bène, Cinnamon,
Plais Maritimes.

UN MOYEN

d'affronter les MICROBES, de "blinder" votre GORGE, d'assou-
plir vos CORDES VOCALES, de protéger vos BRONCHES,
d'empêcher le RHUME de "tomber" sur vos POUMONS.

Désirez-vous vous débarrasser de ce RHUME, cette OP-
PRESSION, cette TOUX PERSISTANTE, de cette EXINC-
TION de VOIX, de cet ENROUEMENT de cette BRONCHITE,
PRENEZ des

CRESOBENE

dont la composition balsamique et volatile les place au premier
rang des ANTISEPTIQUE et GERMICIDE des VOIES RES-
PIRATOIRES et des POUMONS.

La brochure vous dira comment préparer chez vous,
au moyen des Crésobène, le traitement le plus approprié à
votre cas. Impossible de vous traiter mieux et à meilleur
marché.
Prix, \$1.00 le flacon.

Standard Products Co., 1566 rue Saint-Denis, Montréal 4



VIENT DE PARAÎTRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque,
de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval), P. Q.

SAVEZ-VOUS?

quelle est l'opinion des grands producteurs
de vues animées sur le film sonore?...
Votre jugement personnel est-il de pair
avec les grands critiques du cinéma?

LISEZ

LE FILM du mois de janvier et vous
serez renseigné sur ce sujet comme sur
bien d'autres; vous y lirez des articles
qui vous tiendront au courant de ce qui
se passe dans les studios et vous y trou-
verez une quantité de gravures obtenues
d'après les plus récentes photos des ar-
tistes.

LE FILM

est un magazine de grande information,
documenté aux meilleures sources et le
seul, sur tout le continent américain qui
donne, pour le prix minime de 10 cents
seulement autant de matière à lire en
français aussi abondamment illustré.

EXTRAIT DU No DE JANVIER

Doux tableaux de maître. — Emouvantes
confidences de Pola Negri. — Pour ou
contre le film sonore? — Comment on
pleure au cinéma. — La carrière de
Tim McCoy. — Greta Garbo chez elle.
Ruth et les étoiles. — Le film parlant
et la censure. — Nouvelles des studios.

Renseignements divers, menus faits,
productions en cours, etc.

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement
au FILM, 50 cents pour six mois ou
\$1.00 pour un an.

Nom

Adresse

Localité

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE

Éditeurs-Propriétaires

975 DE BULLION, MONTREAL, Can.

Engraisse les femmes déchar- nées et "sans vie"

Une formule nouvelle de
LEVURE et FER
engraisse en 3 semaines
— ou rien à payer



Nous aimerions à vous
montrer toutes les mer-
veilles accomplies par
la Levure Ferrugineuse
pour des milliers d'hom-
mes et de femmes. Les
cœurs osseux ont été
comblés de chair, les
angles se sont arrondis,
le corps tout entier
s'est remodelé. Les
boutons, les clous et les
taches ont disparu.
Comment la LEVURE
et le FER donnent
rapidement du poids.
La Levure Ferrugineuse
représente deux toniques
en un seul — la Levure
pour engraisser et le
Fer pour fortifier. La
levure est la même dont
on se sert pour fabri-
quer le malt et qui
rend le malt si profitable. C'est une
levure préparée spécialement et très
concentrée pour lui faire donner le
plus d'efficacité.

La Levure est traitée avec du fer
végétal pur, celui qu'on trouve dans
les épinards, la laitue et le céleri.
Sous cette forme, le Fer est facilement assimilé
par l'organisme, se transforme en un sang riche
et fort et relève les nerfs et les muscles.

La Levure n'est pleinement efficace que rendue
Ferrugineuse de cette manière — car le Fer est
indispensable pour faire valoir et augmenter les
propriétés renforcissantes de la Levure. Par cette
formule spéciale, la Levure Ferrugineuse vous don-
ne des résultats deux fois plus vite que ne ferait
la levure ou le fer séparément.

Procurez-vous chez votre pharmacien, aujour-
d'hui même, une bouteille de 60 tablettes, bonnes
au goût. Un seul traitement vous démontrera que
vous pouvez être attrayante et en santé. Sans
danger aucun. Elles n'abiment pas l'estomac et
ne causent pas de gaz ou de gonflement.

Essayez-la à nos risques

Demandez simplement à votre pharmacien un
traitement régulier. Si les résultats ne vous sa-
tisfont pas rapidement, faites-vous rembourser.
Votre argent vous sera rendu aussitôt. Si vous
ne pouvez acheter chez le pharmacien, envoyez
directement \$1.25 à THE CANADIAN IRON-
IZED YEAST CO., LTD., Fort Erie, Ont.,
Desk 166-H.

ATTENTION! Alors que l'étonnante valeur de
reconstitution des Tablettes de LEVURE FER-
RUGINEUSE a été clairement et nettement dé-
montrée dans les cas de faiblesse, indigestion,
constipation, éruptions de la peau, insuffisante
constitution, et faiblesse générale, physique ou
mentale, la LEVURE FERRUGINEUSE ne doit
pas être prise par quiconque ne tient pas à en-
graisser.

ESCLAVE OU REINE

(Suite de la page 29)

— Non, ce n'est pas très loin.
Merci, Altesse, dit-il d'un ton
ému.

Il s'éloigna et Lise se remit en
marche. Une indignation dou-
loureuse gonflait son cœur. Elle
aurait voulu pouvoir, tout au
moins, réparer quelque peu les
impitoyables procédés de ce maître
cruel. Mais elle n'était pas libre,
elle n'avait pas d'argent à sa
disposition, et, si elle voulait se
rendre un jour chez ces pauvres
gens il lui faudrait demander
une permission qui serait certain-
ement refusée.

— Voilà mon oncle! dit tout à
coup Sacha.

Lise eut un léger tressaille-
ment. Il lui était affreusement
pénible de le voir, tandis qu'elle
était encore sous le coup de cet-
te émotion indignée qu'elle ne
pouvait lui exprimer.

Il s'avançait rapidement. Sans
doute venait-il de descendre de
cheval, car il avait encore sa cra-
vache à la main. Du premier coup
d'oeil, Lise et Sacha virent que
sa physionomie était à l'orage.
Et le petit garçon murmura
craintivement :

— Surtout, il ne faut rien dire,
ma tante! Nous serions battus
aussi !

— Ne vous avais-je pas défen-
du de vous éloigner ainsi, Lise ?
fit froidement Serge en s'arrêtant
près de sa femme.

— C'est vrai, Serge, j'ai eu
tort. Nous l'avons fait sans y
penser, je vous assure.

— Et que faisiez-vous arrêtée
près de cet homme ?

— Je lui demandais ce qu'il
avait au visage. Et il m'a dit...
Oh! Serge !

Ses beaux yeux pleins de re-
proches et de tristesse se levaient
vers lui. Et ils étaient si limpi-
des qu'on pouvait y lire aussi
toute l'horreur qui remplissait
l'âme de Lise pour cet acte cruel.

Un éclair passa dans le regard
de Serge.

— Je vous interdis de vous mê-
ler de cela! dit-il durement. Je
châtie qui il me plaît et comme il
me plaît, sans permettre à qui-
conque de me blâmer. De plus, je
ne souffrirai pas que vous témoi-
gniez à ces gens de la sympathie
ou de la pitié! C'est là encore une
preuve de cette sensiblerie dont
vous me semblez largement
pourvue... Va-t-en, Sacha... Non,
attends. C'est toi, paraît-il, qui
as cassé hier l'orchidée jaune,
dans le jardin d'hiver ?

L'enfant devint pourpre et
baissa la tête en murmurant :

— Oui, mon oncle.

— Mais c'est surtout de ma
faute, dit vivement Lise. J'avais

manqué tomber, je me suis rete-
nue à lui, qui a perdu à son tour
l'équilibre et est tombé sur la
fleur. Ne vous a-t-on pas raconté
cela ainsi, Serge ?

— Certainement. Mais il a tou-
jours été interdit à Hermann et
à Sacha d'entrer dans le jardin
d'hiver...

— Il venait m'apporter mon
mouchoir que j'avais perdu dans
le salon. Je l'ai gardé près de moi
un petit moment, sans y penser,
vraiment !

Il riposta d'un ton de froide
ironie :

— De tout cela, il résulterait
en bonne justice que vous aussi
méritez une punition. Je vous en
fais grâce cependant, Sacha l'au-
ra à votre place... Rentrez, Sacha,
et préviens Yégor qu'il ait à te
donner, ce soir, vingt coups de
verge.

Sacha pâlit; mais, inclinant la
tête, il s'éloigna sans protester.

Une exclamation d'effroi indi-
gné avait jailli des lèvres de
Lise :

— Serge, vous ne ferez pas
cela!... Ce serait trop injuste!...
et trop cruel !

— Vous n'avez pas à juger mes
actes, dit-il froidement. Je ne
vous le permettrai jamais, Lise.

En un mouvement presque in-
conscient, elle posa ses mains
frémissantes sur le bras de son
mari.

— Serge, ne faites pas cela !
L'enfant est nerveux et délicat!...
Et c'est ma faute, je vous le ré-
pète! Punissez-moi à sa place...
Faites-moi châtier si vous le vou-
lez. Je ne crains pas la souffran-
ce... mais je ne puis supporter
voir souffrir autrui !

Une supplication ardente s'é-
chappait de ses yeux pleins de
larmes. D'un geste presque vio-
lent, Serge secoua son bras pour
en détacher les petits doigts cris-
pés.

— Assez, Lise! Votre sensibi-
lité est insupportable, il est bon
qu'elle soit battue en brèche, je
m'en aperçois. Rentrez mainte-
nant... et n'oubliez pas que nous
avons une partie de patinage cet
après-midi.

Il s'éloigna dans une allée
transversale. Aux oreilles de Lise
parvint le sifflement de sa cra-
vache frappant les branches dé-
nudées des arbustes. Sans doute
avait-il bonne envie d'infliger le
même traitement à la jeune fem-
me qui se permettait de le blâmer.

Elle revint machinalement
vers le château. Son âme si dou-
ce se soulevait de colère et d'in-
dignation, en même temps que de
chagrin. Pauvre petit Sacha, un

Epargnez aux enfants les souffrances
causées par les vers par l'emploi de
Miller's Worm Powders le plus efficace
vermifuge qui puisse combattre ces en-
nemis du jeune âge sans défense. C'est
un excellent destructeur de vers et
quand ses qualités sont connues dans
une maison, on ne se sert d'aucun au-
tre. Le remède agit par lui-même, il ne
demande aucun purgatif pour l'aider et
il agit si bien qu'on ne peut désirer
rien de plus.

peu étourdi peut-être, mais si bon et si franc! Déjà, sa mère montrait ouvertement sa préférence pour Hermann, si lourd pourtant, si peu intelligent, mais sournois et flatteur, il ne manquerait plus maintenant que son oncle, lui aussi, le prit en grippe!

Serait-ce parce que Lise lui témoignait de l'affection, et imaginait-il de la faire souffrir en tourmentant cet enfant!

Quel être odieux était donc ce prince Ormanoff?

Quand elle eut retiré ses vêtements de sortie, elle se dirigea vers l'étage supérieur. Dâcha lui avait appris que Madia était malade, et elle voulait aller la visiter. Ce devoir de charité la forcerait d'ailleurs à faire trêve à ses pénibles préoccupations et à l'angoisse que lui donnait la pensée du châtement injuste préparé à Sacha.

— Que vous êtes bonne de venir me voir, ma douce princesse! dit la vieille niania en lui baisant les mains. Mais vous êtes bien pâle... et vous semblez triste. On dirait même que vous avez pleuré.

La jeune femme ne répondit pas et essaya de sourire. Mais Madia hocha la tête.

— Non, vous ne pouvez pas. La princesse Olga souriait toujours, elle, devant «lui». Mais elle a pleuré quelquefois quand elle était seule. Pas très souvent, pourtant... Ce fut surtout après la naissance du petit Volodia. Elle aurait voulu s'occuper de lui comme font les autres mères. Mais chez les Ormanoff, l'enfant, quand c'est un fils, est soustrait aussitôt à l'influence maternelle. Elle avait la permission de le voir seulement une fois par jour. Quand il était malade, elle ne pouvait pas le soigner. Heureusement, sa nature n'était pas très sensible. Mais elle souffrait un peu quand même, car elle aimait bien son petit enfant, — pas au point, pourtant, de résister à son mari, car, lui, elle l'aimait plus que tout.

— Elle le craignait surtout, je pense murmura amèrement Lise.

Aimer cet implacable tyran, ce cœur de marbre! Quoi donc en aurait été capable?

— Oh! oui, elle le craignait! Cependant, il était bon pour elle. Pourquoi me regardez-vous comme cela, Altesse? Il était bon, je vous assure, et la princesse Olga n'a pas souffert comme vous pourriez le croire. Sa nature s'accommodait très bien de la

soumission passive et du genre d'affection que lui accordait son mari. Elle n'aurait pas entrepris la moindre chose de son propre chef; elle cherchait toujours dans ses yeux une approbation. C'était un bon ménage, Altesse.

Pourquoi donc cette vieille femme lui racontait-elle tout cela? Qu'avait-elle besoin de savoir que la première femme du prince avait été une parfaite esclave? Elle, Lise, n'avait aucune velléité de l'imiter! Elle était toujours prête pour la soumission due à l'époux, mais en conservant sa dignité de femme et sa liberté de conscience tout entière.

— Je vais vous dire au revoir, Madia. Il est temps que je m'habille pour le déjeuner.

— Oui, allez, ma princesse. Me voilà contente pour toute la journée, rien que de vous avoir vue. C'est du ciel que vous avez dans les yeux, ma belle princesse. Mais ne les faites pas pleurer, ne vous tourmentez pas... Ecoutez que je vous dise un secret. La vieille niania sait bien des choses, elle a vu et entendu... Le grand-père de notre prince était un homme terrible, jaloux comme plusieurs Turcs réunis, dur comme toutes les glaces de notre pays. Après avoir fait mourir sa femme de chagrin, il obligea ses filles à des mariages qui leur déplaisaient, et tourmenta son fils Vladimir parce que celui-ci, qui était bon et plus affectueux que ne le sont en général les Ormanoff, témoignait à sa femme une certaine considération. Le prince Vladimir mourut très jeune, et son père éleva lui-même le petit prince Serge. Il l'éleva selon ses idées, c'est-à-dire qu'il lui enseigna d'abord la dureté de cœur, l'orgueil de sa supériorité masculine, le mépris de l'asservissement de la femme. Sa pauvre mère n'avait la permission de le voir que de temps à autre, toujours en présence du grand-père, et elle ne pouvait lui donner aucune caresse. C'est ainsi que son orgueil naturel se développa, c'est ainsi que s'endurcit son cœur... son cœur qui était naturellement, bon et tendre même, Altesse!

Line ne put retenir un geste et une parole de véhémence protestation.

— Oh! Madia!

Les petits yeux bleu pâle de la vieille femme clignotèrent, un sourire mystérieux entr'ouvrit ses lèvres.

— Il n'est pas mort, Altesse; il revivra... Oui, oui, je com-

prends, Votre Altesse me prend pour une folle. Mais je sais ce que je dis. Je le connais, mon beau prince. Il n'y a même que moi qui le connaisse, ici. Soyez courageuse, ma princesse; ayez patience, et vous verrez.

Les yeux de Madia brillaient, et Lise songea qu'elle devait avoir une forte fièvre pour divaguer ainsi.

Elle s'éloigna en disant qu'elle reviendrait la voir le lendemain. Comme elle atteignait la porte, elle entendit la vieille femme qui murmurait:

— Vous n'êtes pas la princesse Olga, vous... Oh! non!

Elle se détourna vivement.

— Pourquoi dites-vous cela? et de la même manière que Mlle Dougloff?

— Ah! elle vous l'a dit aussi? Oui, elle a dû s'en apercevoir aussitôt. Le prince ne lui adresse peut-être pas dix mots dans l'année, et pourtant elle le connaît presque aussi bien que moi. Sous ses paupières baissées, elle voit tout, elle devine tout. Ma douce petite princesse, elle sait certainement déjà un secret que vous ignorez encore, — un beau secret qui vous donnera le bonheur. Mais, à cause de cela, prenez garde! Elle haïssait déjà la princesse Olga, que sera-ce de vous!

— Pourquoi me haïrait-elle? s'écria Lise d'un ton stupéfait. Je ne lui ai jamais rien fait, je lui parle même chaque fois que je peux, car je trouve fort triste que, parce qu'elle est une parente pauvre, on la laisse ainsi à l'écart.

— Et bien l'on fait! dit Madia en étendant la main. A la place du maître, je l'aurais depuis longtemps envoyée ailleurs. Voyez-vous, moi, j'ai une idée... Mais je ne peux pas la dire, parce que ce n'est rien qu'une idée... Pourquoi elle vous hait? Parce qu'elle est une louve, et vous, une agnelle du bon Dieu. Parce que, surtout... vous êtes la femme du prince Ormanoff. Défiiez-vous d'elle. Et ne le craignez pas trop, lui. Croyez-en la vieille Madia, Altesse quand vous aurez quelque chose à lui demander, faites-le hardiment, et vous obtiendrez tout.

Décidément, Madia avait une forte fièvre ou bien son cerveau se dérangeait, — ce qui n'avait rien d'étonnant, vu son grand âge.

— Je tâcherai d'en parler au docteur Vaguédine, songea Lise en regagnant son appartement.

(Suite à la page 32)

Avivez

les YEUX endormis avec cette lotion rafraîchissante

Pourquoi commencer la journée avec des yeux boursoufflés par le sommeil? Quelques gouttes de *Murine* en vous levant aviveront vos yeux et même vous mettront en train. *Murine* ne contient ni belladone ni aucun autre ingrédient dangereux. En vente dans toutes les pharmacies. Achetez-en aujourd'hui!

MURINE
POUR VOS
YEUX

Ne Souffrez Plus!

POURQUOI RESTER
UNE MALADE
LANGUISSANTE
QUAND IL NE TIEN
QU'A VOUS D'ETRE
BIEN PORTANTE?
LA GUERISON EST
ASSUREE AVEC LE



Traitement Médical
GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines: des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi
de 2 h. à 5 h. p. m.

Madame MYRIAM DUBREUIL,
3902, Parc Lafontaine, Montréal, Can.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

Employez "DEPILO"

Pour DÉTRUIRE les Poils et Duvels Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédigé en français et abondamment illustré de photographies.

10 SOUS LE NUMERO

ESCLAVE OU REINE

(Suite de la page 31)

Il y avait en ce moment à Kutow deux hôtes; un diplomate autrichien, fanatique de chasse, et un parent éloigné du prince Ormanoff, le comte Michel Darowsky, capitaine aux gardes à cheval. Pendant le déjeuner, tous deux observèrent que la jeune princesse, à laquelle ils témoignaient une courtoisie empressée et une discrète admiration, avait un teint bien pâle ce matin et un cerne profond autour de ses beaux yeux, plus tristes que jamais. De même, il leur fut impossible de ne pas remarquer la mine sombre du prince Serge, et le pli dur qui barrait son front. La conversation se trainait malgré les efforts de tous, et en particulier de Lydie qui secouait quelque peu son apathie en l'honneur de son cousin Michel. Le prince dédaignait aujourd'hui de s'y mêler autrement que pour prononcer quelques phrases laconiques, et cela seul suffisait pour jeter un froid sur tous les convives.

— Il a dû encore tourmenter cette merveilleuse petite princesse! murmura le diplomate à l'oreille du comte Darowsky tout en allumant un cigare, tandis que tous se réunissaient après le déjeuner dans le jardin d'hiver que des glaces sans tain séparaient du grand salon Louis XVI.

— Probablement! Il est odieux! Une si délicieuse créature, et si jeune, si touchante!... Tenez, regardez-moi cela. Elle nous a pourtant dit l'autre jour, devant lui, que fumer lui était désagréable!

Serge venait d'allumer une cigarette et la présentait à sa femme. Elle esquissa un geste de refus. Mais lui, tranquillement, la mit entre les petites lèvres roses. Et Lise n'osa l'enlever dans la crainte de quelque scène. Chaque fois que cette fantaisie avait pris à Serge, elle avait dû céder, se réservant la résistance pour des motifs plus graves. Mais quelque chose se révoltait toujours au fond d'elle-même lorsqu'elle devait se plier à ce caprice despotique.

Aujourd'hui, il ne prolongea pas son ennui. A peine lui-même avait-il tiré quelques bouffées de sa cigarette qu'il se leva, en disant que l'heure était venue de s'habiller pour le patinage. Aussitôt chacun s'ébranla. Lise et lui sortirent les derniers du salon et montèrent ensemble l'escalier.

Au premier étage, Serge se dirigea vers son appartement. Lise demeura un moment immobile, indécise, le cœur battant. Il lui venait l'idée folle, mais irrésistible, de lui demander encore la grâce de Sacha.

Folle, oui, après la façon dont il l'avait traitée ce matin, après l'attitude qu'il avait eu pendant le repas. Mieux vaudrait supplier ces murs de pierre que cet homme impitoyable.

Et pourtant, pourtant!... Les étranges paroles de Madia bourdonnaient à ses oreilles...

Elle s'élança tout à coup et rejoignit le prince comme il ouvrait la porte de son appartement.

— Serge, pardonnez-moi! mais je voudrais vous supplier encore pour Sacha!

Elle ne recula pas devant la lueur irritée du regard, ni devant le geste de colère...

— Voulez-vous donc me pousser à bout, Lise? Faut-il, pour vous contenter, que je fasse doubler la punition?

— Serge!... Oh! ne soyez pas cruel! Accordez-moi sa grâce, je vous en prie! Tenez! je vous la demande à genoux!

Elle se laissait glisser à terre, en levant vers lui ses mains jointes et ses grands yeux implorants et douloureux.

Il se baissa vivement, lui prit les mains et la releva.

— Assez! assez! Lise! Je vous l'accorde... je vous accorde tout! Mais allez-vous-en! Vous me rendez fou!

Repoussant doucement la jeune femme, il entra chez lui, en fermant la porte avec violence.

Elle resta pendant quelques minutes abasourdie, tout autant de sa victoire que des étranges manières de Serge. Puis elle revint bien vite chez elle et fit appeler Sacha pour lui donner l'heureuse nouvelle.

— Oh! ma tante, vous avez osé!... Ce n'est pas ma tante Olga qui aurait fait cela! Mais jamais je n'aurais cru que mon oncle céderait!... Merci, ma tante Lise, ma jolie tante!

Tout émue de sa reconnaissance, elle l'embrassa et le renvoya. Puis, le cœur plus léger, elle se laissa habiller par Dacha. Celle-ci la revêtit d'une robe de drap blanc qui découvrait ses petits pieds, et du vêtement de renard blanc qu'elle portait le jour de son mariage. Une toque semblable, ornée d'une aigrette, fut posée sur ses cheveux. Et ce fut en toute vérité que le comte Darowsky put murmurer d'un ton

d'enthousiasme contenu, en l'aidant à monter en traîneau:

— Vous êtes la reine des neiges, princesse!

Au dernier moment, Vassili était venu prévenir que le prince Ormanoff ne pouvait accompagner ses hôtes aujourd'hui. Ce brusque changement d'idées étonna quelque peu, étant donné que c'était lui-même qui avait parlé aujourd'hui de patinage et avait pressé pour qu'on s'habillât.

— Capricieux comme une jolie femme, notre hôte! dit Michel Darowsky à l'Autrichien, assis dans le même traîneau que lui.

— Oui, il l'est même pour deux, car je suis bien certaine que la princesse Ormanoff n'a pas ce défaut-là.

— Elle! Oh! c'est une sainte! on le voit dans ses yeux... Une sainte et une martyre, peut-être!

— Mon cher comte, un conseil: ne laissez pas trop paraître votre chevaleresque admiration. Le prince Ormanoff est ombrageux comme un Oriental.

— Je ne l'ignore pas. Mais, en vérité, personne ne pourrait s'offenser de l'admiration respectueuse qu'inspire la princesse!

— On ne sait jamais, avec un homme de cette trempe! Il suffirait qu'une lubie lui traversât l'esprit.

Le lieu choisi était un lac de grande étendue, enchâssé dans des forêts de sapins couvertes de neige. Sur le bord se dressait un chalet du plus pur style norvégien, où des domestiques tenaient à la disposition des hôtes du prince Ormanoff des grogs chauds, du thé et des pâtisseries.

Quand Lise eut chaussé ses patins, le comte Michel lui offrit sa main et tous deux s'élançèrent sur la glace. La jeune princesse, si souple et si légère, patinait à ravir. Pour un instant, elle oubliait sa tristesse et se laissait aller simplement au plaisir de glisser sur cette glace superbe, dans ce décor immaculé qu'éclairaient de pâles rayons de soleil.

Une forme masculine se dressa tout à coup près d'elle.

— A mon tour de vous servir de cavalier, Lise, dit la voix du prince Ormanoff.

Elle eut un sursaut de surprise et serait tombée si le comte ne l'avait retenue.

— Serge!... Je croyais que vous ne deviez pas venir!

— On ne sait jamais, avec moi. Michel, allez donc délivrer cette pauvre Lydie qui n'ose lâcher le piètre patineur qu'est le comte

Berkerheim. Ce sera oeuvre de charité.

Le comte Barowsky eut un léger froncement de sourcils. Le ton sardonique de son cousin laissait supposer une intention blessante. Il retint pourtant le mot un peu vif qui lui montait aux lèvres, et, s'inclinant devant Lise, il se dirigea vers l'endroit où évoluaient Mme de Ruhlberg et le diplomate autrichien.

Serge prit la main de sa femme, et tous deux s'élançèrent sur la glace. Lise put constater aussitôt qu'il était un incomparable patineur. Entraînée par lui, elle accomplissait de véritables prouesses... Et il l'emmenait loin, très loin, jusqu'à l'extrémité du lac, comme s'il eût souhaité soustraire à tous les yeux la délicieuse reine des neiges.

Elle se sentait très lasse, mais n'osait lui demander de s'arrêter. Pourtant, sa vue se brouillait, et tout à coup, un vertige la saisit.

— Serge!... je tombe!

L'élan était donné, il fallut toute l'adresse du prince pour s'arrêter presque aussitôt. D'un mouvement instinctif, Lise, défaillante, s'appuyait contre sa poitrine, se retenait à son cou... Et, pour la première fois de sa vie, elle était en proie à une hallucination: elle sentait des baisers sur son visage, elle entendait une voix anxieuse qui murmurait: «Lise!... ma Lise!» Pendant quelques secondes elle ressentit une impression de repos, de tranquille et confiant bien-être. Puis, tout se noya dans l'ombre, elle perdit complètement connaissance.

Quand elle revint à elle, elle se trouvait dans le chalet, étendue sur un divan. Vers elle se penchait Mme de Ruhlberg, un flacon de sels à la main... Et un peu plus loin le prince Serge se tenait debout, les bras croisés, avec son visage rigide des plus mauvais jours.

— Là, c'est fini, dit Lydie d'un ton de soulagement. Un verre de thé bien chaud, maintenant, et vous serez tout à fait remise.

— Vous allez la ramener à Kutow. Lydie. Mais tant que vous ne serez pas parvenue à dompter ces ridicules faiblesses, Lise, vous vous absteniez de patinage.

Et, tournant les talons, le prince Ormanoff sortit du chalet.

— Il est très mécontent! chuchota Mme de Ruhlberg. Songez donc, il a été obligé de vous ramener dans ses bras depuis l'extrémité du lac! Si fort qu'il soit, et si peu que vous pesiez, c'était

difficile quand même. Puis, pour un homme vigoureux et plein de vie comme lui, il est irritant d'avoir une femme qui se pâme pour un rien et qui gêne toutes les parties.

C'était la première fois que Lydie prononçait de semblables paroles. Elle, si apathique en général, était aujourd'hui visiblement furieuse d'avoir à quitter le patinage.

Le pâle visage de Lise se couvrit de rougeur.

— Je ne veux gêner personne! dit-elle vivement. Je retournerai seule à Kultow, et, désormais, je vous laisserai faire vos parties en paix! Allez, allez, Lydie. Quand je me sentirai un peu moins faible, Thadée m'aidera à gagner le traîneau.

— Et Serge me fera une scène terrible. Merci bien! J'aime encore mieux me priver du plaisir que je me promettais bien encore. Mais je me demande pourquoi, au lieu de vous renvoyer tout de suite, Serge ne vous laisse pas tranquillement ici. On dirait qu'il a hâte de se débarrasser de vous!

Lise ne répliqua rien et abaissa ses paupières sur ses yeux fatigués. Elle se sentait en ce moment si lasse et si faible qu'il lui semblait voir la mort tout proche. Quelle délivrance! Et personne ne la pleurerait sauf peut-être Sacha, ses femmes de chambre et la vieille Madia.

XI

Le comte Barowsky quitta Kultow le surlendemain. Lydie avait en vain déployé pour lui toutes ses grâces. Un mariage avec ce parent jeune, riche et distingué lui souriait beaucoup, d'autant mieux qu'il lui aurait permis d'échapper à la lourde tutelle de son frère. Mais Michel n'avait paru rien comprendre. Il avait perdu, quelques années auparavant, une jeune femme très aimée et ne songeait aucunement à la remplacer à son foyer, où sa mère élevait les deux petits enfants qui étaient sa seule consolation.

Lydie n'ignorait aucunement ces détails. Mais elle se persuada — ou on lui persuada — que cette indifférence de son cousin était due surtout à la présence de Lise. Près de cette incomparable beauté, les plus jolies femmes ne paraissaient plus rien. De là, une sourde rancune envers la jeune princesse — rancune qui se manifestait par de petites piques, de petites méchancetés

sournoises, des froideurs inexplicables.

Mme de Ruhlberg avait, en outre, un autre motif de ressentiment. Elle s'irritait secrètement de la préférence de sa belle-soeur pour Sacha, et Hermann, jaloux, l'excitait en dessous. Le précepteur, lui aussi, avait pris en grippe Sacha, dont la franchise déplaisait à son âme tortueuse, et le punissait à propos de tout et de rien. Le pauvre enfant, entre sa mère, son frère et Hans Brunner, était loin d'être heureux. Il venait conter ses chagrins à Lise, qui le consolait avec de douces paroles. Elle ne pouvait pas autre chose. Elle-même était l'objet d'une hostilité latente, qu'elle sentait s'épaississant autour d'elle et qui augmentait la tristesse dont saignait son cœur. Il n'était pas jusqu'à l'obséquieuse et sournoise admiration du précepteur qui ne vint encore augmenter ses ennuis.

Et le seul être qui eût pu délivrer Lise et Sacha de ces persécutions sourdes se renfermait dans une indifférence altière, dans une froideur écrasante, au retour de la chasse à laquelle il consacrait maintenant toutes ses journées, s'y adonnant avec une sorte de passion furieuse — à tel point disaient les gardes qui l'accompagnaient, qu'il risquait à tout moment sa vie.

Toujours effacée, toujours silencieuse, Varvara Dougloff glissait comme une ombre dans la princière demeure. Nul ne s'inquiétait de ce qu'elle faisait, comment elle vivait. Lise seule avait voulu essayer de s'intéresser à elle. Mais elle s'était heurtée à une porte close. Varvara gardait jalousement le secret de son âme derrière ses paupières baissées.

Par Lydie. Lise savait qu'elle était la fille d'une cousine des Ormanoff, qui avait épousé malgré leur désapprobation un jeune homme de petite noblesse, lequel l'avait laissée veuve et sans ressources au bout de six ans de mariage. Elle avait végété avec sa fille jusqu'au jour où, apprenant la mort du prince Cyrille, grand-père de Serge, elle était venue solliciter le secours de celui-ci, espérant trouver chez le très jeune homme qu'il était alors un peu moins de dureté que chez l'aïeul. Serge ignorait la compassion, mais il était généreux par nature. La veuve et sa fille avaient obtenu l'autorisation de demeurer à Kultow, — mais elles avaient fort bien compris qu'elles n'y seraient tolérées qu'à la condition de se faire oublier. C'était

de là sans doute que datait l'attitude effacée de Varvara, et son allure d'ombre, glissante et terne.

La mère était morte il y avait maintenant deux ou trois ans, mais Varvara avait continué à mener la même existence silencieuse, suivant Lydie qui elle-même évoluait docilement dans l'orbite du prince Ormanoff, ayant autour d'elle un reflet du luxe qui régnait dans les résidences princières, et ne laissant jamais rien paraître des sentiments qui pouvaient agiter son âme, — reconnaissance, ou bien aigreur, envie peut-être.

Lise, si bonne et si délicate, pensait qu'elle devait souffrir de cette situation de parasite. Plus d'une fois, elle avait songé qu'à la place de Varvara, jeune et paraissant bien portante, elle aurait préféré travailler pour sauvegarder sa dignité et son indépendance. Que pouvait-elle faire, toujours seule chez elle? A quoi occupait-elle ses longues journées? Lydie, questionnée un jour à ce sujet par sa belle-soeur, avait levé les épaules en répondant :

— Je vous avoue que je n'en sais rien! Cette pauvre fille est tellement insignifiante!

Lise ne la jugeait pas du tout ainsi. Au fond, elle était obligée de s'avouer que Varvara lui inspirait une sorte d'antipathie instinctive, tout à fait irraisonnée. Mais par le fait même de ce sentiment qu'elle se reprochait, elle se croyait tenue à se montrer meilleure à son égard.

Ce fut guidée par ce motif qu'un jour, ayant appris au déjeuner que Mlle Dougloff était malade, — il régnait en ce moment à Kultow un vent de grippe, — Lise se dirigea vers son appartement situé dans une partie éloignée du château.

Elle s'arrêta, indécise, devant une porte entr'ouverte. Une voix sourdement irritée demanda :

— Est-ce vous enfin, Nadia?

Alors elle poussa la porte et entra en disant :

— Non, Varvara, c'est moi, Lise.

Dans l'ombre projetée par les lourds rideaux du lit, elle vit se dresser la tête blonde de Varvara.

— Vous!... vous! dit une voix étouffée.

Lise s'avança jusqu'au lit. Du premier coup d'oeil, elle vit que Varvara était en proie à la fièvre, car elle était fort rouge, et ses yeux, ses étranges yeux jaunes luisaient.

(A suivre)



Le médecin dit...

"Les enfants qui mouillent leur lit sont des enfants faibles"

Un simple traitement d'un mois à la Sphinctérine a rendu des centaines de mères de familles heureuses de leur sort.

Si votre enfant mouille son lit, c'est qu'il souffre de faiblesse des organes. Cette faiblesse se fait toujours sentir sur le système général de l'enfant. Rien de surprenant qu'il soit prédisposé à prendre toutes les maladies propres à son âge.

Évitez donc tous ces troubles et veillez à la santé de votre enfant en faisant disparaître les causes directes des maladies.

La Sphinctérine est un médicament spécialement employé pour empêcher les enfants de mouiller leur lit. Il agit directement sur les organes, les renforce et les remet dans leur état normal. Très souvent un simple traitement d'un mois est suffisant, mais tout dépend de la chronicité de la maladie.

Les pensionnats l'emploient avec grand succès et les médecins le prescrivent.

Votre pharmacien en vend plusieurs bouteilles par semaine, et il se fera un plaisir de vous dire ce qu'il pense de ce médicament.

"SPHINCTERINE"

contre l'incontinence d'urine

Distributeurs : FARLEY-MYERS LTD., MONTREAL

BAGUE CRUCIFIX



**LA SANTÉ
LE BONHEUR
LE SUCCÈS**

Vous qui cherchez
le bonheur et la
consolation,
Vous qui souffrez,
Portez la Bague
du Christ Roi.

Cette bague est
originale du 15^{ème}
siècle et a gagné
la faveur de tous
les peuples Chré-
tiens qui la porte, depuis son apparition chez les
Espagnols.

La bague du CHRIST ROI est portée par
toutes les hautes sociétés ecclésiastiques, par
les hommes d'affaires et politiques célèbres etc.

Cette magnifique bague est un véritable
chef d'œuvre artistique au 14 karats plaqué.

GARANTIE POUR 25 ANS

Envoyez simplement la grandeur de votre
doigt sur une feuille de papier.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

Sur réception de votre commande, votre
bague vous sera expédiée. Vous n'aurez qu'à
remettre au préposé des postes, la somme de
\$1.38

Adressez à
LA SOCIÉTÉ STE-THERÈSE
Caser 42 St-Roch, Québec

Lisez La Revue Populaire, 15c

CAPRICE DES FEUILLES

Bercées par le doux zéphir,
Se jouant capricieusement,
Les feuilles ont peine à se tenir
Tout en se balançant doucement.

Avec des mouvements rythmés
En des gestes gracieux
Se mirant dans l'eau azurée
Elles ont des bruissements délicieux.

Petites feuilles si légères
Faites entendre votre douce romance
A l'âme qui dans vos bois, erre
Pour endormir sa souffrance.

VAGUES DU ST-LAURENT

Cypres du Val. — En retard pour vous revenir tel que promis...! Mais vous êtes indulgent... je le sais, et à vrai dire cela me rend moins craintive! Et puis notre vieille amitié me rend quelque peu présomptueuse, car je sens d'avance que vous me pardonnez!... L'été... avec tous ses plaisirs, voyages, visites, rend parfois muette la plume de la Brise, mais là... avec l'automne... je sens le besoin de jaser! N'allez pas croire que l'automne m'inspire des idées poétiques, non pas, ami Cypres... non, je le déteste... il m'ennuie... m'énervé... me rend affreusement triste... je n'aime rien de lui à part ses splendides couchers de soleil...! Mais ses longues veilles froides et mortellement tristes me font rentrer en moi-même...! Alors je laisse courir ma plume tant bien que mal. C'est pourquoi parfois il lui arrive de dire des choses folles!... N'en soyez pas surpris, ami, et surtout ne la blâmez pas, la pauvre...!!! Ainsi donc sur un point... nos pensées se rencontrent! "C'est vrai que nous ne faisons pas notre vie." J'aime quand vous pensez comme moi! "L'on entre dans la vie plein d'espoirs et d'illusions", dites-vous? c'est vrai, frerot, mais voici qu'une première dure épreuve s'abat sur nous...! Alors, forts de tout ce que la vie nous promet, on se bat aveuglément, on lutte avec ardeur, on emploie à vaincre, tout ce qu'il y a en nous de force, de courage, de jeunesse, et l'on sort vaincue de cette terrible bataille avec la vie! La lutte est acharnée... épuisante...! Et l'on est surpris... qu'ensuite on soit lâche devant la souffrance? Allons donc, après tout... on n'est pas tous des héros! Et pour s'épargner de souffrir est-on coupable de se priver de joies passagères? Oui, ami Cypres, vous le savez... parfois la vie exige tant de nous... que nous lui donnons tout pour payer notre tribut... et nous restons là... complètement désarmés! Oh! que de choses sombres nous nous entretenons...! Assez, dites, mon frerot, car vous allez me croire d'un pessimisme outré et pourtant la Brise, malgré tout, sait saisir les petites joies qui passent vous savez! et pour cause... on les paye moins cher que les autres...! Oh! oui, je sais pour cette phrase vilaine vous allez encore gronder...! Mes yeux viennent de se poser sur des fleurettes blanches... et leurs tiges encore droites semblent me braver avec malice! "Brise, semblent-elles dire, si tout est passager... vois, nous durons toujours, nous, et nous sommes l'image de l'amitié!!!" Alors follement j'ai baisé mes Immortelles! Oui, vous avez raison, il n'y a pas que les grandes joies qui comptent! A bientôt.

Brise du St-Laurent



Le Foyer du Petit Jardinier

Réponses des Correspondants

A TOUS

Faute d'espace, la direction du "Samedi" a décidé de supprimer le "Foyer du Petit Jardinier". Permettez-moi, chers lecteurs, de de vous dispenser d'un larmoyant adieu. Séparons-nous le sourire sur les lèvres: c'est la meilleure preuve d'un souvenir durable.

PETIT JARDINIER

Petite fleur de deux sous. — La saison du bal et de l'opéra est recommencée, mais je suis si lasse des plaisirs de la dernière que je me retire au Jardin, tranquille, heureuse, non pas de faire "pour les belles", non pas de distribuer mes yeux, mon regard à tous, mais je me repose en respirant toujours avec plaisir le parfum d'une petite fleur bleue que vous connaissez mieux que moi.

Bijou

Petite Ouvrière. — Je serais très flattée, si tout en travaillant, vous aviez une pensée spéciale pour moi, et que bien gentiment vous viendriez me parler tout bas à l'oreille, voulez-vous?

Petite fleur de deux sous

Lily. — Combien j'ai douce souvenance de votre joli minois. J'aurais voulu pouvoir vous retenir mais déjà Lily, vous étiez partie... Serais la plus heureuse ici, viendrez-vous. Je vous tends la main.

Teint de Nacre

Sourire de mai. — Votre pseudo évoque de si jolis jours que je ne peux résister à l'appel de votre sourire, était-ce la chute des feuilles qui jette cette note de mélancolie, mais ce jour si sombre me fait trouver ton sourire comme un gai rayon de soleil!

Teint de Nacre

Inconnue. — Vous ne m'êtes plus inconnue. Je le proclame comme l'on proclame les choses que l'on a longtemps désirées et qui au moment où on s'y attend guère, s'offrent gentiment à nous. Je compte vous revoir prochainement.

Alfred Brunet

Masque Noir, Paul Valentino, Gabikiri, Bijou. — J'ai de vous des souvenirs palpables du pique-nique, et je vous en remercie gros! Amitiés de la

Brise du St-Laurent

Polichinelle. — A vous je dois une longue causerie, mais regardez... Petit Jardinier me fait de gros yeux... et Typo dans son coin a un air de vouloir s'impatience... et il pourrait bien, le vilain, retrancher quelque chose que je tiendrais à vous dire, pour me punir de mon long bavardage!... Alors à la prochaine fois le plaisir de vous jaser!

Brise du St-Laurent

Helène. — Lirez-vous ici le bonjour affectueux que j'envoie à la fidèle lectrice de la page et à une de mes plus chères amies? Caresses à vos deux trésors.

Mony

Alfred Brunet. — Je vous approuve en plein, mon ami. C'est bien certain qu'il vaut mieux ne jamais se marier que de se mal marier... C'est là la consolation du célibat. S'il fallait penser aux joies de la maternité, à l'union de deux coeurs, à la bonne entente, comment voudriez-vous vivre seule, sans enfants et sans amour... Mais tout ça c'est du rêve... Quand on sait que beaucoup sont mariés et que peu sont contents, je vous assure que le regret n'est pas grand. Ne trouvez-vous pas risible le mot égoïste, quand il s'applique aux célibataires? — tout comme s'ils étaient les seuls à l'être. Les maris ou femmes qui négligent leur foyer, passent leur temps aux clubs ou ailleurs, et même les indifférents, sont-ils mieux que les bons célibataires qui, autant que possible, font du bien autour d'eux? Le mariage, comme il doit être, est sûrement ce qu'il y a de meilleur, et j'aime mieux l'idéaliser que de le critiquer... mais, je crois que pour cela il faut que je me contente de rester une...

Ancienne jeune fille

Masque Noir. — Est-ce que réellement ce serait un bonheur pour vous, frerot, être un ami de la brune bohémienne? Pourquoi alors ne le serions-nous pas? J'ai beaucoup d'estime pour vous, petit frerot, et si j'ai bravé la tempête, d'autre soir, et que je suis allée frapper à votre fenêtre c'était probablement pour réveiller votre fine plume de son mutisme... enfin vous voilà... je ne gronde pas... je sais que vous avez très peu de loisirs et puis, je ne voudrais pas mériter le surnom de grondeuse, je veux plutôt rester l'amie

Mirza

Monique. — Je voudrais bien traiter ce sujet avec vous, mais la parole me fait défaut, mais en retour je voudrais conquérir votre amitié et me compter du nombre de vos amis. Repoussez-vous une...

Pervenche

Rose du Rivage. — Veuillez m'excuser si j'ai retardé à vous répondre. Si oui, non seulement j'accepte de porter la reine des fleurs à mon corsage, mais je la place pour toujours dans mon coeur. Dites, vous pardonnez à...

Flapperette

Cypres du Val. — Je vous tends la main car votre amitié m'est très précieuse, et je vais tâcher de vous faire oublier tous mes griefs contre les flapperettes, car autrement ce serait me faire beaucoup de peine. Flapperette

Paul Valentino. — Vous aussi, monsieur, je crois vous connaître: vous êtes un grand chatain du nom de Ca. C... et vous êtes, monsieur, un fin moqueur et un joli menteur (entendu que je badine) et je voudrais bien savoir, moi si entêtée quand je veux, si vous êtes bien celui que je soupçonne. Répondez-moi car je vous dédie une longue épître. Mes amitiés si vous voulez les accepter.

Irma de Laila

ROMANESQUE

Poème, mis en musique
par M. Jean Bourdon
Baryton du Grand
Théâtre de Marseille.

Si tu étais, ô douce chose
Bouton d'or ou fleur de satin,
Moi, papillon, dès le matin
J'irais boire à ta lèvre close.

Je sécherais sur ta blancheur
La douce larme de rosée.
Si j'étais, heureuse pensée,
Le soleil ami de la fleur.

Si tu étais la nuit exquise
Au langage mélodieux,
Moi je voudrais être la brise
Qui caresserait tes cheveux.

Sans être cela ma jolie,
Tu seras pour le troubadour
Le gai soleil de son amour
Et le beau rêve de sa vie.

RENE DEBRAY

Polichinelle. — Vous demandiez à soeurlette qui a nom Bijou, ce que pouvait faire un Polichinelle pour gagner son amitié? moi je vous demanderai à mon tour: "Que doit faire une bohémienne pour mériter un mot de son grand frerot?" Je vous ai écrit dès votre arrivée et je n'ai pas souvenance de vous avoir lu. Quoi, vous voudriez oublier autrefois? Pas moi, les doux souvenirs d'autrefois je veux les conserver toujours, les chagrins, quelque cuisants qu'ils aient été, s'éloignent de plus en plus, pour faire place aux belles pages du Livre de ma vie. Répondez à ma question, voulez-vous? Mirza

Lily. — Puisque vous acceptez le bonjour amical que je vous tends, cela veut dire que nous sommes amies, maintenant, n'est-ce pas? Vous êtes un peu flatteuse, ma Lily, mais très bientôt, sans même permission, mon printemps se changera en hiver, et voilà que Lily aura tout à fait oublié qu'il existe un Printemps d'Amour. — P. S. Vous voyez bien que l'oncle Cypres ne vous a pas oublié et qu'il vous aime toujours. Plus tard je parlerai d'une fantaisie que nous avons brodée, ma soeur et moi. Le voulez-vous? Vous vous êtes bien amusé au pique-nique du bon papa Jardinier, et de combien loin êtes vous venue? Venez encore me dire vos petites fantaisies et dites-moi pourquoi vous avez choisi ce pseudo?

Printemps d'Amour

Petite Andalouse. — Quelle excellente conductrice vous êtes! Ce que nous avons dû paraître américaines aux gens qui nous croisaient ce soir-là!... Malgré tout cela, je vous embrasse bien fort, cher petit diable, en attendant de le faire en réalité. A bientôt. Mony

Brise du St-Laurent. — Votre appréciation m'a été douce, Luce; au moins j'ai une amie qui partage mes convictions et ne songe pas à plaindre ces célibataires, victimes de l'exclusivité de leur coeur.

Mony

Flapperette. — Mais si, il m'est agréable d'accourir vers vous, car je me souviens heureusement de notre première entrevue, et vous, Flapperette, (que de pseudo seulement, si je ne me trompe) en gardez-vous la même douce souvenance?

Alfred Brunet

LE SALON D'AUTOS SERA UN MAGNIFI- QUE SPECTACLE

Emulation parmi les
marchands

TOUS LES MODELES DE 1929

Ouverture officielle le 19 janvier

Les marchands d'autos de Montréal montrent une grande activité dans la préparation de leur exhibit pour le Salon de l'Auto dont l'ouverture officielle aura lieu le 19 janvier au nouveau *Stade*, coin de l'avenue Délorimier et de la rue Ontario. Les citoyens de la Cité de Montréal et de tout l'est du Canada seront les Hôtes de cette fête et on s'efforce de grouper pour cette occasion les merveilles de la mécanique automobile.

M. T. R. Price, trésorier de l'exposition de la *Montreal Automobile Trade Association Limited*, sous laquelle l'exposition est tenue, nous déclare que le Salon promet de surpasser en assistance tous les records des années précédentes.

M. Adelstan Lévesque, le gérant général de l'Exposition, nous informe aujourd'hui que l'organisation du Salon est pratiquement complète. Une transformation des plus élaborées fera du *Stade* un salon d'exposition des plus artistiques et les décorations attrayantes et éblouissantes donneront à tout l'ensemble un air de fête.

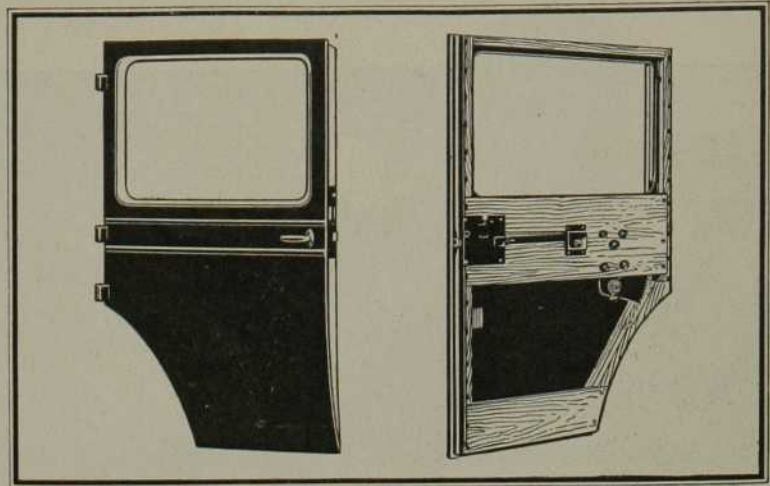
Un concert continu d'une musique douce égayera les visiteurs et plusieurs autres attractions seront présentées.

On aura accès à l'exposition par l'entrée spacieuse et le large escalier du *Stade* situé sur la rue Délorimier exactement au coin de la rue Ontario.

La nouvelle année promet d'être celle par excellence pour l'automobile et les représentants locaux remarquent que les améliorations des nouveaux modèles stimuleront les ventes toujours énormes du Salon. On s'attend à mettre en montre plus de nouveaux modèles cette année qu'aux Salons précédents. Le fait qu'on est assuré d'une livraison prompte au printemps incitera aussi l'acheteur.

L'industrie de l'Auto n'est plus dans son enfance et l'émulation des manufacturiers à perfectionner leurs différentes marques a eu comme effet de modifier le véhicule moteur de plaisir à tel point que l'acheteur reçoit maintenant la pleine valeur de sa mise. Les nouveaux modèles en montre à l'exposition seront une merveille de mécanisme et de beauté de lignes, et les prix seront plus bas et plus faciles qu'ils ne l'ont jamais été.

Toute porte ordinaire sur Carrosserie Fisher comprend 9 pieds $\frac{1}{4}$ de bois de charpente et 15 pieds $\frac{1}{2}$ carrés d'acier en feuille. Les chambranles des portes sont assemblés et vissés ensemble sous pression. Une bande de fer court pratiquement sur toute la longueur du montant de fermeture de la porte. Cette bande prévient le gauchissement de la porte.



Même après un long et dur usage, les portes FISHER manoeuvrent facilement Lisez-en les raisons

Le bruit amorti, agréable à l'oreille, que rend la porte d'une Carrosserie Fisher que vous refermez vous avertit que cette carrosserie est solidement fabriquée. Les portes Fisher sont mises en place pour résister aux pires usages pendant des années. Le bois de charpente de ces portes est un beau bois dur bien choisi. L'une des particularités des portes Fisher est une bande de fer qui court pratiquement sur toute la longueur du montant de la fermeture. Cette bande prévient le gauchissement de la porte. Une autre particularité des portes de la Carrosserie Fisher est qu'une porte d'un modèle donné s'adapte à toute autre carrosserie de ce modèle aussi bien que la carrosserie sur laquelle elle est d'abord montée. La standardisation Fisher signifie un service vraiment économique pour le propriétaire d'auto, car, chaque fois qu'il s'agit de remplacer une porte ou une autre pièce, Fisher peut le faire rapidement et à bas prix.



GENERAL MOTORS

Cadillac - La Salle - Buick - Oakland - Oldsmobile - Pontiac - Chevrolet

Carrosserie par FISHER

Ne manquez pas de lire....



En vente dans
tous les dépôts
15c le Numéro

Le roman que nous publions dans

La Revue
Populaire
de Janvier

Le Mari
d'Ianthe
Par B. Neullès

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue
Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents
pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an
ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à
LA REVUE POPULAIRE

Nom

Adresse

Ville

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



2279—La robe de laine avec fourrure de renard est élégante pour la rue, aux premiers jours du printemps. Plis pyramides sur le devant, dos d'une pièce, col écharpe. Pour la grandeur 36, 2 verges $\frac{3}{4}$ de laine de poids léger de 54 pouces. Grandeurs, 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix, 45 cents. Papier à calquer, No 162, 30 cents.

2281—La robe de crêpe dans de claires couleurs est très chic garnie de boucles à la mode Chanel. Boucles au corsage en V, à la taille et aux manchettes. Pour la grandeur 36, 4 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de soie de 35 pouces. Grandeurs, 32 à 35 (15 à 18 ans), et 36 à 44. Prix, 45 cents.

2313—La robe de tweed avec col piqué et manchettes est des plus élégantes ainsi découpée. Large ceinture. Notez le décolletage et les bordures des manchettes. Pour la grandeur 36, 2 verges $\frac{3}{4}$ de tweed de 54 pouces et $\frac{3}{4}$ de verge de 35 pouces ou plus de laine unie. Grandeurs, 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44. Prix, 45 cents.

2373—Toute femme vraiment élégante a dans sa garde-robe, en plus des toilettes de couleur, une robe toute noire. C'est indispensable et très chic. La grandeur 36 exige 3 verges $\frac{1}{4}$ de crêpe de Chine de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

2301 — Cette robe de deux tissus comporte une boucle au décolletage, une à la taille et une à chaque poignet. La jupe d'une pièce se drape. Cette robe constitue un chic ensemble avec le manteau du tissu de la jupe. Pour la grandeur 36, 2 verges de crêpe de 35 pouces, 2 verges d'imprimé de 35 pouces. 32 à 35 et 36 à 44. 45 cents.

2259—Une robe de crêpe imprimé d'une note supérieurement élégante. Dos d'une pièce. Satin de crêpe et crêpe de soie uni. Pour la grandeur 36, 3 verges $\frac{1}{4}$ de soie imprimé de 39 pouces. Grandeurs, 32 à 35 et 36 à 44 pouces de buste. 50 cents.

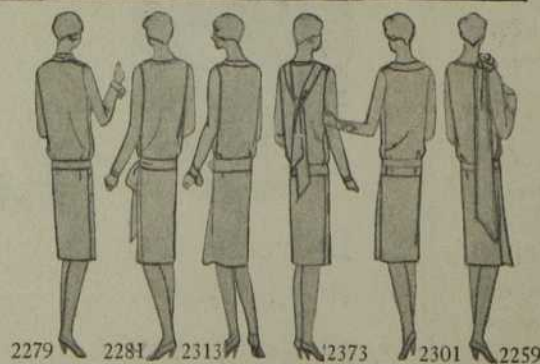
PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK PUBLISHING CO.

468 Wellington St. West, Toronto, Ontario.

les robes les plus importantes
de votre garde-robe





La bonne cuisine bourgeoise

CREME BRULEE

Détail. — 1½ tasse de lait, ½ tasse d'eau, ½ tasse de cassonade, 2 c. à table de farine, ½ c. à table de beurre, un quart c. à thé d'essence de ratafia.

Mode de préparation. — Mettre le beurre et le sucre dans un chaudron et laisser caraméliser. Chauffer le lait et y ajouter la farine délayée. Laisser cuire lentement, joindre le sucre bruni et continuer la cuisson jusqu'à ce que le tout soit parfaitement lisse. Servir froid avec de la crème.

BISCUITS A LA MELASSE

Détail. — 1 tasse ou 16 c. à table de beurre ou de graisse, 1 tasse de mélasse, 1 tasse de cassonade, 1 tasse de lait, 1 oeuf, 2 c. à thé de soda à pâte, 1 c. à table de gingembre, 4 à 5 tasses de farine.

Mode de préparation. — Défaire la matière grasse en crème et ajouter la cassonade, l'oeuf battu, la mélasse dans laquelle vous avez fait dissoudre le soda, puis le lait et la farine tamisée avec le gingembre. Rouler la pâte et découper à l'emporte-pièce.



GELEE A LA CANADIENNE

Détail. — 6 pommes, 3 c. à table de sucre d'érable, 1 paquet de gelée aux framboises, 2 c. à table de vin Cherry, 1½ tasse d'eau, 1 tasse de crème fouettée.

Mode de préparation. — Faire cuire les pommes au four après en avoir enlevé le coeur. Remplir la cavité avec du sucre d'érable, retirer et faire refroidir. Déposer les pommes dans un joli plat et verser la gelée dissoute dans l'eau bouillante, additionnée de vin. Au moment de servir, décorer avec de la crème fouettée.

MACARONS AU CORN-FLAKE

Détail. — 2 blancs d'oeufs, 1 tasse de sucre, 1 tasse de coco, 2 tasses de corn-flakes, ½ tasse d'amandes hachées, ½ c. à thé de vanille.

Mode de préparation. — Battre les blancs d'oeufs en neige et ajouter graduellement le sucre, le coco, le corn-flake, les amandes et l'essence.

OEUF A LA COQUE

Détail. — 2 oeufs, eau bouillante.

Mode de préparation. — Faire bouillir l'eau, y cuire les oeufs de 1 à 3 minutes, les retirer et les refroidir immédiatement pour empêcher que la cuisson continue.

BANANES CUITES AU FOUR

Détail. — 6 bananes, 1 citron, 3 c. à table de sucre.

Mode de préparation. — Couper les bananes dans le sens de la longueur, les déposer dans un plat de pyrex, les saupoudrer de sucre et les couvrir de jus de citron. Faire cuire à four doux jusqu'à ce que le fruit soit tendre et servir avec des biscuits secs.

GRANDS'PERES CANADIENS

Détail. — 1 tasse de farine, 1 c. à thé de poudre à pâte, ½ tasse de lait, 2 oeufs, ½ c. à thé de sel.

Mode de préparation. — Tamiser les ingrédients secs, ajouter le lait, faire une détrempe sans grumeaux et joindre les oeufs. Jeter par cuillerée dans du sirop d'érable bouillant et laisser cuire. Servir avec le sirop qui a servi à la cuisson.



La santé est menacée quand les gencives sont atteintes

Trop d'hommes et de femmes ignorent qu'ils paieront tôt ou tard le prix de leur négligence. Ils se sentent en sécurité parce qu'ils se brossent les dents soigneusement et voient quand même leur santé et jeunesse menacées. En voici la raison:

Les dents ne sont saines qu'en autant que les gencives sont saines. Et les gencives doivent être brossées tous les jours, matin et soir, pour résister à des affections comme la Pyorrhée, la gingivite, l'inflammation ou les tumeurs.

Comme mesure de protection, brossez-vous vigoureusement les gencives avec le dentifrice pré-

paré pour les garder fermes et saines... le Forhan's pour les Gencives.

Après vous être servi du Forhan's pendant quelques jours, vous remarquerez que vos gencives sont déjà bien renforcées. Vous serez en outre charmé de la manière dont ce dentifrice nettoie les dents et les protège contre les acides qui entraînent la carie. Mettez-vous au Forhan's aujourd'hui. Visitez votre dentiste tous les six mois. Si votre pharmacien en manque, écrivez pour recevoir un tube d'essai gratuit.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.
Forhan's Limited, Montréal.

Forhan's pour les gencives

* 4 personnes sur 5 à quarante ans et des milliers plus jeunes sont victimes de la Pyorrhée.



Une recette dans chaque paquet



AVEZ-VOUS ESSAYÉ

de remplacer le poisson par un bon plat de Macaroni Hironnelle, facile à préparer, appétissant, savoureusement délicieux.

Demandez-le à votre épicié.

Catelli produit les savoureuses fèves au lard cuites au four.



HIRONDELLE



Pourquoi GRISONNER ?

POURQUOI TOLERER DES CHEVEUX GRISONNANTS ? Ils sont sans excuse quand le Kolor-Bak, liquide scientifique propre et incolore, restitue la couleur à vos cheveux, qu'ils soient blonds, roux, châtaîns ou noirs ! Sans danger pour les cheveux ou le cuir chevelu. La même bouteille sert pour toutes les nuances. S'applique facilement, aucun risque, garantie de remboursement. Pourquoi vous servir de préparations qui enlaidissent les cheveux, quand vous pouvez si facilement obtenir d'excellents résultats avec cette méthode !

En vente dans les Pharmacies et Magasins à rayons

Kolor-Bak

Chasse les Cheveux Gris

Expédiez ce coupon pour brochure gratuite sur les cheveux et l'emploi du Kolor-Bak. PROPRIETARY PRODUCTS, LTD. 93-95 Church Street, Toronto, Ontario

Nom
Adresse
Ville Prov. L-1



Le Charme

Une poudre douce et parfumée qui empêche le teint de se faner et lui donne une grâce charmante.

Ecrivez pour échantillon gratuit
POUDRE POUR LA FIGURE

Chamberlain

COLD CREAM CREME INVISIBLE

CHAMBERLAIN LABORATORIES
Dovercourt Road, Toronto

LA PANTHERE NOIRE

(Suite de la page 4)

mon cousin, en revanche, s'ingéniait à me rendre aussi agréable que possible.

De ses voyages dans l'Amérique du Sud, il avait rapporté un tas d'animaux à poil et à plumes, transformant sa propriété en un vaste jardin zoologique. Ceux qui étaient dangereux avaient chacun leur logis spécial; les autres erraient en liberté.

Un alligator du Parana prenait ses ébats dans une vasque aux bords assez élevés pour qu'il lui fut impossible de s'en échapper. Des singes du Brésil, apprivoisés, rivalisaient de gambades et voltiges dans la ramure des grands platanes, et une spacieuse volière emprisonnait une nombreuse variété d'oiseaux à l'éclatant plumage.

Je me disais que Roger d'Yrac avait dû réaliser une très grosse fortune pour se permettre cette coûteuse fantaisie exigeant un personnel en rapport.

Quatre à cinq jours après mon arrivée, un après-midi, Paquita se trouvait seule avec moi, mais fut encore plus agressive que d'habitude, et m'annonça qu'elle avait fait porter dans ma chambre un indicateur des trains.

C'était me faire catégoriquement comprendre que je devais partir. Froissé de cette hostilité qui ne désarmait pas, je répondis :

— Grand merci, madame, de cette délicate attention ! Je quitterai le pays demain.

Le cousin Roger, rentrant au même instant, avait surpris mes paroles.

— Je ne veux pas que vous me quittiez, André, et je serais en droit de considérer ce départ comme une grave offense.

— Quant à vous, Paquita, ajoutait-il en se tournant vers sa femme, j'ai deux mots à vous dire...

Je m'étais discrètement esquivé, et me promenais dans une allée quand j'y fus rejoint par ma cousine.

Des larmes coulaient de ses yeux et je voyais des empreintes de doigts marquées sur l'une de ses joues.

— Monsieur d'Albray, balbutiait-elle à haute voix, je vous prie d'agréer mes excuses...

Et comme je répliquais qu'elle n'en avait pas à me faire, elle poursuivit dans un murmure :

— C'est fou de vouloir vous obstiner à rester ! S'il vous arrive malheur ne vous en prenez qu'à vous !

Puis me tournant le dos, elle regagna son appartement en essuyant ses pleurs.

Je n'avais pas encore eu le temps de me demander ce que signifiait cette mystérieuse menace quand mon cousin, arborant sa mine joviale habituelle, vint me trouver, et sans faire la moindre allusion à ce qui s'était passé me prit le bras en disant :

— Quel étourdi je suis, André... Je n'ai pas encore songé à vous faire admirer Fatma ! Suivez-moi; je vais vous montrer le joyau de ma ménagerie.

Dans l'aile droite du château, nous primes un long couloir. Roger ouvrit une porte au fond, qui donnait sur une vaste cellule garnie d'épais barreaux. Et dans cette immense cage aux murs lisses, éclairée par le haut, j'aperçus un grand félin, au poil noir luisant comme du jais, étalé sur le dallage, les pattes allongées dans une attitude de sphinx.

— Voici, annonçait mon cousin, Fatma, la panthère noire du Brésil. C'est un félin très rare et sa férocité surpasse celle du tigre. Je l'ai achetée à des Indiens quand elle comptait trois semaines tout au plus. Elle ne connaît que moi, et de moi seul elle accepte des caresses... D'ailleurs, vous allez voir...

Ce disant, il tourna une manivelle qui actionnait un glissement de la grille de façon à lui donner juste l'espace nécessaire pour passer.

Ceci fait, il pénétra dans la cage et appela Fatma qui se leva pour frôler calmement sa tête contre lui, en ronronnant comme un gros chat.

C'était une bête magnifique, mais que j'estimais plus prudent de ne pas admirer de trop près.

Quelques minutes plus tard, la grille refermée, Roger me ramenait à la salle de billard et m'affirmait qu'il avait toujours refusé les sommes fabuleuses qui lui avaient déjà été offertes pour l'achat de ce fauve rarissime.

Cousine Paquita me faisait toujours grise mine, et malgré toutes les distractions que son mari s'efforçait de me donner, j'avais irrévocablement fixé mon départ pour la fin de la troisième semaine. Il me restait donc trois jours pleins à rester.

Mais le voyant si riche, je ne voulais pas le quitter sans lui avoir parlé de ma situation, persuadé qu'il n'hésiterait pas à m'aider. J'avais précédemment fait allusion à la parcimonie de l'oncle dont il savait que j'étais l'héritier direct.

Depuis quelques jours, j'avais remarqué qu'il était préoccupé et recevait de nombreux télégrammes auxquels il répondait aussitôt.

La surveillance de la date fixée pour mon départ, le soir, après dîner, nous étions tous deux dans la salle de billard, et j'en avais profité pour lui exposer franchement la gêne dans laquelle je me trouvais.

Après m'avoir écouté attentivement, il me dit :

— Soyez tranquille, André, je me charge de vous tirer d'embarras.

(Suite à la page 40)

Mères, faites ceci—

Eloignez le danger en frictionnant



Quand les enfants toussent, frictionnez-leur la gorge et la poitrine avec Musterole. Car on ne peut jamais savoir si ces symptômes ne dégèneront pas en croup ou autre maladie. Vous vous réjouirez d'avoir alors un pot de Musterole sous la main pour soulagement rapide.

Pour les premiers soins, Musterole est excellent. Ayez-en toujours un pot à la maison.

Un remède pour adultes aussi. Soulage maux de gorge, bronchite, amygdalite, croup, torticolis, asthme, névralgie, maux de tête, congestion, pleurésie, rhumatisme, lumbago, douleurs de reins et articulations, entorses, muscles endoloris, gerçures, pieds gelés et rhumes de poitrine (il peut en outre prévenir la pneumonie).



NE FAIT PAS VENIR D'AMPOULES

Meilleur qu'un emplâtre de moutarde

Gratis pour l'Asthme durant l'hiver

Une méthode remarquable qui guérit les asthmatiques et casse les pires attaques. — Faites venir aujourd'hui même notre essai gratuit.

Si, quand la température est froide ou humide, vous souffrez de ces terribles attaques d'asthme; si vous étouffez comme si chaque effort pour respirer dut être le dernier, adressez-vous de faire venir de la Frontier Asthma Co., un essai gratuit d'une méthode remarquable. Qu'importe où vous demeuriez ou que vous n'ayez confiance en aucun remède existant, faites venir cet essai gratuit. Si vous souffrez depuis des années et que vous avez essayé tout ce qu'on peut imaginer pour vous débarrasser des terribles attaques de l'Asthme, si vous avez perdu tout espoir, commandez cet essai gratuit.

COUPON D'ESSAI GRATUIT
FRONTIER ASTHMA CO.,
1520-H Frontier Bldg.,
462 Niagara St., Buffalo, N.-Y.
Envoyez un essai gratuit de votre méthode à :

.....
.....
.....



Une Belle Taille

Aux Lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand, par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Agents

PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Les cors disparaissent et ne laissent pas de cicatrices quand on les traite avec le Holloway's Corn Remover.

GALERIE DES JOUEURS DU CLUB DE HOCKEY "CANADIEN"



ALBERT LEDUC, défense droite

Chaque semaine nous publions la photo d'un des joueurs du club de hockey "Canadien".

LA PANTHERE NOIRE

(Suite de la page 38)



fiez-vous aux garde-malades

Les garde-malades d'expérience savent ce qui fait du bien. Contre la douleur, elles administrent une tablette — une tablette d'Aspirine. Le remède le plus rapidement efficace et le plus inoffensif, au dire des médecins. Absolument sans danger en tout temps, pour toutes les douleurs. Prenez de l'Aspirine au premier symptôme d'un mal de tête, de rhume, de névralgie, etc. N'attendez pas que la douleur ou le mal s'aggrave. Et surtout exigez la Bayer. Il n'existe qu'une seule Aspirine véritable.



Aspirine est une marque déposée au Canada

Essayez la magnésie contre les maux d'estomac

Pour neutraliser l'acidité et la fermentation. Elle prévient l'indigestion et les gaz aigrissant l'estomac.

Les gens qui souffrent d'indigestion ont généralement essayé la pepsine, le charbon de bois, des drogues et divers adjuvants digestifs pour n'en obtenir guère plus qu'un soulagement léger et temporaire — et parfois même moins que cela.

Mais avant de vous résoudre à endurer une dyspepsie chronique, faites donc l'expérience de l'action d'un peu de Magnésie Bisurannée — non pas de la carbonate ordinaire du commerce, le citrate ou le lait, mais bien la Magnésie Bisurannée pure que vous pouvez vous procurer chez presque tous les pharmaciens sous forme de poudre ou de pastilles.

Prenez une pleine cuillerée à thé de poudre ou quatre pastilles avec un peu d'eau après votre prochain repas, et voyez le merveilleux effet qui en résultera. La Magnésie Bisurannée neutralisera immédiatement ce dangereux et nuisible acide de l'estomac dont la présence fait fermenter et sùrir les aliments, produit des gaz, des éructations, de la flatuosité, des brûlements, du ballonnement ou cette sensation de pesanteur ou d'obstruction qui semble suivre toute absorption de nourriture. Vous pouvez éprouver le plaisir de manger sans craindre d'indigestion.



GRATUIT

Magnifique violon de grande dimension absolument complet et d'une belle sonorité avec MANUEL pour apprendre seul, GRATIS contre la vente de 30 paquets de Bluine à 10 cents chacun. Ecrivez dès aujourd'hui à BLUINE MFG CO., 133 Mill St., Concord Jct., Mass., U. S. A.

Cette promesse m'avait remis du baume dans le coeur.

Dehors, le vent soufflait avec violence et les grondements du tonnerre se faisaient entendre. Roger alluma la bougie d'une lanterne et proposa :

— Allons voir Fatma, voulez-vous ? Cet orage doit l'énerver et quelques caresses l'apaiseront.

Il m'avait confié la lanterne pour tourner la manivelle et m'engageait à pénétrer derrière lui dans la cage ; il expliquait :

— Dès l'instant que vous êtes avec moi, je réponds de ma panthère.

Je le suivis. A peine étions-nous dans la cage qu'il s'exclama :

— Je m'en doutais, cette brute de Valentin a oublié de lui donner à boire... le sceau est dans le couloir... Attendez-moi une seconde, je cours le chercher.

Sans me laisser le temps de répondre, il sortait de la cage, gagnait d'un bond la manivelle, fermait la grille en la tournant, puis repoussant la lourde porte il s'éloignait en me souhaitant ironiquement : "Bonne nuit !"

Voyez d'ici ma position... Seul à seul avec un fauve renommé pour sa férocité ! Les mystérieuses paroles de Paquita me revinrent comme un éclair à la mémoire... Je compris alors que, sous son air jovial, mon cousin était un fiéffé coquin qui avait combiné le plan de me faire dévorer par sa panthère noire afin de rester l'unique héritier de mon oncle... La vérité m'apparaissait, mais trop tard...

Je me mis à crier au secours de toutes mes forces. Mes appels restèrent sans écho et n'eurent d'autre résultat que de faire lever Fatma qui était jusque-là couchée. Elle dardait sur moi le double éclat de ses fauves prunelles, se poulérait les babines et de sa queue se fouettait les flancs.

Il ne me restait qu'une seule et bien faible chance de salut : c'était de grimper aux barreaux de la grille qui mesurait quatre mètres de haut et d'essayer de passer de l'autre côté par l'étroit espace laissé libre entre le plafond vité et les pointes acérées de cette grille qui se recourbaient dans le haut.

N'ayant pas le choix des moyens, je décidai sans hésiter de risquer l'aventure. Je fis d'abord reculer la panthère en lui jetant la lanterne, puis saisissant les barreaux à deux mains, je parvins en m'aidant des jambes à me hisser jusqu'en haut.

A ce moment, Fatma, voyant que j'allais lui échapper, s'élança sur moi d'un bond, et sa patte, déchirant mon pantalon, laboura ma jambe d'un coup de griffe. La douleur ressentie avait été telle que je m'étais écroulé sur le dallage de l'autre côté de la grille, où

je demeurai allongé et étourdi par cette chute de quatre mètres.

Une douleur encore plus vive me ranima. Le fauve, passant une de ses pattes entre les barreaux, m'avait fait au visage cette balafre dont vous avez remarqué la cicatrice. Réunissant ce qui me restait de forces, je réussis à me traîner assez loin de la grille pour être hors d'atteinte. Epuisé par cet effort et par la perte de mon sang, je perdis de nouveau connaissance. La lanterne s'était éteinte.

Ce qu'il arriva ensuite, je ne l'ai su que plus tard, quand je revins à moi sur le lit d'hôpital où l'on m'avait transporté.

Le lendemain matin, mon scélérat de cousin me retrouvant baignant dans mon sang et privé de sentiment, m'avait cru mort et s'était introduit dans la cage pour caresser sa complice. Mais Fatma, dont mes blessures avaient exaspéré l'appétit sanguinaire, s'était jeté sur lui, gueule béante. Les domestiques, accourus à ses cris, ne trouvèrent plus qu'un cadavre atrocement défiguré et abattirent la panthère à coups de fusil.

Sur le lit de souffrance où je devais rester trois mois avant d'être rétabli, je reçus la visite de ma cousine Paquita qui venait me faire ses adieux avant de s'embarquer pour l'Argentine.

La fin tragique de mon criminel cousin avait été pour elle une délivrance. Elle me donna l'explication de sa conduite et m'apprit le long martyre enduré avec son mari qui la terrorisait et la menaçait de mort si jamais, par un mot, elle m'avertissait du danger que je courrais en restant plus longtemps son hôte. Aussi douce et affectueuse qu'elle s'était montrée glaciale et agressive, elle m'avoua que mon cousin était tenu exactement au courant de la maladie de mon oncle par les télégrammes que lui expédiait un serviteur de ce dernier dont il avait acheté la complicité et que mon parent était mort le matin du jour où mon cousin m'avait enfermé dans la cage de Fatma qui devait me venger.

Je reçus également à mon chevet la visite de mon notaire. Confirmant le décès de mon oncle, le comte Elysée de Beaumont, il m'annonçait que j'étais l'héritier de son titre et de sa fortune. Je l'ai chargé de payer mes dettes, puis, dès que je fus rétabli, j'ai achevé ma convalescence en voyageant beaucoup.

Ma cousine Paquita s'est remariée avec un Français, brave et honnête homme qui s'est fixé dans l'Uruguay et lui fera oublier tout ce qu'elle a souffert avec son premier mari. Je reviens de leur mariage. Quant à moi, je n'ai gardé de cette tragique aventure que ma balafre et une imperceptible claudication, souvenirs de la panthère noire.

LES Plats de Gélatine
qui renferment des protéines précieuses se digèrent facilement et offrent des mets idéaux pour les enfants, les convalescents et ceux qui doivent manger avec discrétion.

Bien des recettes délicieuses se préparent avec la Gélatine Cox (dans le paquet à carreaux familial) qui depuis 80 années se distingue pour sa pureté et son uniformité.

Cox's

Instant Powdered
GELATINE

Fait en Ecosse

Demandez-la chez votre fournisseur et écrivez pour LIVRET DE RECETTES gratis à la Compagnie Cox Gélatine Ltée, Dept. E B.P. 73, Montréal.

7-28F



Elle soulage le rhume. — Les rhumes sont les maux les plus fréquents de l'humanité et, négligés, ils peuvent avoir de sérieuses conséquences. L'Huile Eclectique du Dr Thomas soulage rapidement et complètement les bronches de l'inflammation et les renforce contre les attaques futures. Et, de même qu'elle soulage l'inflammation, elle fait cesser ordinairement le rhume parce que l'irritation est dans la gorge. Essayez la et ayez en la preuve.

HEMORROIDES

Les personnes souffrant de n'importe quelle forme d'hémorroïdes peuvent obtenir un soulagement immédiat et certain avec mon nouveau traitement absorbant. Pour confirmer cette déclaration je vous enverrai un

TRAITEMENT GRATUIT

sur réception de votre adresse. Appliquez ce traitement vous-même, chez vous, et vous aurez la preuve de sa valeur. N'envoyez pas d'argent mais demandez aujourd'hui même par lettre le traitement gratuit. Causez de cette offre aux autres personnes qui souffrent de la même maladie.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R30F

BOITE 14 WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens

Les enfants débiles, pâles et sans sommeil doivent leur état aux vers. Mother Graves' Worm Exterminator les soulagera et restaurera leur santé.



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

C'est le 7 février 1800 que le général Bonaparte a été proclamé Premier Consul.

* * *

Le chemin de fer le plus septentrional de l'Europe est celui qui traverse la Laponie.

* * *

Napoléon a épousé Joséphine de Beauharnais le 23 février 1796.

* * *

Léopold II, le dernier empereur du Saint Empire, est décédé le 1er mars 1792.

* * *

La cathédrale d'Arles date du VIIe siècle. Elle est de style roman.

* * *

La guillotine fonctionne en France comme instrument de justice depuis le 20 mars 1792.

* * *

La durée moyenne de la vie en France est de 56 ans et 7 mois.

* * *

Camille Desmoulins et Danton furent guillotins le 5 avril 1794.

* * *

Le fameux jardin du Hamma, à Alger, a été créé en 1832.

* * *

La république Suisse-unitaire date de 1798.

* * *

Le 6 mai 1802, Napoléon fut nommé consul à vie par un vote de 3,568,885 voix sur 3,577,259 votants.

* * *

Madame Elizabeth, sœur du roi, est montée à l'échafaud le 10 mai 1794.

* * *

Dans les îles de Java et de Bornéo on trouve des grenouilles volantes.

* * *

En 1800 il y avait en France une école pour chaque commune de 400 habitants.

* * *

On croit que la température à une hauteur de vingt-cinq à trente milles est à peu près celle que l'on trouve au niveau de la mer.

* * *

On prétend que les blondes ont un moins bon appétit que les brunes.

* * *

Le jeu de cartes semble avoir été inventé en Angleterre au temps de Henri VIII.

Le nom technique du sel de table est le sodium de chlorure.

* * *

La Suisse portait autrefois le nom d'Helvétie.

* * *

L'Amiral Nelson, qui devait s'illustrer à Trafalgar vint à Québec en 1782 à bord du vaisseau anglais le *Albermale*.

* * *

Le plus grand fleuve de l'Afrique est le Nil.

* * *

Un couple de Costa-Rica a eu 25 enfants dans vingt-huit ans de ménage.

* * *

En 1535 Jacques Cartier a passé l'hiver auprès du village indien de Stadacona dont le site fait maintenant partie de la ville de Québec.

* * *

Les murailles de Québec furent élevées par Frontenac en 1692.

* * *

Il y a environ cent ans que l'accordéon nous est arrivé venant d'Autriche.

* * *

C'est en 1529 que les Turcs assiégèrent la ville de Vienne.

* * *

En 1833, au mois d'août, le *Royal-William* fut construit à Québec pour traverser l'Atlantique. Ce fut le premier navire à vapeur qui traversa les mers.

* * *

Les droits seigneuriaux au Canada, furent abolis en 1854.

* * *

Montcalm est enterré à Québec dans la chapelle des Ursulines.

* * *

Le couvent des Ursulines de Québec a subi quatre sièges durant 85 ans.

* * *

Il tombe sur la terre seize millions de tonnes de pluie par seconde.

* * *

Le ministère français se compose de quinze ministres.

* * *

Un mariage vient d'être célébré sur le navire français *L'Ile-de-France*. La bénédiction a été donnée aux nouveaux époux dans la magnifique chapelle du paquebot.

* * *

C'est le 11 janvier 1790 que fut formée la Belgique unie.



Modèles ronds ou carrés, dans des dimensions de 24 à 48 pouces. Dessus en cuir, feutre vert ou inoléum vert. En vente partout chez les bons marchands.

La Mode — est au bridge par contrat !

En une seule année cette variété nouvelle du jeu de bridge a connu une vogue insensée! Plus scientifique que l'*auction* — plus passionnant que le *poker*! Si vous ne le savez pas encore, apprenez-le au cours de cet hiver.

Vous n'avez besoin que d'un paquet de cartes et d'une Table pliante Peerless ou Elite. Ces tables sont solides, durables et d'une très jolie apparence. Une fois que vous vous en êtes servi, vous les pliez et les rangez n'importe où — elles ne sont pas encombrantes.

Servez-vous-en aussi pour vos travaux d'écriture, de couture, etc.

HOULD & COMPANY, LIMITED
London - Ontario

TABLE PLIANTE PEERLESS

22

COGNAC V.V.S.O.P.
MONNET
VIEUX COGNAC LIQUEUREUX
La parfaite réalisation d'un Cognac dans sa qualité la plus exclusive et la plus fascinatrice.

39F

EMBOUTEILLÉ À COGNAC, FRANCE

Pour être au courant de ce qui se passe dans les studios

LISEZ LE MAGAZINE PAR EXCELLENCE

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédige en français et abondamment illustré.

EXTRAIT DU No DE JANVIER:—Deux tableaux de maîtres.—Emouvantes confidences de Poia Negri.—Pour ou contre le film sonore.—Comment on pleure au cinéma.—La carrière de Tim McCoy.—Greta Garbo chez elle—Ruth et les étoiles.—Le film parlant et la censure.—Nouvelles des studios, renseignements, etc.,

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au *FILM*, 50 cents pour six mois ou \$1.00 pour un an.

Nom

Adresse

Prov. ou Etat

SALON de l'AUTOMOBILE



10 A.M.
à
11 P.M.

Jan. 19^{au} 26
au

STADIUM

coin DELORIMIER et ONTARIO

MONTREAL — ADELSTAN LÉVESQUE GÉRANT GÉNÉRAL

Pour tous renseignements au sujet du
PROGRAMME OFFICIEL

s'adresser à l'éditeur: J. Max. Larocque

Bureau No 10

Hôtel Mont-Royal

Montréal

Le Samedi^{10¢}

MAGAZINE ILLUSTRÉ - LITTÉRAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL

1929	JANVIER						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
		1	2	3	4	5	
6	7	8	9	10	11	12	
13	14	15	16	17	18	19	
20	21	22	23	24	25	26	
27	28	29	30	31			

1929	FEVRIER						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
					1	2	
3	4	5	6	7	8	9	
10	11	12	13	14	15	16	
17	18	19	20	21	22	23	
24	25	26	27	28			

1929	MARS						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
					1	2	
3	4	5	6	7	8	9	
10	11	12	13	14	15	16	
17	18	19	20	21	22	23	
24/31	25	26	27	28	29	30	

1929	AVRIL						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
						6	
7	1	2	3	4	5	13	
14	8	9	10	11	12	20	
21	15	16	17	18	19	27	
28	22	23	24	25	26		

1929	MAI						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
5							
12	6	7	1	2	3	4	
19	13	14	8	9	10	11	
26	20	21	15	16	17	18	
	27	28	22	23	24	25	
		29	30	31			

1929	JUIN						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
2							
9	3	4	5	6	7	1	
16	10	11	12	13	14	8	
23/30	17	18	19	20	21	15	
	24	25	26	27	28	22	
					29		

1929	JUILLET						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
	1	2	3	4	5	6	
7	8	9	10	11	12	13	
14	15	16	17	18	19	20	
21	22	23	24	25	26	27	
28	29	30	31				



1929	AOÛT						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
				1	2	3	
4	5	6	7	8	9	10	
11	12	13	14	15	16	17	
18	19	20	21	22	23	24	
25	26	27	28	29	30	31	

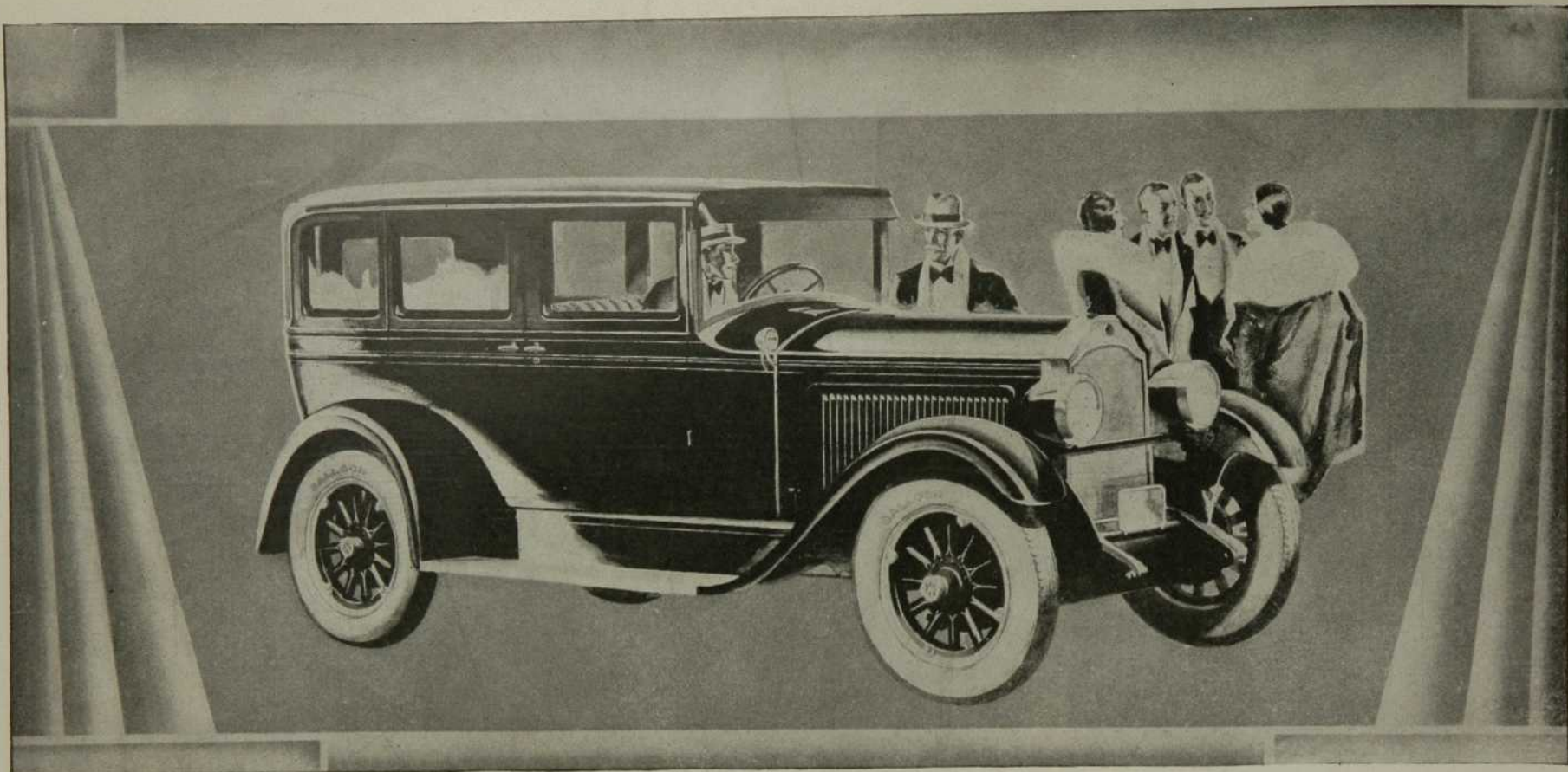
1929	SEPTEMBRE						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
1	2	3	4	5	6	7	
8	9	10	11	12	13	14	
15	16	17	18	19	20	21	
22	23	24	25	26	27	28	
29	30						

1929	OCTOBRE						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
		1	2	3	4	5	
6	7	8	9	10	11	12	
13	14	15	16	17	18	19	
20	21	22	23	24	25	26	
27	28	29	30	31			

1929	NOVEMBRE						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
					1	2	
3	4	5	6	7	8	9	
10	11	12	13	14	15	16	
17	18	19	20	21	22	23	
24	25	26	27	28	29	30	

Editeurs-Propriétaires:
POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal

1929	DECEMBRE						1929
Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.	
1	2	3	4	5	6	7	
8	9	10	11	12	13	14	
15	16	17	18	19	20	21	
22	23	24	25	26	27	28	
29	30	31					



Taxe Annuelle de \$420,000,000 sur les Automobilistes

Quelle part de cette somme payez-vous ?

CETTE ANNEE, il en coûtera plus de \$420,000,000 aux automobilistes pour réparer les dommages occasionnés par le carbone. C'est là une taxe directe dont vous êtes appelé à payer votre part en dollars, de même qu'en temps perdu, lorsque votre voiture est immobilisée, et en désagrément lorsque vous conduisez, car le carbone diminue graduellement la performance et l'accélération du moteur.

La question qui se pose est: "Que doit-on faire pour éviter cela?" Vous avez la réponse dans la merveilleuse invention de l'ingénieur de renommée mondiale, Charles Y. Knight.

La lutte contre le carbone

Depuis le jour où le premier auto à un cylindre put se mouvoir par lui-même, les plus grands cerveaux du monde de l'automobile ont cherché à améliorer le moteur. Le premier auto à un cylindre pouvait avancer mais c'était à peu près tout. L'auto à deux cylindres était aussi bruyant qu'un concasseur. Puis vint le "quatre en ligne".

Mais ses faiblesses étaient nombreuses—le rodage des soupapes et le carbone étaient les pires. Cependant, d'innombrables améliorations suivirent. Mais il fallait toujours roder les soupapes et le carbone continuait à faire des siennes. Finalement quelqu'un eut une idée qui révolutionna complètement le moteur de l'automobile — Charles Y. Knight inventa et breveta le moteur sans soupapes.

Le moteur le plus simple du monde

La multiplicité des pièces de soupapes disparut. On put se dispenser de 118 pièces ordinaires dans le moteur.

Il ne fut plus nécessaire de faire roder les soupapes et le bruit des cames se heurtant disparut. Le bruit fut réduit à sa plus simple expression. Plus de pres-

Voici l'homme qui vous
offre le moyen d'éviter
de payer cette taxe



MR. CHARLES Y. KNIGHT
Ingénieur et Inventeur

sion de ressorts et d'ennuis dus au carbone. La force en fut augmentée sensiblement. Le carbone n'est aucunement préjudiciable au moteur Willys-Knight. Au contraire, il en améliore le fonctionnement. Il n'y a rien à ajuster dans le moteur breveté sans soupapes Willys-Knight; il n'y a rien à remplacer ni à réparer... vous avez tout simplement deux manchons métalliques qui glissent silencieusement l'un dans l'autre, protégés par une couche d'huile. Dans les automobiles de prix, le meilleur moteur est celui qui est le plus simple. Et le moteur sans soupapes Willys-Knight, qui actionne le Willys-Knight, est le plus simple de tous.

Auto de gens fortunés mis à la portée du grand public

Il n'y a pas de plus bel exemple de ce que la production en masse peut faire, que les bas prix auxquels le moteur breveté sans soupapes Knight est actuellement offert.

Il y a quinze ans, ce moteur supérieur n'était employé que dans les voitures les plus dispendieuses d'Europe.

Aujourd'hui, grâce aux extraordinaires ressources des Willys-Overland, les six cylindres Willys-Knight — superbes de lignes comme de couleurs, luxueux et d'un fini magnifique prompts à démarrer, rapides et suprême-

ment économiques—sont offerts au public à des prix si bas qu'on ne les aurait jamais cru possibles. Il n'y a encore pas bien longtemps.

Les prix du Willys-Knight Six sont variés. Ils commencent à un niveau à la portée des revenus relativement modestes. Pour renseignements plus complets, voyez aujourd'hui les distributeurs les plus rapprochés.

Willys-Overland Sales Company Limited, Bureau-chef et usine à West Toronto, Ontario. Succursales à Toronto, Montréal et Winnipeg.

WILLYS-KNIGHT